Orson Scott Card

Ender Wiggin

PREMIÈRES RENCONTRES



L'ATALANTE

Orson Scott Card

ENDER

TOME 0

ENDER WIGGIN
PREMIÈRES RENCONTRES

(First Meetings in the Enderverse, 2007)

Traduction de Florence Bury

LE PETIT POLONAIS

Jean-Paul détestait l’école. Sa mère faisait de son mieux, mais comment aurait-elle pu rien lui apprendre alors qu’elle avait huit autres enfants – six à qui elle devait faire classe et deux petits bébés à materner ?

Ce que Jean-Paul détestait le plus, c’est qu’elle s’entêtait à vouloir lui apprendre ce qu’il savait déjà. Elle lui imposait des lignes d’écriture, de copier et recopier des lettres pendant qu’elle enseignait des choses intéressantes à ses aînés. Aussi Jean-Paul s’efforçait-il de comprendre la bouillie d’informations qu’il tirait de leurs conversations. De vagues notions de géographie – il avait appris le nom de dizaines de nations et leur capitale sans bien savoir ce qu’était une nation. Des rudiments de mathématiques – elle rabâchait les polynômes à Anna qui ne paraissait même pas essayer de comprendre, mais cela permettait à Jean-Paul d’assimiler la démarche. Toutefois il apprenait machinalement, sans la moindre idée de ce que cela signifiait réellement.

Et impossible de poser une question. Quand il essayait, mère s’impatientait, lui disait qu’il apprendrait tout ça en son temps et qu’il devait se concentrer sur ses propres leçons pour l’instant.

Ses leçons ? Il n’avait même pas de leçons, rien que des tâches ennuyeuses qui le rendaient fou d’impatience. Elle ne voyait pas qu’il savait déjà lire et écrire aussi bien que n’importe lequel de ses aînés ? Elle le faisait réciter à partir d’un livre d’initiation à la lecture alors qu’il était parfaitement capable de lire tous les livres de la maison. Il avait essayé de lui dire : « Je sais lire celui-là, mère. » Mais elle répondait toujours : « Jean-Paul, tu fais semblant, pour jouer. Je veux que tu apprennes *vraiment* à lire. »

Peut-être que s’il ne tournait pas si vite les pages des livres d’adultes elle comprendrait qu’il lisait réellement. Mais quand il s’intéressait à un livre, il ne supportait pas de ralentir pour le seul plaisir d’impressionner mère. Qu’est-ce que ses lectures avaient à voir avec elle ? Elles lui appartenaient. C’était le seul aspect de l’école qu’il appréciait.

« Tu vas prendre du retard dans tes leçons si tu continues à passer ton temps de lecture sur ces gros bouquins, lui disait-elle souvent. Regarde, il n’y a même pas d’images dedans, pourquoi insistes-tu pour jouer avec ?

— Il ne joue pas, disait André, douze ans. Il lit.

— Oui, d'accord, je devrais être plus patiente et rentrer dans son jeu, disait mère, mais je n'ai pas le temps de… » Et là un des bébés se mettait à crier, et la conversation prenait fin.

Dehors, dans la rue, d'autres enfants allaient à l'école à pied, dans leur uniforme, en riant et se bousculant. André le lui avait expliqué. « Ils vont à l'école dans un grand bâtiment. Des centaines dans la même école. »

Jean-Paul était atterré. « Pourquoi leur mère ne leur fait-elle pas cours ? Comment peuvent-ils apprendre quoi que ce soit à cent et plus ?

— Il y a plus d'un enseignant, idiot. Un professeur pour dix ou quinze. Mais ils ont tous le même âge et ils apprennent tous la même chose dans une même classe. Du coup le professeur passe toute la journée sur leurs leçons au lieu d'avoir à passer d'un âge à l'autre. »

Jean-Paul réfléchit un instant. « Chaque tranche d'âge a son professeur ?

— Oui, et les professeurs n'ont pas de bébé à nourrir ni de couches à changer. Ils ont le temps d'enseigner pour de bon. »

Mais qu'est-ce que cela aurait apporté à Jean-Paul ? On l'aurait mis dans une classe avec d'autres gamins de cinq ans pour lui faire lire toute la journée de stupides livres d'initiation, sans pouvoir écouter le professeur faire cours aux grands de dix, douze ou quatorze ans, et cela l'aurait vraiment rendu fou.

« Un genre de paradis, fit amèrement André. Et si père et mère n'avaient eu que deux enfants, ils auraient pu y aller. Mais dès l'instant où Anna est née, nous avons été déclarés famille non conforme. »

Jean-Paul était fatigué d'entendre cette expression sans la comprendre. « C'est quoi, une famille non conforme ?

— Il y a une grande guerre dans l'espace, répondit André. Loin dans le ciel.

— Je sais ce qu'est l'espace, s'impatienta Jean-Paul.

— D'accord, eh bien, avec cette grande guerre et tout, tous les pays du monde doivent œuvrer ensemble et payer la construction de vaisseaux spatiaux par centaines, alors ils ont chargé quelqu'un qu'ils appellent l'Hégémon de diriger le monde entier. Et l'Hégémon dit que nous ne pouvons pas nous permettre les problèmes liés à la surpopulation. Tout mariage qui produit plus de deux enfants est donc non conforme. »

André s'arrêta comme s'il pensait que cela expliquait tout.

« Mais beaucoup de familles ont plus de deux enfants », dit Jean-Paul. C'était le cas de la moitié de leurs voisins.

« Parce qu'on est en Pologne, répondit André, et que nous

sommes catholiques.

— Comment ça, le prêtre accorde des bébés supplémentaires aux gens ? » Jean-Paul ne voyait pas le rapport.

« Les catholiques croient que l'on doit avoir autant d'enfants que Dieu vous en envoie. Et qu'aucun gouvernement n'a le droit de vous demander de rejeter les cadeaux de Dieu.

— Quels cadeaux ? demanda Jean-Paul.

— Toi, andouille, fit André. Tu es le cadeau divin numéro sept dans cette maison. Et les bébés, numéros huit et neuf.

— Mais quel est le lien avec le fait d'aller à l'école ? »

André leva les yeux au ciel. « Tu es vraiment bête. Les écoles sont sous la responsabilité du gouvernement, et celui-ci doit appliquer des sanctions aux familles non conformes. L'une d'elles, c'est que seuls les deux premiers enfants d'une famille ont le droit d'aller à l'école.

— Mais Pierre et Catherine n'y vont pas, fit Jean-Paul.

— Parce que père et mère ne veulent pas qu'ils apprennent tous les trucs anticatholiques qu'on enseigne à l'école. »

Jean-Paul allait demander ce que signifiait « anticatholique », mais il comprit soudain que cela devait vouloir dire quelque chose comme « contre les catholiques » – inutile, dès lors, de poser la question pour se faire encore traiter d'andouille.

Il préféra y réfléchir et y réfléchir encore. Comment une guerre pouvait-elle faire que toutes les nations donnent le pouvoir à un seul homme, et que cet homme dicte ensuite à tout le monde le nombre d'enfants qu'on pouvait avoir et interdise l'école aux autres ? C'était pourtant un avantage, non ? De ne pas aller à l'école. Comment Jean-Paul aurait-il appris quoi que ce fût s'il ne s'était pas trouvé dans la même pièce qu'Anna, André, Pierre, Catherine, Nicolas et Thomas pour entendre leurs leçons ?

Ce qui le laissait perplexe par-dessus tout, c'était l'idée que l'école puisse fournir un enseignement anticatholique.

« Tout le monde est catholique, n'est-ce pas ? demanda-t-il un jour à père.

— En Pologne, oui. Du moins ils prétendent l'être. Et c'était vrai, autrefois. » Père avait les yeux fermés. Il fermait presque toujours les yeux, dès qu'il s'asseyait. Même en mangeant, il avait toujours l'air sur le point de basculer et de s'endormir. C'était parce qu'il avait deux emplois, l'un légal, de jour, et l'autre illégal, de nuit. Jean-Paul ne le voyait presque jamais, sauf le matin, quand père était trop fatigué pour parler et que mère le faisait taire.

Elle lui fit signe de tenir sa langue, là encore, alors même que père lui avait déjà répondu. « N'embête pas ton père avec des

questions, il pense à des choses importantes.

— Je ne pense à rien, fit père avec lassitude. Je n'ai pas de quoi penser.

— Bref », dit mère.

Mais Jean-Paul avait une autre question, et il fallait qu'il la pose : « Si tout le monde est catholique, pourquoi les écoles donnent-elles un enseignement anticatholique ? »

Père le regarda comme s'il était fou. « Tu as quel âge ? »

Il ne devait pas avoir compris ce que Jean-Paul demandait, puisque cela n'avait rien à voir avec l'âge.

« J'ai cinq ans, père, tu ne te souviens pas ? Mais pourquoi les écoles donnent-elles un enseignement anticatholique ? »

Père se tourna vers mère. « Il n'a que cinq ans, pourquoi lui apprends-tu ça ?

— C'est toi qui le lui as appris, répondit mère. À toujours fulminer contre le gouvernement.

— Ce n'est pas notre gouvernement mais une occupation militaire. Une tentative de plus pour éliminer la Pologne.

— Bien, continue, comme ça tu seras cité à comparaître une fois de plus, tu perdras ton travail, et qu'est-ce qu'on fera, ce jour-là ? »

Jean-Paul n'obtiendrait manifestement pas de réponse. Il renonça donc et garda la question pour plus tard, quand il aurait rassemblé plus d'informations et qu'il pourrait tout relier.

Ainsi allait la vie, l'année des cinq ans de Jean-Paul. Mère travaillait constamment : elle préparait les repas et s'occupait des bébés tout en s'efforçant de diriger une école dans le salon ; père partait travailler si tôt le matin que le soleil n'était pas encore levé, mais tous les enfants étaient réveillés afin de voir leur père au moins une fois dans la journée.

Jusqu'au jour où il resta à la maison au lieu d'aller travailler.

Mère et père étaient tous deux très silencieux et tendus au petit-déjeuner, et quand Anna leur demanda pourquoi père n'était pas habillé pour le travail, mère, laconique, lâcha « Il n'y va pas aujourd'hui », d'un ton qui signifiait : « Ne pose plus de questions. »

Avec deux adultes, les cours auraient dû mieux se passer ce jour-là. Mais père était un professeur impatient : il vexa si bien Anna et Catherine qu'elles s'enfuirent vers leur chambre, et il finit par sortir désherber le jardin.

Du coup, quand on frappa à la porte, mère dut envoyer André chercher père derrière la maison en toute hâte. Quelques instants plus tard, père rentra tout en continuant de se frotter les mains pour en enlever la terre. On avait encore frappé à deux reprises le

temps qu'il arrive, chaque fois avec un peu plus d'insistance.

Père ouvrit la porte et se planta dans l'encadrement, son grand corps musclé barrant le passage. « Qu'est-ce que vous voulez ? » demanda-t-il. Il s'était exprimé en standard plutôt qu'en polonais, et ils surent ainsi que le visiteur était étranger.

La réponse fut calme, mais Jean-Paul l'entendit distinctement. Une voix de femme qui disait : « Je travaille pour le programme de sélection de la Flotte internationale. Je crois que vous avez trois fils entre six et douze ans.

— Nos enfants ne vous regardent pas.

— En réalité, monsieur Wieczorek, la procédure de sélection obligatoire est imposée par la loi, et je suis là pour remplir mes obligations en vertu de cette loi. Si vous préférez, je peux demander à la police militaire de venir vous l'expliquer. » Elle le dit si sereinement que Jean-Paul faillit ne pas comprendre qu'elle ne faisait pas une proposition mais brandissait une menace.

Père recula, le visage sombre. « Qu'est-ce que vous feriez ? Me jeter en prison ? Vous avez fait voter des lois qui interdisent à ma femme de travailler, nous devons scolariser nos enfants à la maison, et maintenant vous priveriez carrément ma famille de pain.

— Je ne conçois pas les politiques du gouvernement, répondit la femme en observant la pièce remplie d'enfants. Je m'occupe seulement de faire passer des tests aux petits. »

André prit la parole : « Pierre et Catherine ont déjà réussi les tests du gouvernement. Il y a un mois à peine. Ils ont le niveau requis.

— Il ne s'agit pas d'avoir le niveau requis, dit la femme. Je ne viens pas au nom des écoles ni du gouvernement polonais…

— Il n'y a pas de gouvernement polonais, coupa père. Juste une armée d'occupation qui applique la dictature de l'Hégémonie.

— Je travaille pour la Flotte, reprit la femme. Il nous est légalement interdit d'exprimer une opinion concernant la politique de l'Hégémonie tant que nous portons l'uniforme. Plus vite je commencerai les tests, plus vite vous pourrez reprendre vos habitudes. Ils parlent tous le standard ?

— Bien sûr, répondit mère non sans fierté. Au moins aussi bien que le polonais.

— J'assiste aux tests, fit père.

— Je suis désolée, monsieur, dit la femme, mais vous n'y assistez pas. Vous me fournissez une pièce dans laquelle je peux être seule avec chaque enfant, et si votre logement ne comporte qu'une seule pièce, vous emmenez tout le monde dehors ou chez un voisin. Je vais bel et bien leur faire subir ces tests. »

Père voulait la réduire au silence, mais il n'était pas armé pour cette bataille et il détourna les yeux. « Peu importe que vous leur fassiez passer le test ou non. Même s'ils réussissent, je ne vous laisserai pas les emmener.

— Nous aborderons ce point le cas échéant », répondit la femme. Elle avait l'air triste. Et Jean-Paul comprit brusquement pourquoi : elle savait que père n'aurait en aucun cas le choix, mais elle ne voulait pas l'embarrasser en le soulignant. Elle voulait juste faire son travail et s'en aller.

Jean-Paul ignorait comment il savait ces choses : cela lui venait spontanément. Ce n'était pas comme l'histoire, la géographie ou les mathématiques, où il fallait apprendre avant de savoir. Il lui suffisait de regarder les gens, les écouter, et soudain il savait des choses sur eux. Ce qu'ils voulaient ou pourquoi ils agissaient de telle ou telle façon. Quand ses frères et sœurs se disputaient, par exemple. Il avait généralement une idée très claire des causes exactes de la querelle et, la plupart du temps, sans avoir à y réfléchir, il savait pile quoi dire pour mettre fin aux hostilités. Parfois il ne disait rien parce que la dispute ne le dérangeait pas. Mais quand l'un d'eux se mettait vraiment en colère – suffisamment pour frapper –, alors Jean-Paul disait ce qu'il fallait, et la bagarre s'arrêtait net.

Avec Pierre, c'était souvent une phrase du genre : « Fais ce qu'il dit ; Pierre, c'est notre chef à tous », et là Pierre virait au cramoisi et quittait la pièce ; la dispute prenait fin en un clin d'œil. Parce que Pierre détestait qu'on dise qu'il se prenait pour le chef. Mais ça ne marchait pas avec Anna. Avec elle, il fallait une réplique du style : « Oh, tu deviens toute rouge ! », puis Jean-Paul se mettait à rire ; elle sortait alors de la maison, poussait un cri de rage puis revenait à l'intérieur, arpentait les pièces avec colère, mais la dispute en soi était terminée. Parce qu'Anna détestait penser qu'elle pouvait un seul instant avoir l'air drôle ou bête.

Et à cet instant, il était sûr que s'il disait simplement : « Papa, j'ai peur », père repousserait cette femme hors de la maison et aurait tout un tas de problèmes ensuite. À l'inverse, s'il disait : « Papa, je peux passer le test, moi aussi ? », père se mettrait à rire et il n'aurait plus l'air aussi honteux, malheureux et en colère.

Il le fit donc.

Père se mit à rire. « Ça c'est tout Jean-Paul, il veut toujours en faire plus qu'il n'est capable. »

La femme regarda Jean-Paul. « Quel âge a-t-il ?

— Pas encore six ans, répondit brusquement mère.

— Ah, dit la femme. Eh bien, je suppose que celui-ci est Nicolas, celui-ci Thomas et enfin André ?

— Pourquoi vous ne me testez pas ? demanda Pierre.

— Je crains que tu ne sois déjà trop vieux, fit-elle. Le temps que la Flotte obtienne enfin l'accès aux nations non conformes… »

Elle laissa sa phrase en suspens.

Pierre se leva et quitta la pièce d'un air sombre.

« Pourquoi pas les filles ? s'enquit Catherine.

— Parce que les filles ne veulent pas être soldats », répondit Anna.

Et soudain, Jean-Paul comprit que cela ne ressemblait pas aux tests habituels du gouvernement. Pierre aurait voulu le passer, et Catherine était jalouse qu'on ne puisse pas le faire subir aux filles.

S'il s'agissait de devenir soldat, il était stupide de considérer Pierre trop vieux. C'était le seul à avoir sa taille adulte. Ils croyaient peut-être qu'André ou Nicolas pouvaient manier une arme et tuer des gens ? Thomas, peut-être, mais il était un peu gros même s'il était grand, et il ne ressemblait à aucun soldat que Jean-Paul avait vu.

« Qui voulez-vous tester le premier ? demanda mère. Et pouvez-vous le faire dans une chambre, que je continue leurs leçons ?

— Le règlement exige que je procède dans une pièce possédant un accès à la rue, porte ouverte, répondit la femme.

— Oh, pour l'amour du… nous n'allons pas vous agresser », dit père.

La femme lui adressa un bref regard puis fixa mère, et les deux parents de Jean-Paul semblèrent céder. Jean-Paul se dit alors que quelqu'un avait dû être blessé en faisant passer ce test. On avait dû l'emmener dans une pièce isolée et lui faire du mal. Ou le tuer. C'était une affaire dangereuse. La sélection devait faire enrager certaines personnes encore plus que père et mère.

Mais pourquoi père et mère haïssaient-ils et redoutaient-ils quelque chose que Pierre et Catherine auraient voulu avoir ?

Il s'avéra impossible d'organiser une journée de classe normale dans la chambre des filles, pourtant celle qui contenait le moins de lits, et mère en vint bientôt à accorder un moment de lecture libre pendant qu'elle nourrissait l'un des bébés.

Quand Jean-Paul demanda s'il pouvait aller lire dans l'autre pièce, elle donna son accord.

Évidemment, elle pensait qu'il parlait de l'autre chambre, parce que chaque fois qu'on parlait de « l'autre pièce » dans la famille, on voulait dire l'autre chambre. Mais Jean-Paul n'avait pas l'intention d'y aller. Au lieu de cela, il se dirigea vers la cuisine.

Père et mère avaient interdit aux enfants d'entrer dans le salon pendant les tests, mais cela n'empêchait pas Jean-Paul de s'asseoir

par terre juste devant la porte pour lire tout en écoutant les questions.

De temps en temps, il sentait que la femme qui faisait passer le test le regardait, mais elle ne lui fit aucune remarque et il poursuivit simplement sa lecture. Il s'agissait d'un livre sur la vie de saint Jean-Paul II, le grand pape polonais dont il portait le nom, et Jean-Paul était fasciné car il obtenait enfin des réponses à certaines de ses questions sur la différence entre les catholiques et les autres et la raison pour laquelle l'Hégémon ne les aimait pas.

Tout en lisant, il écoutait aussi l'intégralité du test. Cela n'avait rien à voir avec les tests du gouvernement, où on vous interrogeait sur des faits ou pour vérifier si vous étiez capable de répondre à un problème mathématique ou de nommer une figure de style. À la place, elle posait à chacun des questions sans réponse déterminée. Sur ce qu'il aimait ou non, sur ce qui motivait les actes des gens. Ce n'est qu'au bout d'un quart d'heure de ces questions qu'elle commençait le test écrit, avec des exercices plus classiques.

D'ailleurs, la première fois, Jean-Paul ne comprit pas que les questions faisaient partie du test. Ce n'est que lorsqu'elle eut posé à chaque garçon exactement les mêmes pour enchaîner sur les différences entre leurs réponses qu'il comprit que c'était l'un des aspects principaux de sa tâche. Et à la façon dont elle s'impliquait et se tendait en posant ces questions, Jean-Paul se douta qu'elle les jugeait en fait plus importantes que la partie écrite du test.

Jean-Paul avait envie de répondre aux questions. Il avait envie de passer le test. Il aimait passer des tests. Il répondait dans sa tête quand les autres enfants étaient interrogés, pour voir s'il était capable de répondre à autant de questions qu'eux.

Alors qu'elle en finissait avec André, Jean-Paul s'apprêtait à demander s'il pouvait subir le test quand la femme s'adressa à mère. « Quel âge a celui-ci ?

— On vous l'a dit. Il n'a que cinq ans.

— Regardez ce qu'il lit.

— Il ne fait que tourner les pages. C'est un jeu. Il imite la façon de lire de ses aînés.

— Il lit pour de bon, dit la femme.

— Oh. Vous êtes là depuis quelques heures et vous en savez plus que moi sur mes enfants, alors que je leur fais la classe pendant des heures tous les jours ? »

La femme ne protesta pas. « Comment s'appelle-t-il ? »

Mère ne voulait pas répondre.

« Jean-Paul », fit Jean-Paul.

Mère lui lança un regard noir. Et André de même.

« Je veux passer le test, dit-il.
— Tu es trop jeune, fit André en polonais.
— J’aurai six ans dans trois semaines », répondit Jean-Paul en standard. Il voulait que la femme le comprenne.
La femme hocha la tête. « Je suis autorisée à le tester par anticipation, dit-elle.
— Autorisée, pas tenue de le faire, dit père en entrant dans la pièce. Qu’est-ce qu’il fait ici ?
— Il a dit qu’il allait lire dans l’autre pièce, répondit mère. Je pensais qu’il parlait de l’autre chambre.
— Je suis dans la cuisine, fit Jean-Paul.
— Il n’a pas gêné, intervint la femme.
— Dommage, dit père.
— J’aimerais le tester, fit la femme.
— Non, répondit père.
— Alors il faudra que quelqu’un revienne dans trois semaines et le fasse à ce moment-là. Et qu’on perturbe votre journée une fois de plus. Pourquoi ne pas en finir aujourd’hui ?
— Il a déjà entendu les réponses, dit mère, s’il était assis là à écouter.
— Le test ne fonctionne pas comme ça, répondit la femme. Ça ne fait rien qu’il ait entendu. »
Jean-Paul était certain que père et mère allaient tous les deux céder, aussi ne se donna-t-il pas la peine d’intervenir pour les influencer. Il ne voulait pas abuser de sa capacité à dire les mots justes, sinon quelqu’un le remarquerait et cela cesserait d’opérer.
Il fallut encore quelques minutes de discussion, mais Jean-Paul se retrouva bientôt assis sur le canapé, près de la femme.
« Je lisais vraiment, dit-il.
— Je sais.
— Comment le savez-vous ? fit Jean-Paul.
— Parce que tu tournais les pages à un rythme régulier, répondit-elle. Tu lis très vite, non ? »
Jean-Paul acquiesça. « Quand c’est intéressant.
— Et saint Jean-Paul II est un homme intéressant ?
— Il faisait ce qu’il croyait juste, répondit Jean-Paul.
— Tes parents t’ont appelé comme lui, dit-elle.
— Il était très courageux. Et il ne faisait jamais ce que les méchants attendaient de lui s’il jugeait ça important.
— Quels méchants ?
— Les communistes, répondit Jean-Paul.
— Comment sais-tu qu’ils étaient méchants ? C’est ce que dit le livre ? »
Pas explicitement, songea Jean-Paul. « Ils forçaient les gens à

faire des choses. Ils essayaient de punir des gens parce qu'ils étaient catholiques.

— Et c'est méchant ?

— Dieu est catholique », répondit Jean-Paul.

La femme sourit. « Les musulmans pensent que Dieu est musulman. »

Jean-Paul digéra cette réponse. « Certains pensent que Dieu n'existe pas.

— C'est vrai, dit la femme.

— Quelle partie ? »

Elle gloussa. « Que certains pensent qu'il n'existe pas. Je ne sais pas, pour ma part. Je n'ai pas d'opinion sur le sujet.

— Ça veut dire que vous ne croyez pas en Dieu.

— Ah oui ?

— C'est ce qu'a dit saint Jean-Paul II. Prétendre qu'on ne sait pas si Dieu existe ou qu'on s'en fiche revient à dire qu'on croit qu'il n'existe pas, parce que si vous aviez le moindre espoir qu'il existe, vous ne vous en ficheriez pas du tout. »

Elle se mit à rire. « Et tu ne faisais que tourner les pages, hein ?

— Je peux répondre à toutes vos questions, dit-il.

— Avant que je les pose ?

— Je ne le frapperais pas, enchaîna aussitôt Jean-Paul à propos de sa réaction si un ami essayait de lui prendre quelque chose. Parce qu'alors ce ne serait plus mon ami. Mais je ne le laisserais pas non plus s'approprier l'objet. »

La question qui découlait de celle-ci était : « Comment l'en empêcherais-tu ? » Il continua donc sans marquer de pause. « Je l'en empêcherais en disant : “Tu peux l'avoir. Je te le donne, c'est à toi maintenant. Parce que je préfère te garder pour ami que garder cet objet.”

— Où as-tu appris ça ? demanda la femme.

— Ça ne fait pas partie des questions. »

Elle secoua la tête. « Non, ça n'en fait pas partie.

— Je crois que parfois on est obligé de faire du mal aux gens », dit Jean-Paul en réponse à la question suivante, qui était : « Existe-t-il des circonstances où on a le droit de faire du mal à autrui ? »

Il répondit à chaque question, y compris celles qui découlaient de ses réponses, sans qu'elle ait jamais besoin de les poser. Il procéda dans le même ordre qu'elle et, quand il eut terminé, il dit : « Et maintenant, la partie écrite. Je ne connais pas ces questions-là parce que je ne pouvais pas les voir, et vous ne les avez pas lues à voix haute. »

Elles étaient plus simples qu'il n'aurait cru. Elles portaient sur des formes, des séquences à mémoriser, la bonne phrase à choisir,

des calculs à effectuer, ce genre de choses. Comme elle ne cessait de regarder sa montre, il se dépêcha.

Quand ce fut terminé, elle resta assise à le regarder.

« Est-ce que j'ai réussi ? » demanda Jean-Paul.

Elle hocha la tête.

Il observa son visage, sa position, l'immobilité de ses mains, le regard qu'elle posait sur lui, sa façon de respirer. Il se rendit compte qu'elle était enthousiaste et s'efforçât de rester calme. C'est pour ça qu'elle ne parlait pas. Elle ne voulait pas qu'il sache.

Mais il savait.

Il était ce en quête de quoi elle était venue.

« Certains pourraient dire que c'est pour cette raison qu'on ne peut pas utiliser de femmes pour la sélection, fit le colonel Sillain.

— Alors ceux-là seraient mentalement déficients, répondit Helena Rudolf.

— Les femmes sont trop sensibles à un joli minois, dit Sillain. Elles ont tendance à s'émerveiller et à accorder le bénéfice du doute au gamin à tous les coups.

— Heureusement, vous ne nourrissez pas de tels soupçons.

— Non. Parce que je sais, par le plus grand des hasards, que vous n'avez pas de cœur.

— Nous y voilà, fit Helena. Nous nous comprenons enfin.

— Et vous dites que ce Polonais de cinq ans est plus que simplement précoce.

— Dieu sait que c'est le principal élément qu'identifient nos tests : la précocité globale.

— De meilleurs tests sont en cours de développement. Ciblés sur les aptitudes militaires. Et pour des plus jeunes que vous ne pourriez le croire.

— Dommage qu'il soit déjà presque trop tard. »

Le colonel Sillain haussa les épaules. « Certaine théorie prétend que nous n'avons pas vraiment besoin de leur faire subir une formation complète.

— Oui, oui, j'ai lu tous ces articles sur l'extrême jeunesse d'Alexandre. Enfin, c'était le fils du roi et il combattait des armées de mercenaires sans motivation, cela devait aider.

— Alors vous pensez que les doryphores sont motivés.

— Les doryphores sont le rêve de tout commandant, fit Helena. Ils ne remettent pas les ordres en question, ils les exécutent. Quoi qu'il en soit.

— Ils sont aussi le cauchemar de tout commandant, répondit Sillain. Ils ne réfléchissent pas par eux-mêmes.

— Jean-Paul Wieczorek a l'étoffe que nous recherchons, dit

Helena. Et dans trente-cinq ans il en aura quarante. La théorie autour d'Alexandre n'aura donc pas besoin d'être mise à l'épreuve.

— Vous parlez comme si vous étiez sûre que c'est lui.

— Je n'en sais rien. Mais c'est quelque chose. Les propos qu'il tient…

— J'ai lu votre rapport.

— Quand il a dit “je préfère te garder pour ami que garder cet objet”, j'ai failli perdre mon sang-froid. Comprenez : il a cinq ans !

— Et ça ne vous a pas mis la puce à l'oreille ? Il a l'air d'avoir été préparé.

— Ce n'est pas le cas. Ses parents voulaient qu'aucun d'entre eux ne soit testé, et lui encore moins, vu son âge.

— C'est ce qu'ils ont dit.

— Le père n'est pas allé travailler, il est resté à la maison pour essayer de m'empêcher de les tester.

— Ou pour vous pousser à croire qu'il voulait vous en empêcher.

— Il ne peut pas se permettre de perdre une journée de paye. Les parents de familles non conformes n'ont pas de congés payés.

— Je sais, dit Sillain. Ne serait-ce pas ironique si ce Jean-Paul Je-ne-sais-quoi…

— Wieczorek.

— Oui, voilà. Ne serait-ce pas ironique si, après tous nos rigoureux efforts de contrôle des naissances – pour le bien de la guerre, remarquez –, il s'avérait que le commandant de la flotte devait être le septième enfant d'une famille non conforme ?

— Si, très ironique.

— Il me semble que, selon une théorie sur l'ordre de naissance, seuls les premiers nés posséderaient la personnalité qu'il nous faut.

— Tous les autres paramètres étant constants. Ce qui n'est pas le cas.

— Nous nous emballons un peu, capitaine Rudolf, dit Sillain. Il y a peu de chances que les parents donnent leur accord, hein ?

— Peu de chances, en effet.

— Alors nous parlons dans le vide, non ?

— Pas si…

— Oh, ce serait tellement bienvenu d'en faire un incident international. » Il s'enfonça dans son fauteuil.

« Je ne pense pas que ce serait un incident international.

— Le traité avec la Pologne comporte des clauses de contrôle parental très strictes. Respect de la famille et tout le tralala.

— Les Polonais ont très envie de rejoindre le reste du monde. Ils n'invoqueront pas cette clause si nous leur faisons bien comprendre l'importance qu'a ce garçon.

— En a-t-il tant ? demanda Sillain. C'est la question. Vaut-il le coup qu'on risque un énorme scandale ?

— Si ça commence à sentir le soufre, on peut toujours faire marche arrière.

— Oh, je constate que vous avez une grande expérience des relations publiques.

— Venez le voir par vous-même, dit Helena. Il aura six ans dans quelques jours. Venez le voir. Vous me direz alors s'il vaut qu'on risque un incident international. »

Ce n'était pas du tout ainsi que Jean-Paul souhaitait passer son anniversaire. Mère avait préparé des bonbons toute la journée avec le sucre qu'elle avait mendié auprès des voisins, et Jean-Paul avait envie de savourer le sien, pas de le croquer, afin qu'il dure encore et encore. Au lieu de quoi, père lui donna le choix entre le cracher dans la poubelle ou l'avaler ; le bonbon était donc avalé, parti, tout ça pour ces gens de la Flotte internationale.

« Nous avons obtenu des résultats douteux avec les tests préliminaires, dit l'homme. Peut-être parce que le gamin avait écouté les trois précédents. Nous avons besoin d'informations exactes, c'est tout. »

Il mentait – c'était évident à ses mouvements et à sa façon de regarder père droit dans les yeux, sans ciller. Un menteur qui savait qu'il mentait et faisait de son mieux pour ne pas en avoir l'air. Exactement comme Thomas. Cela trompait père, mais jamais mère, et jamais Jean-Paul.

Mais si l'homme mentait, pour quelle raison ? Pourquoi en réalité venait-il le tester à nouveau ?

Il se rappela ce qu'il avait pensé juste après que la femme l'eut testé trois semaines plus tôt : elle avait trouvé ce qu'elle cherchait. Mais rien ne s'étant passé depuis, il en avait conclu qu'il avait dû se tromper. Or elle était de retour, et l'homme qui l'accompagnait débitait des mensonges.

La famille fut exilée vers d'autres pièces. C'était le soir, l'heure pour père d'aller à son second travail. Seulement il était bloqué avec ces gens à la maison, qui sauraient ou devineraient, ou se demanderaient, ce qu'il faisait tout au long de la soirée. Par conséquent, plus ceci prenait de temps, moins père gagnerait d'argent cette nuit, et moins ils auraient pour manger et se vêtir.

L'homme fit même quitter la pièce à la femme. Cela ennuya Jean-Paul. Il aimait bien la femme.

Il n'aimait pas du tout la façon dont cet homme regardait leur maison, les autres enfants, mère et père. Comme s'il se prenait pour meilleur qu'eux.

L'homme posa une question.

Jean-Paul répondit en polonais plutôt qu'en standard.

L'homme le regarda sans comprendre. Il cria : « Je croyais qu'il parlait le standard ! »

La femme passa la tête par la porte. Apparemment, elle était seulement allée dans la cuisine. « Il le parle couramment », répondit-elle.

L'homme reporta son regard sur Jean-Paul, son air méprisant envolé. « Alors, à quel jeu joues-tu ? »

En polonais, Jean-Paul répondit : « La seule raison pour laquelle nous sommes pauvres, c'est que l'Hégémon punit les catholiques de leur obéissance envers Dieu.

— En standard, s'il te plaît, fit l'homme.

— Cette langue s'appelle l'anglais, dit Jean-Paul en polonais. Et d'abord pourquoi devrais-je vous parler ? »

L'homme soupira. « Désolé de t'avoir fait perdre ton temps. » Il se leva.

La femme revint dans la pièce. Ils pensaient parler à voix suffisamment basse et, comme la plupart des adultes, ils pensaient aussi que les enfants ne comprennent pas les conversations adultes ; ils ne se donnaient donc pas la peine d'être très discrets.

« Il vous défie, dit la femme.

— Oui, je m'en étais aperçu, répondit l'homme, irrité.

— Si vous partez, il a gagné. »

Pas mal, songea Jean-Paul. Cette femme n'était pas bête. Elle savait quoi dire pour pousser cet homme à faire ce qu'elle voulait.

« Enfin, quelqu'un gagne. »

Elle alla vers Jean-Paul. « Le colonel Sillain pense que je mentais en lui disant que tu avais si bien réussi les tests. »

En standard, Jean-Paul répondit : « Je les ai réussis à quel point ? »

La femme se contenta d'un petit sourire et lança un regard derrière elle au colonel.

Sillain se rassit. « Très bien. Tu es prêt ? »

Jean-Paul, en polonais : « Je suis prêt si vous parlez polonais. »

Impatient, Sillain se retourna vers la femme. « Qu'est-ce qu'il veut ? »

En standard, Jean-Paul à la femme : « Dites-lui que je ne veux pas être testé par un homme qui prend ma famille pour des moins que rien.

— D'abord, dit l'homme, je ne pense rien de tel.

— Menteur », répondit Jean-Paul en polonais.

Il se tourna vers la femme, qui haussa les épaules, impuissante : « Je ne parle pas polonais non plus. »

Jean-Paul lui dit alors, en standard : « Vous nous gouvernez mais vous ne prenez pas la peine d'apprendre notre langue. Au lieu de ça, c'est nous qui devons apprendre la vôtre. »

Elle se mit à rire. « Ce n'est pas ma langue. Ni la sienne. Le standard n'est qu'un dialecte universalisé de l'anglais ; moi, je suis allemande. » Elle désigna Sillain. « Lui est finlandais. Personne ne parle plus sa langue. Pas même les Finlandais.

— Écoute, dit Sillain en se tournant vers Jean-Paul, je n'ai plus envie de jouer. Tu parles le standard, je ne parle pas polonais, alors réponds à mes questions en standard.

— Qu'est-ce que vous allez faire ? s'enquit Jean-Paul en polonais. Me mettre en prison ? »

C'était divertissant de regarder Sillain devenir de plus en plus rouge, mais père entra alors dans la pièce, l'air très las. « Jean-Paul, dit-il, fais ce que cet homme demande.

— Ils veulent m'emmener loin de toi, répondit Jean-Paul en standard.

— Rien de tel, dit l'homme.

— Il ment », fit Jean-Paul.

L'homme s'empourpra légèrement.

« Et il nous déteste. Il pense que nous sommes pauvres et qu'il est dégoûtant d'avoir autant d'enfants.

— C'est faux », dit Sillain.

Père l'ignora. « Nous sommes pauvres, Jean-Paul.

— Uniquement à cause de l'Hégémonie, répondit Jean-Paul.

— Ne me ressers pas mes propres sermons », fit père. Il passa au polonais pour la suite : « Si tu ne fais pas ce qu'ils veulent, ils peuvent nous punir, ta mère et moi. »

Parfois, père lui aussi savait trouver les mots justes.

Jean-Paul se retourna vers Sillain. « Je ne veux pas être tout seul avec vous. Je veux qu'elle soit là pour le test.

— Le test consiste en partie à voir si tu obéis bien aux ordres.

— Alors j'ai échoué », fit Jean-Paul.

La femme et père éclatèrent de rire tous les deux. Mais pas Sillain.

« On a de toute évidence conditionné cet enfant pour refuser de coopérer, capitaine Rudolf. Allons-nous-en.

— Il n'a pas été conditionné », intervint père.

Jean-Paul le sentait inquiet.

« Personne ne m'a conditionné, dit-il.

— La mère ignorait même qu'il savait lire au niveau universitaire », fit doucement la femme.

Au niveau universitaire ? Jean-Paul trouvait cela ridicule. Une fois qu'on connaît l'alphabet, lire c'est lire. Comment pouvait-il y

avoir des niveaux ?

« Elle voulait vous faire croire qu'elle l'ignorait, dit Sillain.

— Ma mère ne ment pas.

— Non, non, bien sûr que non, fit Sillain. Je ne voulais pas dire… »

Maintenant il se dévoilait : il avait peur. Peur que Jean-Paul ne passe pas le test. Sa peur mettait Jean-Paul en position de force. Plus encore qu'il ne l'avait cru.

« Je vais répondre à vos questions, dit-il, si la dame reste là. »

Cette fois-ci, il le savait, Sillain accepterait.

Ils se réunirent avec une douzaine d'experts et de commandants militaires dans une salle de conférence, à Berlin. Tout le monde avait déjà lu les rapports d'Helena et du colonel Sillain. Ils avaient vu les résultats de Jean-Paul au test. Ils avaient visionné la vidéo de la conversation entre Sillain et Jean-Paul Wieczorek avant, pendant et après le test.

Helena prenait plaisir à voir combien le colonel détestait être obligé de regarder ce Polonais de six ans le manipuler. Ce n'était pas évident sur le coup, bien sûr, mais après avoir visionné la vidéo à plusieurs reprises, cela crevait douloureusement les yeux. Et, bien que tout le monde à cette table fût poli, il y eut quelques haussements de sourcils, un hochement de tête et des demi-sourires lorsque Jean-Paul dit : « Alors j'ai échoué. »

À la fin de la séquence, un général russe du bureau du Stratège demanda : « Il bluffait ?

— Il a six ans, répondit le jeune Indien représentant le Polémarque.

— C'est ce qui est terrifiant, fit le professeur présent au nom de l'École de guerre. Et c'est vrai de tous les enfants de l'École de guerre, en réalité. La plupart des gens passent toute leur vie sans jamais rencontrer un seul gosse comme celui-ci.

— Alors, capitaine Graff, dit l'Indien, vous êtes en train de nous dire qu'il n'a rien de spécial ?

— Ils ont tous quelque chose de spécial, répondit Graff. Mais celui-ci… ses résultats sont bons, excellents. Pas les tout meilleurs que nous ayons vus, mais les tests ne sont pas aussi prédictifs que nous le voudrions. C'est son talent de négociateur qui m'impressionne. »

Helena avait envie de dire : « Ou l'absence totale de ce talent chez le colonel Sillain. » Mais elle savait que c'était injuste. Sillain avait tenté un coup de bluff, et le garçon l'avait percé à jour.

Qui aurait cru qu'un gamin serait assez perspicace pour ça ?

« Eh bien, reprit l'Indien, cela démontre au moins qu'il est sage

d’ouvrir l’École de guerre aux nations non conformes.

— Seulement, il y a un problème, capitaine Chamrajnagar, fit remarquer Graff. Dans tous ces documents, sur cette vidéo, dans notre conversation, personne n’a même suggéré que l’enfant était d’accord pour partir. »

Le silence se fit autour de la table.

« Eh bien, non, bien sûr que non, dit le colonel Sillain. Cette réunion est intervenue avant. Il y a une certaine hostilité de la part des parents – le père n’est pas allé travailler quand Helena… le capitaine Rudolf est venue tester trois des frères aînés. Je crois qu’il pourrait y avoir des difficultés. Nous avions besoin d’évaluer, avant cette conversation, quelle latitude on devait m’accorder.

— Vous voulez dire, fit Graff, quelle latitude pour contraindre la famille ?

— Ou la séduire, répondit Sillain.

— Les Polonais sont des gens têtus, intervint le général russe. C’est dans le tempérament slave.

— Nous sommes tout proches d’avoir des tests qui prédiront les capacités militaires avec une fiabilité supérieure à quatre-vingt-dix pour cent, dit Graff.

— Est-ce que vous avez un test pour mesurer les capacités de commandement ? demanda Chamrajnagar.

— C’en est l’une des composantes.

— Parce que ce garçon en déborde, il sort même des tableaux, fit Chamrajnagar. Je n’ai jamais vu les tableaux, pourtant je le sais.

— Le véritable terrain d’entraînement pour le commandement, c’est le jeu, dit Graff. Mais en effet, je pense que ce garçon se débrouillera bien.

— S’il y va, souligna le Russe.

— Je pense, dit Chamrajnagar, que le colonel Sillain ne devrait pas se charger de l’étape suivante. »

Cette déclaration laissa Sillain sans voix. Helena avait envie de sourire, mais elle préféra dire : « Le colonel Sillain est le chef de l’équipe, et le protocole veut que…

— Sa position est déjà affaiblie, répondit Chamrajnagar. Je ne critique pas le colonel, je vous en prie. J’ignore lequel d’entre nous s’en serait mieux tiré. Mais le gamin l’a fait reculer, et je ne pense pas qu’ils aient une relation constructive. »

Sillain était suffisamment carriériste pour savoir offrir sa tête sur un plateau quand on la lui demandait : « Faites ce qui vaut le mieux pour la réussite de la mission, bien sûr. »

Helena savait qu’il devait être fou de rage contre Chamrajnagar, mais il n’en montra rien.

« La question posée par le colonel Sillain demeure, reprit Graff. De quelle autorité le négociateur sera-t-il investi ?

— Toute celle dont il aura besoin, dit le général russe.

— Mais c'est précisément ce que nous ignorons », fit Graff.

Chamrajnagar répondit : « Je pense que mon collègue du bureau du Stratège veut dire que tout moyen de persuasion jugé utile par le négociateur sera soutenu par le Stratège.

— Je ne crois pas que ce gamin soit si important, dit Graff. L'École de guerre existe parce qu'il faut commencer la formation militaire dans l'enfance afin de construire les habitudes adéquates de pensée et de mouvement. Mais il y a suffisamment de données qui indiquent…

— Nous connaissons le refrain, fit le général russe.

— Ne reprenons pas cette discussion ici, ajouta Chamrajnagar.

— Les résultats se détériorent indéniablement après que les recrues ont atteint l'âge adulte, dit Graff. C'est un fait, même si ce que cela implique nous déplaît fortement.

— Ils en savent plus mais s'en tirent moins bien ? fit Chamrajnagar. Ça ne semble pas logique. C'est difficile à croire et, même si nous le croyons, c'est difficile à interpréter.

— Cela signifie que nous n'avons pas absolument besoin de ce garçon, parce que nous n'aurons pas à attendre qu'un enfant atteigne l'âge adulte. »

Le général russe était méprisant. « Mettre notre guerre entre les mains d'enfants ? J'espère que nous ne serons jamais désespérés à ce point. »

Il y eut un long silence, puis Chamrajnagar reprit la parole. Apparemment, il avait reçu des instructions grâce à son oreillette. « Le bureau du Polémarque croit que, parce que les données dont parle le capitaine Graff sont incomplètes, la prudence veut que nous agissions comme si nous avions bel et bien absolument besoin de ce garçon. Le temps presse, et il est impossible de savoir si ce n'est pas lui notre dernière chance.

— Le Stratège approuve, dit le général russe.

— Oui, fit Graff. Comme je le disais, les résultats ne sont pas définitifs.

— Donc, dit le colonel Sillain, pleine autorité. Pour celui ou celle qui va négocier.

— Je pense, intervint Chamrajnagar, que le directeur de l'École de guerre a déjà montré en qui il place sa confiance en ce moment sur la planète. »

Tous les regards se tournèrent vers le capitaine Graff. « J'aimerais que le capitaine Rudolf m'accompagne. Je crois que l'enregistrement montre que ce petit Polonais préfère quand elle

est là. »

Cette fois, quand les gens de la Flotte arrivèrent, père et mère étaient prêts. Leur amie Magda, avocate – même si, en tant que non conforme, on lui interdisait d'exercer –, était assise entre eux sur le canapé.

Jean-Paul ne se trouvait pas dans la pièce. « Ne les laissez pas impressionner le petit », avait dit Magda, et son sort avait été réglé. Mère et père l'avaient immédiatement banni, et il ne les vit donc même pas entrer.

Il pouvait néanmoins écouter depuis la cuisine. Il se rendit compte tout de suite que l'homme qu'il n'aimait pas, le colonel, n'était pas là, bien que la femme fût présente. Un autre homme l'accompagnait cette fois. Sa voix ne sentait pas le mensonge. Capitaine Graff. C'était son nom.

Une fois passées les politesses – offrir un siège, proposer à boire –, Graff en vint aussitôt aux choses sérieuses. « Je constate que vous ne souhaitez pas que je voie l'enfant. »

Magda répondit, impérieuse : « Ses parents ont jugé préférable qu'il ne soit pas présent. »

Long silence.

« Magdalena Teczlo, fit doucement Graff, ces braves gens peuvent inviter une amie à prendre place avec eux aujourd'hui. Mais je n'aimerais pas penser que vous agissez en tant que leur avocat. »

Si Magda répondit, Jean-Paul ne l'entendit pas.

« Je voudrais voir le garçon, maintenant », dit Graff.

Père se mit en devoir d'expliquer que cela n'arriverait jamais et que si c'était tout ce qu'il voulait, autant laisser tomber et rentrer chez lui.

Long silence à nouveau. Aucun bruit ne parvint à Jean-Paul pour indiquer que le capitaine Graff quittait sa chaise, opération qu'il ne pouvait effectuer en silence. Il devait donc rester assis sans rien dire – il ne partait pas, mais il n'essayait pas de les persuader.

Dommage, car Jean-Paul avait envie d'entendre ce qu'il dirait pour les pousser à faire ce qu'il voulait. La façon dont il avait fait taire Magda l'intriguait. Jean-Paul voulait voir ce qui se passait. Il franchit le mur de séparation et observa.

Graff ne faisait rien. Son visage n'exprimait nulle menace, nul défi. Il regarda mère avec bienveillance, puis père, puis mère de nouveau, ignorant purement et simplement Magda. C'était comme si elle n'existait pas – même son propre corps semblait dire : « Ne me remarquez pas, je ne suis pas là. »

Graff tourna la tête et regarda droit vers Jean-Paul.

Le garçon crut qu'il allait dire quelque chose pour lui causer des ennuis, mais Graff ne le fixa qu'un instant avant de se retourner vers mère et père. « Vous comprenez, bien sûr, commença-t-il.

— Non, je ne comprends pas, fit père. Vous ne verrez pas le gamin à moins que nous ne décidions de vous le laisser voir, et pour ça il faut accepter nos conditions. »

Graff le regarda sans émotion. « Ce n'est pas lui qui gagne le pain de la famille. Quel préjudice pouvez-vous invoquer ?

— Nous ne voulons pas de compensation financière, répondit père, furieux. Nous ne courons pas après l'argent.

— Tout ce que je veux, dit Graff, c'est discuter avec le petit.

— Pas tout seul, répondit père.

— En notre présence, renchérit mère.

— Ça me convient, dit Graff. Mais je pense que Magdalena est assise à la place de votre fils. »

Après un instant d'hésitation, Magda se leva et quitta la maison. La porte se referma un peu plus brusquement qu'à l'habitude.

Graff fit signe à Jean-Paul.

Il entra et prit place sur le canapé entre ses parents.

Graff commença à lui parler de l'École de guerre, à lui expliquer qu'il irait dans l'espace afin d'étudier pour devenir soldat et aider à combattre les doryphores quand ils reviendraient avec la prochaine invasion. « Tu mèneras peut-être des flottes au combat un jour, dit-il. Ou des fusiliers qui se frayeront un chemin au cœur d'un vaisseau ennemi.

— Je ne peux pas partir, répondit Jean-Paul.

— Et pourquoi pas ? demanda Graff.

— Je manquerais la classe, dit-il. Ma mère nous fait la classe, ici, dans cette pièce. »

Graff ne répondit pas et se contenta d'observer le visage de Jean-Paul, le mettant mal à l'aise.

La dame de la Flotte prit la parole. « Mais tu auras des professeurs là-bas. À l'École de guerre. »

Jean-Paul ne la regarda pas. C'est Graff qu'il devait observer. C'est Graff qui détenait tout le pouvoir aujourd'hui.

Graff parla enfin : « Tu penses qu'il serait injuste que, toi, tu ailles à l'École de guerre alors que ta famille continuerait de se débattre ici. »

Jean-Paul n'y avait pas pensé. Mais maintenant que Graff en parlait…

« Nous sommes neuf, dit enfin Jean-Paul. Ma mère a beaucoup de mal à nous faire la classe à tous en même temps.

— Et si la Flotte parvenait à persuader le gouvernement de la Pologne…

— La Pologne n'a pas de gouvernement », coupa Jean-Paul. Puis il leva un visage souriant vers son père, qui le regarda fièrement.

« Les dirigeants actuels de la Pologne, alors, fit Graff avec un certain entrain. Et si nous arrivions à les persuader de lever les sanctions contre tes frères et sœurs ? »

Jean-Paul y réfléchit un moment. Il essaya d'imaginer comment ce serait, s'ils pouvaient tous aller à l'école. Plus facile pour mère. Ce serait bien.

Il leva les yeux vers son père.

Papa cilla. Jean-Paul connaissait ce visage. Père essayait de cacher sa déception. Donc quelque chose clochait.

Bien sûr. Des sanctions pesaient sur père aussi. André lui avait expliqué un jour que père n'avait pas le droit de pratiquer son véritable métier, professeur à l'université. Au lieu de cela, il devait faire du travail de bureau toute la journée, assis devant un ordinateur, puis du travail manuel la nuit, un peu de tout, au noir, dans la clandestinité catholique. S'ils levaient les sanctions contre les enfants, pourquoi pas celles qui concernaient les parents ?

« Pourquoi ne peuvent-ils pas changer tous les règlements stupides ? » fit Jean-Paul.

Graff regarda le capitaine Rudolf, puis les parents de Jean-Paul. « Même si nous en étions capables, leur dit-il, faudrait-il le faire ? »

Mère frotta doucement le dos de Jean-Paul. « Jean-Paul veut bien faire, mais naturellement nous ne pouvons pas. Pas même les sanctions contre la scolarisation des enfants. »

Cela rendit Jean-Paul furieux. Comment ça, « naturellement » ? S'ils s'étaient donné la peine de lui expliquer les choses, eh bien, il ne commettrait pas d'erreurs ; mais non, même après que ces gens de la Flotte avaient prouvé que Jean-Paul n'était pas un simple gamin stupide, ils le traitaient comme tel.

Pourtant il ne montra pas sa colère. Cela ne donnait jamais de bons résultats avec père, et cela rendait maman anxieuse, de sorte qu'elle ne réfléchissait plus efficacement.

Sa seule réponse consista à dire, les yeux écarquillés d'innocence : « Pourquoi pas ?

— Tu comprendras quand tu seras grand », répondit mère.

Il avait envie de dire : « Et toi, quand comprendras-tu quoi que ce soit sur moi ? Même après avoir appris que je savais lire, tu persistes à penser que je ne sais rien. »

Enfin, apparemment, il ne savait pas tout ce qu'il avait besoin de savoir, sinon il verrait ce qui semblait évident à tous ces adultes.

Si ses parents ne voulaient pas lui répondre, peut-être ce capitaine le ferait-il.

Jean-Paul regarda Graff d'un air interrogateur.

Et Graff lui donna l'explication dont il avait besoin.

« Tous les amis de tes parents sont des catholiques “non conformes”. Si tes frères et sœurs ont soudain le droit d'aller à l'école, si ton père a soudain le droit de retourner à l'université, que vont-ils penser ? »

C'était donc à cause des voisins. Jean-Paul avait du mal à croire que ses parents sacrifieraient leurs enfants et eux-mêmes rien que pour ménager la susceptibilité des voisins.

« On pourrait déménager, dit Jean-Paul.

— Où ça ? demanda père. Il y a les non-conformes comme nous, et il y a ceux qui ont renoncé à leur foi. Il n'y a que ces deux groupes, et je préfère continuer comme aujourd'hui plutôt que de franchir cette ligne. Ça n'a rien à voir avec les voisins, Jean-Paul. C'est une question d'intégrité personnelle. Une question de foi. »

Ça n'allait pas marcher, Jean-Paul s'en rendait compte désormais. Il s'était dit que cette idée d'École de guerre pouvait être tournée à l'avantage de sa famille. Il serait parti dans l'espace pour ça, parti sans revenir avant des années, si cela avait pu aider sa famille.

« Tu peux venir quand même, fit Graff. Même si ta famille ne veut pas être libérée de ces sanctions. »

Père explosa alors, sans crier, mais la voix pleine de passion. « Nous voulons être libérés des sanctions, imbécile. Simplement, nous ne voulons pas être les seuls ! Nous voulons que l'Hégémonie cesse de dire aux catholiques qu'ils doivent commettre un péché mortel et répudier l'Église. Nous voulons que l'Hégémonie cesse de forcer les Polonais à agir comme… comme des *Allemands. »*

Mais Jean-Paul connaissait cette rengaine, et il savait que son père terminait généralement sa phrase en disant : « forcer les Polonais à agir comme des Juifs, des athées et des Allemands ». Cette omission impliquait que père ne voulait pas du résultat qu'il obtiendrait en tenant devant ces gens de la Flotte les mêmes propos que devant d'autres Polonais. Jean-Paul avait lu suffisamment de livres d'histoire pour savoir pourquoi. Et il lui apparut que, même si père souffrait énormément des sanctions, sa colère et son ressentiment avaient peut-être fait de lui un homme qui n'avait plus sa place à l'université. Père connaissait d'autres règles et choisissait de ne pas les respecter. Mais il ne voulait pas non plus que des étrangers cultivés sachent qu'il ne les respectait pas. Il ne voulait pas qu'ils sachent qu'il reprochait la situation aux Juifs et aux athées. Par contre, les reprocher aux Allemands ne

posait pas problème.

Soudain, Jean-Paul n'eut plus qu'une envie : quitter la maison. Fréquenter une école où il n'aurait pas à épier les leçons d'un autre.

Le seul problème, c'est que Jean-Paul ne portait aucun intérêt à la guerre. Quand il lisait des livres d'histoire, il sautait ces passages-là. Et pourtant cette école s'appelait École de guerre. Il lui faudrait étudier longuement la guerre, il en était sûr. Et pour finir, s'il n'échouait pas, il devrait servir dans la Flotte. Obéir aux ordres d'hommes et de femmes comme ces officiers. Se plier à la volonté d'autres gens toute sa vie.

Il n'avait que six ans, mais il savait déjà qu'il détestait être obligé de faire ce que d'autres voulaient qu'il fasse même quand il savait qu'ils avaient tort. Il ne voulait pas être soldat. Il ne voulait pas tuer. Il ne voulait pas mourir. Il ne voulait pas obéir à des imbéciles.

En même temps, il ne voulait pas non plus rester dans cette situation. Les uns sur les autres dans l'appartement à longueur de journée. Mère toujours si fatiguée. Aucun d'eux n'apprenant tout ce qu'il pouvait. Jamais tout à fait assez à manger, rien que des vêtements miteux et usés, jamais assez chaud en hiver, toujours écrasés de chaleur en été.

Ils croient tous que nous nous comportons en héros, comme saint Jean-Paul II sous les régimes nazi et communiste. Que nous défendons la foi contre les mensonges et les méfaits du monde, comme saint Jean-Paul II en tant que pape.

En réalité, peut-être nous montrons-nous seulement bornés et stupides. Et si tous les autres avaient raison et que nous n'aurions pas dû avoir plus de deux enfants dans la famille ?

Alors je ne serais pas né.

Suis-je vraiment là parce que Dieu le veut ? Peut-être que Dieu voulait voir naître tout un tas d'enfants et que le reste du monde les empêchait de venir par ses péchés, à cause des lois de l'Hégémon. Peut-être était-ce comme l'histoire d'Abraham et de Sodome, où Dieu était prêt à épargner la ville s'il parvenait à y trouver vingt justes, ou même dix. Peut-être sommes-nous les justes qui sauvent le monde rien que par leur existence, rien qu'en servant Dieu et en refusant de plier devant l'Hégémon.

Mais je ne veux pas seulement exister, songea Jean-Paul. Je veux tout apprendre et tout savoir, et faire toutes les bonnes choses. Avoir le choix. Et je veux que mes frères et sœurs aient le choix eux aussi. Je n'aurai plus jamais ce pouvoir, le pouvoir de changer le monde autour de moi. Quand ces gens de la Flotte auront décidé qu'ils ne veulent plus de moi, je n'aurai plus d'autre

chance. Je dois faire quelque chose, maintenant.

« Je ne veux pas rester ici », annonça Jean-Paul.

Il sentit son père se raidir sur le canapé à côté de lui, et mère retint sa respiration un instant.

« Mais je ne veux pas non plus aller dans l'espace. »

Graff ne bougea pas, mais il cilla.

« Je n'ai jamais été à l'école. Je ne sais pas si j'aimerai ça, dit Jean-Paul. Tous les gens que je connais sont polonais et catholiques. Je ne sais pas ce que ça implique de côtoyer des gens qui ne le sont pas.

— Si tu n'intègres pas le programme de l'École de guerre, dit Graff, nous ne pouvons rien faire à propos du reste.

— On ne peut pas aller ailleurs faire un essai ? demanda Jean-Paul. On ne peut pas tous aller quelque part où on pourra fréquenter l'école et où tout le monde se fichera que nous soyons catholiques et que la famille compte neuf enfants ?

— Il n'y a pas un seul endroit de ce genre au monde », fit amèrement père.

Jean-Paul adressa un regard interrogateur à Graff.

« Ton père n'a pas tout à fait tort. Une famille de neuf enfants sera toujours mal vue, où que vous alliez. Ici, parce qu'il y a tant d'autres familles non conformes, vous vous soutenez mutuellement. Vous êtes solidaires. Par certains côtés, ce serait pire si vous quittiez la Pologne.

— Par tous les côtés, répondit père.

— Mais nous pourrions vous installer dans une grande ville et ne pas envoyer plus de deux de tes frères et sœurs à la même école. De cette façon, s'ils font attention, personne ne saura que leur famille est non conforme.

— S'ils deviennent des menteurs, vous voulez dire, intervint mère.

— Oh, pardonnez-moi, fit Graff. J'ignorais que votre famille ne disait jamais le moindre mensonge afin de protéger ses intérêts.

— Vous essayez de nous séduire, dit mère. De diviser la famille. De faire entrer nos enfants dans des écoles qui leur apprendront à renier leur foi, à mépriser l'Église.

— Madame, répondit Graff, j'essaye de pousser un garçon très prometteur à accepter de venir à l'École de guerre parce que le monde fait face à un ennemi terrible.

— Ah oui ? On n'arrête pas de parler de cet ennemi terrible, ces doryphores, ces monstres venus de l'espace, mais où sont-ils ?

— La raison pour laquelle vous ne les voyez pas, répondit Graff, c'est que nous avons tenu en échec leurs deux premières invasions. Et si vous les voyez un jour, ce sera parce que nous aurons perdu

la troisième fois. Et même alors vous ne les verrez pas, parce qu'ils feront des choses si terribles à la surface de la Terre qu'il n'y aura plus un humain vivant quand le premier des doryphores posera le pied ici. Nous voulons que votre fils nous aide à éviter cela.

— Si Dieu envoie ces monstres nous tuer, peut-être est-ce comme du temps de Noé, dit mère. Peut-être le monde est-il si corrompu qu'il doit être détruit.

— Eh bien, dans ce cas, fit Graff, nous perdrons la guerre quoi que nous fassions, et voilà tout. Mais imaginez que Dieu veuille que nous gagnions, de sorte que nous ayons plus de temps pour nous repentir de nos péchés ? Vous ne pensez pas que nous devrions envisager cette éventualité ?

— Ne nous lancez pas des arguments théologiques, répondit froidement père, comme si vous étiez croyant.

— Vous ne savez pas en quoi je crois, dit Graff. Vous ne savez qu'une chose : nous ferons tout notre possible pour envoyer votre fils à l'École de guerre, parce que nous croyons qu'il est extraordinaire, et nous croyons que dans cette maison il est frustré et continuera de l'être. C'est du gâchis. »

Mère se pencha brusquement en avant et père bondit sur ses pieds.

« Comment osez-vous ! » s'écria père.

Graff se leva lui aussi et, dans sa colère, il paraissait terrible et dangereux. « Je croyais que c'était vous qui n'aimiez pas les mensonges. »

Il y eut un instant de silence tandis que père et Graff se faisaient face au milieu de la pièce.

« J'ai dit que c'était du gâchis et c'est la vérité nue, fit doucement le capitaine. Vous ne saviez même pas qu'il lisait vraiment. Comprenez-vous ce que ce garçon faisait ? Il lisait en les comprenant très bien des livres que vos étudiants auraient du mal à saisir, professeur Wieczorek. *Et vous ne le saviez pas.* Il le faisait devant vous, il vous le disait, et vous persistiez à refuser de le voir parce que cela ne correspondait pas à votre vision de la réalité. Et c'est *ça*, la maison où un esprit comme celui-là va être formé ? Dans votre catalogue de péchés, cela ne compte-t-il pas pour un tout petit péché véniel, peut-être ? De prendre ce cadeau de Dieu et de ne rien en faire ? Jésus n'a-t-il pas tenu des propos désobligeants sur des perles jetées aux cochons ? »

À ces mots, père perdit patience. Il s'élança pour frapper Graff.

Mais l'homme était un soldat et il bloqua facilement le coup. Il ne le rendit pas, se contentant d'user de la force nécessaire pour stopper père jusqu'à ce qu'il se calme. Même ainsi, père finit à terre, endolori, et mère agenouillée près de lui, en larmes.

Jean-Paul savait, toutefois, que Graff avait délibérément choisi des mots qui mettraient père en colère et lui feraient perdre son sang-froid.

Mais pourquoi ? Qu'essayait-il d'accomplir ?

Puis il comprit : Graff voulait montrer cette scène à Jean-Paul. Père humilié, battu, et mère réduite à pleurer à côté de lui.

Graff parla tout en regardant le garçon droit dans les yeux. « Cette guerre est un combat désespéré, Jean-Paul. Ils ont failli nous briser. Ils ont failli gagner. C'est uniquement grâce à un génie, un commandant du nom de Mazer Rackham qui a su deviner leurs intentions et déceler leurs faiblesses que nous avons gagné *in extremis.* Qui sera ce commandant la prochaine fois ? Sera-t-il là ? Ou sera-t-il encore quelque part en Pologne, à assumer deux emplois minables indignes de ses capacités intellectuelles, tout ça parce qu'à l'âge de six ans il pensait ne pas *avoir envie* d'aller dans l'espace ? »

Ah. C'était donc ça. Le capitaine voulait que Jean-Paul voie à quoi ressemblait la défaite.

Mais je sais déjà à quoi elle ressemble. Et je ne vais pas vous laisser me vaincre.

« Il y a encore des catholiques en dehors de Pologne, demanda Jean-Paul. Des non-conformes, n'est-ce pas ?

— Oui, répondit Graff.

— Mais toutes les nations ne sont pas dirigées par l'Hégémonie comme la Pologne.

— Les nations conformes continuent d'être gouvernées par leur système traditionnel.

— Y a-t-il une nation où nous pourrions vivre avec d'autres catholiques non conformes, mais sans subir des sanctions si dures que nous ne pouvons même pas trouver assez à manger et que père ne peut pas travailler ?

— Les nations conformes doivent toutes appliquer des sanctions contre les fauteurs de surpopulation, fit Graff. C'est ce que signifie être conforme.

— Une nation où nous pourrions être une exception sans que personne n'ait à le savoir ?

— Le Canada, dit Graff. La Nouvelle-Zélande. La Suède. Les États-Unis. Les non-conformes qui n'en font pas un plat s'en tirent décemment là-bas. Vous ne seriez pas les seuls dont les enfants fréquenteraient des écoles différentes pendant que les autorités ferment les yeux, parce qu'elles détestent punir les enfants pour les fautes de leurs parents.

— Quel pays vaut-il mieux ? s'enquit Jean-Paul. Lequel abrite le plus de catholiques ?

— Les États-Unis. Le plus de Polonais *et* le plus de catholiques. Et les Américains pensent toujours que les lois internationales sont faites pour les autres de toute façon, donc ils ne prennent pas les règles de l'Hégémonie trop au sérieux.

— Pourrions-nous partir là-bas ?

— Non », dit père. Il se redressa sur son séant, la tête encore courbée par la douleur et l'humiliation.

« Jean-Paul, intervint Graff, nous ne voulons pas que tu ailles aux États-Unis. Nous voulons que tu ailles à l'École de guerre.

— Je n'irai pas à moins que ma famille ne se trouve quelque part où elle n'aura pas faim et où mes frères et sœurs pourront aller à l'école. Je resterai juste ici.

— Il n'ira pas de toute façon, dit père, quoi que vous disiez, quoi que vous promettiez, quoi que Jean-Paul décide.

— Ah oui, *vous*, fit Graff. Vous venez de vous livrer à des voies de fait sur un officier de la Flotte internationale, crime puni par une peine d'emprisonnement d'au moins trois ans – mais vous savez bien que les tribunaux alourdissent la peine des non-conformes reconnus coupables de crime. Je dirais sept ou huit ans. Tout est enregistré, bien sûr, toute notre discussion.

— Vous êtes entré dans notre maison comme un espion, dit mère. Vous l'avez provoqué.

— Je vous ai dit la vérité, et vous n'avez pas aimé l'entendre, répondit Graff. Je n'ai pas levé la main sur le professeur Wieczorek ou quiconque de votre famille.

— S'il vous plaît, fit père. Ne m'envoyez pas en prison.

— Bien sûr que je ne vais pas vous y envoyer. Je ne veux pas vous voir en prison. Mais je ne veux pas non plus de vos déclarations à l'emporte-pièce sur ce qui arrivera ou n'arrivera pas, quoi que je dise, quoi que je promette, quoi que Jean-Paul décide. »

C'est pour ça que Graff avait provoqué père, Jean-Paul le comprenait maintenant. Pour s'assurer qu'il n'aurait pas d'autre choix que de se plier à ce que son fils et Graff décideraient entre eux.

« Qu'est-ce que vous allez faire pour me forcer à accepter ce que vous voulez, comme avec père ?

— Ça ne me sera d'aucune utilité si tu viens avec moi contre ton gré.

— Je ne viendrai pas avec vous de mon plein gré à moins que ma famille ne se trouve dans un pays où elle peut être heureuse.

— Un tel pays n'existe pas dans un monde dirigé par l'Hégémonie », dit père.

Mais, cette fois, c'est mère qui empêcha père de poursuivre. Elle

lui caressa le visage d'une main douce. « Nous pouvons être de bons catholiques ailleurs, dit-elle. Si nous partons, cela n'ôtera pas le pain de la bouche des voisins. Ça ne fait de tort à personne. Regarde ce que Jean-Paul essaye de faire pour nous. » Elle se tourna vers son fils. « Je suis désolée de ne pas avoir su la vérité sur ton compte. Je suis désolée d'avoir été un si mauvais professeur pour toi. » Puis elle fondit en larmes.

Père passa le bras autour de ses épaules, l'attira contre lui et la berça ; ils se réconfortèrent mutuellement, assis par terre.

Graff regarda Jean-Paul en haussant les sourcils comme pour dire : « J'ai déblayé tous les obstacles, alors… fais ce que je veux. »

Mais tout n'était pas encore tel que Jean-Paul le souhaitait.

« Vous allez me rouler, fit-il. Vous nous emmènerez aux États-Unis, mais là, si je refuse encore de partir, vous menacerez de renvoyer tout le monde ici, dans une situation pire qu'avant, et c'est comme ça que vous me forcerez à partir. »

Graff ne répondit rien pendant un moment.

« Alors je n'irai pas, conclut Jean-Paul.

— C'est toi qui vas me rouler, répondit Graff. Tu vas me faire déplacer ta famille aux États-Unis et vous organiser une vie meilleure, et ensuite tu refuseras de partir de toute façon. Tu attends de la Flotte internationale qu'elle permette à ta famille de continuer à profiter des avantages qu'apporte notre marché sans en remplir ta part. »

Jean-Paul ne répondit pas, car il n'y avait pas de réponse. C'était exactement ce qu'il comptait faire. Graff le savait, et le garçon ne prit pas la peine de le nier. Parce que la certitude que Jean-Paul avait l'intention de le rouler ne changeait rien.

« Je ne pense pas qu'il le fera », dit la femme.

Mais Jean-Paul savait qu'elle mentait. Elle était très inquiète à l'idée qu'il puisse le faire. Mais elle l'était encore plus à l'idée que Graff refuse le marché qu'il demandait. C'était la confirmation dont il avait besoin. Lui faire intégrer l'École de guerre était primordial aux yeux de ces gens. Ils accepteraient donc un marché de dupes tant que celui-ci leur laissait un espoir de voir Jean-Paul partir.

Ou alors ils savaient que, quoi qu'ils acceptent maintenant, ils pouvaient revenir sur leur parole plus tard. Après tout, c'était la Flotte internationale, et les Wieczorek une famille non conforme dans un pays non conforme.

« Ce que tu ignores me concernant, dit Graff, c'est que j'anticipe énormément. »

Cela rappela à Jean-Paul ce qu'André lui avait dit en lui apprenant à jouer aux échecs. « Tu dois anticiper le mouvement

suivant, celui d'après et celui d'encore après, pour voir où tout cela va mener. » Jean-Paul avait compris le principe dès qu'André le lui avait expliqué. Mais il avait quand même arrêté de jouer aux échecs, parce qu'il se moquait de ce qui arrivait à des petites figurines de plastique sur un plateau de soixante-quatre cases.

Graff jouait aux échecs, mais pas avec de petites figurines en plastique. Le monde était son plateau. Et bien qu'il ne fût que capitaine, il venait manifestement investi d'une plus grande autorité – et d'une plus grande intelligence – que le colonel qui l'avait précédé. Quand Graff disait « J'anticipe énormément », il disait qu'il était prêt à sacrifier une pièce de temps en temps afin de gagner la partie, tout comme aux échecs – c'était forcément ça.

Peut-être cela signifiait-il qu'il était prêt à mentir à Jean-Paul maintenant et à le rouler ensuite. Mais non, il n'aurait aucune raison de dire quoi que ce soit. La seule raison de dire une chose pareille, c'est qu'il n'avait pas l'intention de le rouler. Graff était prêt à se laisser avoir, à sciemment conclure un marché où l'autre partie pouvait l'emporter – et l'emporter totalement – tant qu'il pouvait envisager une façon, à long terme, de tourner même une telle défaite à son avantage.

« Vous devez nous faire une promesse sur laquelle vous ne reviendrez jamais, fit Jean-Paul. Même si, en fin de compte, je ne vais pas dans l'espace.

— J'ai l'autorité nécessaire pour faire cette promesse », répondit Graff.

La femme n'en pensait manifestement pas autant, bien qu'elle ne dît mot.

« Est-ce que les États-Unis sont un bon pays ? demanda Jean-Paul.

— Il y a un bon paquet de Polonais qui vivent là-bas et qui le pensent, dit Graff. Mais ce n'est pas la Pologne.

— Je veux voir le monde entier avant ma mort », fit Jean-Paul. Il n'avait jamais dit cela à personne auparavant.

« Avant ta mort, murmura mère. Pourquoi penses-tu à ta mort ? »

Comme d'habitude, elle ne comprenait pas. Il ne pensait pas à sa mort. Il pensait à tout apprendre, et le fait était qu'il ne disposait que d'un temps limité pour le faire. Pourquoi les gens se mettaient-ils dans tous leurs états dès qu'on parlait de mort ? Pensaient-ils que, s'ils n'en parlaient pas, elle oublierait quelques personnes et les laisserait vivre à jamais ? Et quelle foi mère avait-elle réellement dans le Christ si elle craignait la mort au point de ne pas supporter d'en parler ou d'entendre son fils de six ans le faire ?

« Aller aux États-Unis est un début, dit Graff. Et les passeports américains ne souffrent pas des mêmes restrictions que les passeports polonais.

— On en reparlera, fit Jean-Paul. Revenez plus tard. »

« Vous êtes fou ? demanda Helena dès qu'ils furent hors de portée. Le plan de ce garçon n'est-il pas évident ?

— Non à la folie, oui à l'évidence.

— Ces vidéos vont être encore plus embarrassantes pour vous que les précédentes pour Sillain.

— Pas vraiment, répondit Graff.

— Pourquoi ? Vous avez l'intention de rouler ce gamin, en fin de compte ?

— Si je le faisais, alors je serais vraiment fou. » Il s'arrêta sur le trottoir, comptant apparemment terminer cette conversation avant de rejoindre les autres dans la camionnette. Avait-il oublié que ses paroles étaient encore enregistrées ?

Non, il le savait. Il ne parlait pas que pour elle.

« Capitaine Rudolf, dit-il, vous avez vu, et tout le monde le verra, qu'il était impossible d'envoyer ce garçon dans l'espace de son plein gré. Il ne veut pas y aller. Il se fiche de la guerre. Voilà ce que nous avons obtenu avec cette stupide politique répressive dans les nations non conformes. Nous avons là le meilleur gamin que nous ayons jamais vu, et nous ne pouvons pas l'utiliser parce que nous avons passé des années à créer une culture qui déteste l'Hégémonie et donc la Flotte. Nous avons craché sur des millions et des millions de gens au nom de lois imbéciles de contrôle des naissances, au mépris de leurs croyances fondamentales et de leur identité communautaire, et parce que l'univers a statistiquement plus de chances de se montrer ironique que bienveillant, notre meilleur espoir de retrouver un commandant tel que Mazer Rackham a bien évidemment éclos au milieu de ceux sur qui nous avons craché. Je ne l'ai pas fait, et seul un imbécile me le reprocherait.

— Alors de quoi s'agissait-il ? Ce marché que vous lui avez promis. Pour quoi faire ?

— Pour faire quitter la Pologne à Jean-Paul Wieczorek, bien sûr.

— Mais quelle différence cela fait-il, s'il refuse d'aller à l'École de guerre ?

— Il a… Son esprit analyse le comportement humain de la même façon que certains autistes savants traitent les nombres ou les mots. Vous ne pensez pas qu'il soit bon de l'amener à un endroit où il pourra bénéficier d'un véritable enseignement ? Et de

le sortir d’un cadre où il sera constamment endoctriné, pétri de haine envers l’Hégémonie et la F.I. ?

— Je pense que ça dépasse le cadre de votre autorité, fit Helena. Nous travaillons pour l’École de guerre, pas pour un “comité pour former un meilleur avenir en déplaçant les enfants”.

— Je pense à l’École de guerre, répondit Graff.

— Où Jean-Paul Wieczorek n’ira jamais, comme vous venez de le reconnaître.

— Vous oubliez les recherches que nous menons. Elles ne sont peut-être pas terminées d’un point de vue technique aux yeux des scientifiques, mais elles sont déjà concluantes. Les commandants militaires atteignent le pic de leurs capacités beaucoup plus tôt que nous ne le pensions. Pour la plupart à la fin de l’adolescence. L’âge auquel les poètes écrivent leurs œuvres les plus passionnées et les plus révolutionnaires. Ou les mathématiciens. Ils atteignent un pic de créativité, puis ça se tasse. Ils continuent sur la lancée de ce qu’ils ont appris quand ils étaient encore assez jeunes pour apprendre. Nous connaissons à cinq ans près le moment où il nous faudra un commandant pour notre flotte. Jean-Paul Wieczorek sera déjà trop vieux alors. Il aura passé son pic.

— On vous a visiblement donné des informations que je ne possède pas.

— Ou j’ai su tirer mes propres conclusions. Une fois évident que Jean-Paul n’irait jamais à l’École de guerre, ma mission a changé. Tout ce qui compte désormais, c’est de lui faire quitter la Pologne pour un pays conforme et de tenir la promesse que nous lui avons faite, sans faille, à la lettre, pour qu’il sache que nos promesses sont tenues même quand nous sommes conscients de nous être fait rouler.

— Dans quel but ? fit Helena.

— Capitaine Rudolf, vous parlez sans réfléchir. »

Il avait raison. Alors elle réfléchit.

« S’il nous reste encore des années avant d’avoir besoin d’un commandant pour la Flotte, dit-elle, avons-nous le temps qu’il se marie et fasse des enfants, puis que les enfants grandissent suffisamment pour arriver à l’âge requis ?

— Oui. Juste assez. S’il se marie jeune. S’il épouse quelqu’un de très, très brillant, de sorte que le résultat génétique soit bon.

— Mais vous n’allez pas essayer de contrôler *ça*, si ?

— Il y a de la marge entre contrôler un événement et ne rien faire du tout.

— Vous pensez vraiment à long terme, hein ?

— Appelez-moi Grigrigredinmenufretin. »

Elle se mit à rire. « D’accord, j’y suis. Vous exaucez le souhait

qui lui tient à cœur aujourd'hui. Et puis, quand il aura oublié depuis longtemps, vous resurgirez et lui réclamerez son premier-né. »

Graff lui passa le bras autour de l'épaule et se dirigea avec elle vers la camionnette qui les attendait. « Sauf qu'avec moi pas de faille stupide qui lui permettra de s'en tirer s'il arrive à deviner mon nom. »

L'ÉTUDIANT

Ce n'était pas à ce TD d'étude des sociétés humaines que John Paul Wiggin avait souhaité s'inscrire. Ce n'était même pas son troisième choix. L'ordinateur de l'université l'avait affecté là en fonction d'un algorithme tenant compte de son nombre d'années d'études, du nombre de premiers choix qu'il avait obtenus depuis son arrivée et de tout un tas d'autres considérations qui ne signifiaient rien à ses yeux, si ce n'est qu'au lieu d'un des excellents professeurs pour lesquels il avait choisi cette université, il allait devoir supporter les tâtonnements d'un thésard qui en savait peu sur le sujet et encore moins sur la façon de l'enseigner.

Peut-être l'algorithme tenait-il avant tout compte de la nécessité pour lui de suivre le cours afin d'obtenir son diplôme. On l'avait mis là parce qu'on savait qu'il ne pouvait pas rater.

Il était donc assis au premier rang, comme à son habitude, et contemplait les fesses d'un professeur qui paraissait avoir quinze ans et s'habillait comme une gamine autorisée à jouer dans la penderie de sa mère. Elle semblait bien faite et essayait sans doute de le dissimuler derrière son allure de rombière mal fagotée – mais, si elle savait qu'elle avait quelque chose à cacher, sans doute n'avait-elle rien d'une scientifique. Encore moins d'une chercheuse.

Je n'ai pas le temps de t'aider à dépasser tes soucis de représentation personnelle, souffla-t-il en silence à la fille debout devant le tableau noir. Ni celui de t'aider à dépasser la pédagogie alambiquée que tu vas tester sur nous. Qu'est-ce que ce sera ? Maïeutique ? Avocat du diable ? « Discussion » sur le mode thérapie de groupe ? Agressivité ?

Qu'on me donne un prof à deux doigts de la retraite, une épave usée qui s'ennuie plutôt qu'un thésard, sans hésitation !

Enfin. Ce n'était que pour un semestre ; le semestre prochain, un mémoire dans sa matière principale, et ensuite une carrière fascinante dans l'administration. De préférence à un poste où il pourrait œuvrer à la chute de l'Hégémonie et à la restauration de la souveraineté de toutes les nations.

Et plus particulièrement celle de la Pologne, mais il n'en parlait jamais à personne, n'admettait même pas avoir passé les six premières années de sa vie là-bas. D'après ses papiers, toute sa famille et lui étaient des Américains de souche. L'accent polonais

indécrottable de ses parents le démentait mais, dans la mesure où c'était l'Hégémonie qui les avait déplacés vers l'Amérique et leur avait donné de faux papiers, il y avait peu de chances qu'on les ennuie à ce sujet.

Alors dessinez vos diagrammes au tableau, mademoiselle quand-je-serai-grande-je-serai-professeur. Je réussirai vos examens haut la main, j'aurai mon A et vous ne vous douterez même pas que l'étudiant le plus arrogant, le plus ambitieux et le plus intelligent du campus assistait à votre cours.

En tout cas, c'est ce qu'on lui avait signifié lors des entretiens d'admission. Tout sauf le côté arrogant. Ils ne l'avaient pas dit explicitement. Il l'avait seulement lu dans leurs yeux.

« J'ai écrit tout ceci au tableau, commença la thésarde en brandissant sa craie, parce que je veux que vous le mémorisiez et, avec un peu de chance, que vous le compreniez, car il s'agit de la base de tout ce dont nous discuterons dans ce cours. »

John Paul l'avait déjà mémorisé, bien sûr, rien qu'en le lisant. Comme il s'agissait de choses qu'il n'avait jamais croisées dans ses lectures annexes, la « méthode » de la jeune femme consistait de toute évidence à essayer d'être à la pointe, de s'appuyer sur les études les plus récentes – et les plus passibles d'erreurs.

Elle le regarda droit dans les yeux.

« Vous avez l'air parfaitement agacé et méprisant, monsieur… Wiggin, c'est cela ? Est-ce parce que vous savez déjà tout sur le modèle d'évolution de la sélection des sociétés ? »

Oh, splendide. C'était un de ces « profs » à qui il fallait une tête de Turc dans la classe, quelqu'un à tourmenter pour gagner des points auprès des autres.

« Non, madame, répondit John Paul. Je suis venu dans l'espoir que vous m'appreniez tout sur le sujet. » Il se garda de laisser la moindre pointe de sarcasme percer dans son ton, mais bien sûr cela ne le rendit que plus blessant et condescendant.

Il s'attendait à ce qu'elle se montre irritée, mais elle se tourna simplement vers un autre étudiant et amorça un dialogue. Donc soit John Paul lui avait fait peur, soit elle n'avait pas perçu son sarcasme et ne savait même pas qu'il l'avait défiée.

Ce cours n'aurait même pas d'intérêt sportif. Dommage.

« L'évolution humaine est guidée par des besoins sociétaux, lut-elle au tableau. Comment est-ce possible, puisque l'information génétique n'est transmise que *par* des individus et *à* des individus ? »

Le sempiternel silence des étudiants de premier cycle lui répondit. La peur de paraître stupide ? D'avoir l'air de s'intéresser ? De passer pour un lèche-bottes ? Évidemment,

certains étudiants silencieux étaient honnêtement stupides ou apathiques, mais la plupart menaient des vies guidées par la peur.

Une main hésitante finit par se lever.

« Les sociétés… euh… influencent-elles la sélection sexuelle ? Comme avec les yeux bridés ?

— En effet, répondit mademoiselle la thésarde. Et la prévalence du pli épicanthique dans l'est de l'Asie en est un bon exemple. Mais, en réalité, c'est négligeable : cela n'a pas de véritable valeur en termes de survie. Je parle de cette bonne vieille théorie bien solide de la sélection naturelle. Comment ce paramètre peut-il être contrôlé par la société ?

— En tuant les gens qui ne rentrent pas dans le moule ? » suggéra un autre étudiant.

John Paul se laissa glisser sur sa chaise et regarda le plafond. À ce niveau d'études, ils n'avaient encore rien compris des principes fondamentaux.

« Notre discussion semble mortellement ennuyer monsieur Wiggin », fit mademoiselle la thésarde.

John Paul ouvrit les yeux et parcourut de nouveau le tableau. Ah, elle avait écrit son nom. Theresa Brown. « En effet, mademoiselle Brown, c'est le cas, dit-il.

— Parce que vous connaissez la réponse ou parce que vous vous en fichez ?

— Je ne connais pas la réponse, répondit John Paul, mais personne ne la connaît dans cette salle à part vous ; alors, tant que vous n'aurez pas décidé de nous la révéler au lieu de nous embarquer pour un voyage de découverte enchanteur où vous laissez les passagers diriger le navire, je fais la sieste. »

Il y eut quelques inspirations choquées et un ou deux gloussements amusés.

« Vous n'avez pas d'idées susceptibles d'expliquer en quoi la phrase au tableau peut être vraie ou fausse ?

— J'imagine, fit John Paul, que votre théorie postule que, dans la mesure où s'ils vivent en société les humains ont beaucoup plus de chances de survivre, d'avoir l'occasion de procréer et d'élever leurs enfants jusqu'à l'âge adulte, alors les caractéristiques individuelles qui renforcent la société auront, à long terme, plus de chances d'être transmises à chaque nouvelle génération. »

Elle cilla, stupéfaite. « Oui. C'est cela. » Et elle cilla de nouveau. Apparemment, il avait bouleversé son plan de cours en parvenant tout de suite à la réponse.

« Mais je me demande une chose, reprit John Paul. Puisque les sociétés humaines dépendent d'une certaine capacité d'adaptation pour prospérer, alors il n'y a pas qu'un seul jeu de caractéristiques

qui renforce la société. Par conséquent, la vie en société devrait promouvoir la variété plutôt qu'un éventail étroit de caractéristiques.

— Cela pourrait être le cas, répondit mademoiselle Brown, et ça l'est dans l'ensemble, à ceci près que seuls quelques types de sociétés humaines perdurent en réalité assez longtemps pour améliorer les chances de survie de l'individu. »

Elle gagna le tableau et effaça un paragraphe que John Paul venait de rendre caduc en bondissant directement à la conclusion. À la place, elle inscrivit deux titres : Tribal et Civil.

« Il existe deux modèles que suivent toutes les sociétés humaines florissantes », dit-elle. Puis elle se tourna vers John Paul. « Comment définiriez-vous une société “florissante”, monsieur Wiggin ?

— Une société qui maximise la capacité de ses membres à survivre et procréer.

— Ah, si seulement c'était vrai, dit-elle. Mais non. La plupart des sociétés humaines exigent de bon nombre de leurs membres un comportement qui compromet leur survie. L'exemple le plus évident en est la guerre, où les membres d'une société risquent la mort – souvent à l'âge même où ils sont sur le point de fonder une famille. Beaucoup y meurent. Comment est-il possible de transmettre l'acceptation de la mort avant la reproduction ? Ceux qui possèdent cette caractéristique ont moins de chances de procréer.

— Mais uniquement les hommes, contra John Paul.

— Il y a des femmes dans l'armée, monsieur Wiggin.

— En nombre très limité, dit John Paul, parce que les caractéristiques qui font les bons soldats sont beaucoup moins communes chez les femmes, et elles sont rarement prêtes à partir à la guerre.

— Les femmes se battent sauvagement et meurent volontiers pour protéger leurs enfants, fit mademoiselle Brown.

— Exactement. *Leurs* enfants. Pas la société tout entière. » Il improvisait au fur et à mesure, mais c'était logique et intéressant, et il était donc tout à fait prêt à la laisser jouer les Socrate.

« Et pourtant ce sont les femmes qui tissent les liens sociaux les plus serrés, dit-elle.

— Et les hiérarchies les plus rigides, repartit John Paul. Mais elles le font par la sanction sociale et non par la violence.

— Vous êtes donc en train de dire que la vie en société promeut la violence chez les hommes mais le civisme chez les femmes ?

— Pas la violence. La disposition à se sacrifier pour une cause.

— En d'autres termes, les hommes croient les histoires que leurs

sociétés racontent. Assez pour mourir et tuer. Mais pas les femmes ?

— Elles les croient suffisamment pour… » John Paul marqua une pause pour réfléchir à ce qu'il savait des différences sexuelles innées et acquises. « Les femmes doivent être prêtes à élever leurs fils dans une société qui pourrait exiger qu'ils meurent. Donc hommes et femmes doivent tous croire en l'histoire de leur société.

— Et l'histoire qu'ils croient, fit mademoiselle Brown, c'est qu'on peut sacrifier les hommes mais pas les femmes.

— Dans une certaine mesure, en tout cas.

— Et pourquoi serait-il utile à une société de croire cette histoire ? » dit-elle en s'adressant à l'ensemble de la classe.

Les réponses fusèrent, car certains au moins suivaient.

« Parce que même si la moitié des hommes meurent, toutes les femmes restent capables de procréer. » « Parce que cela offre un exutoire à l'agressivité des hommes. » « Parce qu'il faut être capable de défendre les ressources de la société. »

John Paul regarda Theresa Brown répondre du tac au tac à chaque proposition et poursuivre dans ces directions.

« Est-ce que les sociétés qui subissent de terribles pertes à la guerre abandonnent dans les faits la monogamie, ou un grand nombre de femmes terminent-elles leur vie sans procréer ? » Elle avait l'exemple de la France, de l'Allemagne et de la Grande-Bretagne après la saignée de la première guerre mondiale.

« Est-ce que les guerres se produisent *à cause* de l'agressivité masculine ? Ou est-ce que l'agressivité masculine est un trait que les sociétés doivent promouvoir afin de gagner les guerres ? Est-ce la société qui exige cette caractéristique ou bien celle-ci qui guide la société ? »

C'était le pivot de la théorie qu'elle avançait, comprit John Paul, et la question l'intéressait beaucoup.

« Et quelles sont les ressources qu'une société doit protéger ? » demanda-t-elle enfin.

La nourriture, répondirent-ils. L'eau. Le gîte. Mais ces réponses évidentes ne paraissaient pas être ce qu'elle recherchait. « Tous ces éléments sont importants, mais vous oubliez le plus important de tous. »

À sa propre surprise, John Paul découvrit qu'il avait envie de trouver la bonne réponse. Il ne s'attendait sûrement pas à ressentir cela dans un cours donné par un doctorant.

Quelle ressource pouvait être plus importante pour la survie d'une société que la nourriture, l'eau ou le gîte ?

Il leva la main.

« Monsieur Wiggin a l'air de penser qu'il sait. » Elle le regarda.

« Les matrices, dit-il.

— En tant que ressource de la société, fit-elle.

— En tant que la société, répondit John Paul. Les femmes *sont* la société. »

Elle sourit. « C'est *ça*, le secret. »

Il y eut des cris de protestation de la part d'autres étudiants. Comme quoi les hommes avaient toujours dirigé la plupart des sociétés. Et les femmes étaient traitées comme des objets.

« Quelques hommes seulement, répondit-elle. La plupart des hommes sont traités comme des objets bien plus encore que les femmes. Parce qu'on ne sacrifie presque jamais les femmes, alors qu'on sacrifie les hommes par milliers en temps de guerre.

— Mais ce sont quand même les hommes qui *dirigent*, protesta un étudiant.

— Oui, en effet, dit mademoiselle Brown. Une poignée de mâles dominants dirige, alors que tous les autres deviennent des outils. Mais même les mâles dominants savent que la ressource la plus vitale de leur société, ce sont les femmes, et toute société qui veut survivre doit consacrer ses efforts à une tâche essentielle : promouvoir la capacité des femmes à procréer et à amener leur progéniture jusqu'à l'âge adulte.

— Alors qu'en est-il des sociétés qui pratiquent l'avortement sélectif ou l'infanticide à l'encontre des filles ? insista un étudiant.

— Il s'agirait de sociétés qui ont décidé de mourir, non ? » fit mademoiselle Brown.

Consternation. Tollé.

Un modèle intéressant : les sociétés qui se débarrassent des petites filles en verraient moins atteindre l'âge de procréer. Par conséquent, elles peineraient plus à maintenir une population nombreuse. Il leva la main.

« Éclairez-nous, monsieur Wiggin, dit-elle.

— J'ai juste une question, fit-il. Ne pourrait-on pas trouver un avantage à avoir des hommes en excès ?

— Sûrement pas un avantage significatif, répondit mademoiselle Brown, sinon l'immense majorité des sociétés humaines – notamment celles qui survivent le plus longtemps – ne se seraient pas montrées prêtes à se défaire des hommes plutôt que des femmes. Et puis tuer les bébés de sexe féminin vous donne une plus forte *proportion* de mâles, mais un nombre absolu plus faible parce qu'il y a moins de femmes pour leur donner naissance.

— Et quand les ressources viennent à manquer ? s'enquit un étudiant.

— Oui ?

— Je veux dire, est-ce qu'il ne faut pas réduire la population à

un niveau viable ? »

Soudain le silence se fit dans la classe.

Mademoiselle Brown se mit à rire. « Quelqu'un veut essayer de répondre ? »

Nul ne dit mot.

« Et pourquoi sommes-nous soudain devenus muets ? » demanda-t-elle. Elle attendit.

Quelqu'un murmura enfin : « Les lois de contrôle des naissances.

— Ah, fit-elle. De la politique. Nous sommes en présence d'une décision mondiale de réduire la population humaine en limitant le nombre de naissances à deux par couple. Et vous ne voulez pas en parler. »

Le silence ambiant signifiait qu'ils ne voulaient même pas parler de leur refus d'en parler.

« L'espèce humaine se bat pour sa survie contre une invasion extraterrestre, poursuivit-elle, et, en chemin, nous avons décidé de limiter la natalité.

— Quand on s'appelle Brown, commenta John Paul, on devrait savoir combien il est dangereux de s'opposer publiquement aux lois de contrôle des naissances. »

Elle lui lança un regard glacial. « Ceci est un cours de science, pas un débat politique, dit-elle. Il existe des caractéristiques sociales qui promeuvent la survie de l'individu et des caractéristiques individuelles qui promeuvent la survie de la société. Dans ce cours, nous n'avons pas peur d'aller où les preuves nous mènent.

— Et si ça nous ôte toute chance d'obtenir un travail ? demanda quelqu'un.

— Je suis là pour enseigner à ceux qui ont envie d'apprendre ce que je sais, dit-elle. Si vous êtes de ces heureux spécimens, tant mieux pour vous et moi. Si ce n'est pas le cas, je m'en fiche un peu. Mais je ne vais pas m'abstenir de vous enseigner quelque chose parce que cela pourrait d'une façon ou d'une autre vous rendre moins employable.

— Alors c'est vrai ? s'enquit une fille au premier rang. C'est réellement votre père ?

— Qui ça ? demanda mademoiselle Brown.

— Vous savez bien, répondit la fille. Hinckley Brown. »

Hinckley Brown. Le stratège militaire dont le livre demeurait la bible de la Flotte internationale, mais qui avait démissionné de la F.I. et vivait en reclus parce qu'il contestait les lois de contrôle des naissances.

« Et en quoi cela vous semble-t-il pertinent ? » fit mademoiselle

Brown.

La réponse fut agressive. « Parce que nous avons le droit de savoir si vous nous enseignez une science ou votre religion. »

C'est vrai, songea John Paul. Hinckley Brown était mormon, et les mormons étaient non conformes.

Non conformes comme ses parents à lui, des catholiques polonais.

Non conformes comme lui-même comptait bien l'être, dès qu'il aurait trouvé une femme qu'il aurait envie d'épouser. Quelqu'un qui voulait comme lui faire la nique à l'Hégémonie et à sa loi limitant les familles à deux enfants.

« Et si les conclusions scientifiques se trouvent coïncider, sur un point précis, avec les croyances d'une religion, dit mademoiselle Brown, rejette-t-on la science afin de rejeter la religion ?

— Et si les conclusions scientifiques subissent l'influence de la religion ? repartit l'étudiante.

— Fort heureusement, la question est non seulement stupide et blessante, mais dépourvue d'intérêt. Car, quel que soit le lien de parenté que j'ai ou non avec le célèbre amiral Brown, la seule chose qui compte, c'est *ma* science et, s'il se trouve que vous avez des soupçons, *ma* religion.

— Alors quelle est votre religion ? fit l'étudiante.

— Ma religion, répondit mademoiselle Brown, consiste à essayer de prouver la fausseté de toutes les hypothèses. Y compris la vôtre selon laquelle les professeurs doivent être jugés en fonction de leurs liens familiaux ou de leur appartenance à un groupe. Si vous me surprenez à vous enseigner quelque chose qui ne peut pas être déduit des faits, alors vous pourrez vous plaindre. Mais puisqu'il semble vous tenir particulièrement à cœur d'éviter toute possibilité de rencontrer une idée contaminée par les croyances de Hinckley Brown, je vous raye de mon cours… tout… de… suite. »

Le temps d'arriver à la fin de sa phrase, elle tapait des instructions sur son bureau perché sur l'estrade. Elle releva les yeux. « Voilà. Vous pouvez partir dès maintenant et vous rendre aux bureaux de section pour vous faire admettre dans un autre TD de ce cours. »

L'étudiante était sidérée. « Je ne veux pas arrêter ce TD.

— Je ne me souviens pas vous avoir demandé votre avis, répondit mademoiselle Brown. Vous êtes intolérante et vous cherchez les problèmes, et je ne suis pas tenue de vous garder dans mon cours. Cela vaut pour le reste d'entre vous. Nous examinerons les faits, nous remettrons des idées en question, mais pas la vie privée du professeur. D'autres candidats au départ ? »

C'est à cet instant que John Paul Wiggin tomba amoureux.

Theresa se laissa porter par l'enthousiasme du cours sur les sociétés humaines pendant plusieurs heures. Cela n'avait pas bien commencé – le petit Wiggin avait l'air d'un emmerdeur. Mais il s'était révélé aussi brillant qu'arrogant, et cela avait stimulé les étudiants les plus intelligents de la classe ; en fin de compte, c'était exactement ce que Theresa avait toujours apprécié dans l'enseignement : un groupe d'individus partageant les mêmes réflexions, concevant le même univers et ne formant, l'espace de quelques instants, plus qu'un.

Le « petit » Wiggin. Elle ne put que rire de sa propre attitude. Elle était probablement plus jeune que lui. Pourtant elle se sentait si vieille. Son premier cycle remontait à plusieurs années maintenant, et elle avait l'impression que le poids du monde reposait sur ses épaules. Comme s'il ne suffisait pas d'avoir à se soucier de sa carrière, elle subissait la pression constante de la croisade de son père. Tout le monde interprétait tous ses actes comme s'il parlait par sa bouche, comme s'il contrôlait mystérieusement sa tête et son cœur.

Et pourquoi raisonneraient-ils autrement ? Il le croyait bien, lui.

Mais elle refusait de penser à lui. C'était une scientifique, même si elle se consacrait essentiellement à la théorie. Elle n'était plus une enfant. Plus encore, elle n'était pas un soldat de l'armée paternelle, chose qu'il n'avait jamais admise et qu'il n'admettrait jamais, surtout maintenant que son « armée » était si faible et étiolée.

Puis on la bipa pour un entretien avec le doyen.

Les doctorants n'étaient jamais convoqués pour s'entretenir avec le doyen. Et la secrétaire prétendait n'avoir aucune idée de la raison de l'entretien ni de l'identité des autres personnes présentes, ce qui n'augurait rien de bon.

Les températures en cette fin d'été étaient encore assez élevées, même aussi loin au nord, mais, dans la mesure où elle passait sa vie à l'intérieur, Theresa le remarquait rarement. Elle dégoulinait de sueur le temps d'arriver aux bureaux du premier cycle et, plutôt que de lui laisser quelques minutes dans l'atmosphère conditionnée pour se rafraîchir, la secrétaire la fit aussitôt passer dans le bureau du doyen.

De pire en pire.

Il y avait là le doyen et ses directeurs de thèse au grand complet. Même le professeur Howell avait apparemment repris du service pour l'occasion. Quelle que soit cette fameuse occasion.

Ils prirent à peine le temps de l'accueillir poliment avant de lui

annoncer la nouvelle. « La fondation a décidé de nous retirer son financement à moins que nous ne vous évincions du projet.

— À quel motif ? demanda-t-elle.

— Votre âge, essentiellement, répondit le doyen. Vous êtes quand même extraordinairement jeune pour diriger un projet de recherche de cette envergure.

— Mais c'est mon projet. Il n'existe que parce que j'en ai eu l'idée.

— Je sais que cela peut paraître injuste, fit le doyen. Mais nous ne laisserons pas cela interférer avec l'obtention de votre doctorat.

— Vous ne laisserez pas cela interférer ? » Elle éclata d'un rire consterné. « Il m'a fallu un an pour décrocher ma bourse, alors que mon sujet est d'un intérêt évident dans la situation mondiale actuelle. Même si j'avais un nouveau projet de recherche en réserve, vous ne pouvez pas prétendre que cela ne retardera pas mon doctorat de plusieurs années.

— Nous comprenons le problème que cela vous pose, mais nous sommes prêts à vous délivrer votre diplôme avec un projet de moindre… envergure.

— Si je comprends bien, dit-elle, vous me faites confiance au point de bien vouloir me décerner un diplôme sans vous préoccuper de mon mémoire. Mais vous ne me faites pas suffisamment confiance pour me laisser prendre part à un projet vital que j'ai moi-même conçu. Qui va le diriger ? »

Elle regarda son principal directeur de recherche. Il s'empourpra.

« Ce n'est même pas votre domaine, lui dit-elle. Ce n'est le domaine de personne, uniquement le mien.

— Comme vous le disiez, répondit l'homme, vous avez conçu ce projet. Nous suivrons votre plan à la lettre. Quelles que soient les données qui en ressortent, elles auront la même valeur indépendamment de qui dirige le projet. »

Elle se leva. « Vous vous en doutez bien, je m'en vais, fit Theresa. Vous ne pouvez pas me faire ça.

— Theresa, intervint le professeur Howell.

— Oh, votre rôle consiste à me convaincre d'accepter ?

— Theresa, répéta la vieille dame, vous savez parfaitement de quoi il s'agit.

— Non, je ne le sais pas.

— Personne à cette table ne voudra l'admettre mais… votre jeunesse n'est qu'un élément de l'histoire.

— Alors quel est l'autre ? s'enquit Theresa.

— Je pense, répondit le professeur, que si votre père sortait de son isolement, il n'y aurait soudain plus la moindre objection à ce

qu'une personne aussi jeune dirige un important projet de recherche. »

Theresa regarda les autres tour à tour. « Vous ne pouvez pas être sérieux.

— Personne ne l'a dit explicitement, fit le doyen, mais on nous a effectivement fait savoir que la pression pour cette décision venait du principal client de la fondation.

— L'Hégémonie, précisa son directeur de recherche.

— Je suis donc l'otage des prises de position politiques de mon père.

— Ou de sa religion, fit le doyen. Ou de ce qui le motive, quoi que ce soit.

— Et vous allez laisser manipuler votre programme académique pour… pour…

— L'université dépend de ses financements, répondit le doyen. Imaginez ce qui nous arriverait si, une par une, toutes nos demandes de bourses commençaient à être refusées. L'Hégémonie a beaucoup d'influence. Partout.

— En d'autres termes, fit le professeur Howell, vous n'avez nulle part où aller. Nous sommes l'une des universités les plus indépendantes, pourtant nous ne sommes pas libres. C'est pourquoi la direction est prête à vous accorder un doctorat alors que vous ne pouvez pas mener à bien vos recherches. Parce que vous le méritez et qu'elle sait que c'est parfaitement injuste.

— Alors qu'est-ce qui les empêche de m'interdire d'enseigner aussi ? Qui *accepterait* seulement de m'employer ? Un docteur qui ne peut pas montrer ses recherches… C'est ridicule.

— Nous le ferions, répondit le doyen.

— Pourquoi ? demanda Theresa. Par bonté d'âme ? Que pourrais-je accomplir dans une université où on m'interdit de faire de la recherche ? »

Le professeur Howell soupira. « Parce que, bien sûr, vous dirigeriez toujours le projet. Qui d'autre le pourrait ?

— Sans que mon nom apparaisse.

— Il s'agit de recherches capitales, dit Howell. La survie de l'espèce humaine est en jeu. Nous sommes en guerre, vous savez.

— Alors dites ça à la fondation et qu'ils disent à l'Hégémonie d'aller…

— Theresa, fit Howell, votre nom n'apparaîtra pas dans le projet. Il ne sera pas référencé comme étant votre thèse. Mais tout le monde dans ce domaine saura parfaitement qui en est l'auteur. Vous aurez un poste universitaire ici, avec perspective de titularisation, un doctorat et une thèse dont la paternité sera un secret de Polichinelle. En réalité, nous vous demandons d'avaler la

couleuvre et de vous plier aux directives ridicules qui nous ont été imposées – et, non, nous ne voulons pas entendre votre décision tout de suite. En fait, nous ignorerons tout ce que vous direz ou ferez pendant ces trois prochains jours. Parlez à votre père. Parlez à l'un ou plusieurs d'entre nous autant que vous voulez. Mais pas de réponse tant que vous n'aurez pas eu le temps de vous remettre de ce choc.

— Ne me traitez pas comme une gamine.

— Non, ma chère, fit Howell. Nous comptons vous traiter comme un être humain qui a trop de valeur à nos yeux pour que nous le… quel est votre terme préféré ?… que nous le “sacrifions”. »

Le doyen se leva. « Et sur ce, nous ajournons cet affreux entretien, en espérant que vous resterez parmi nous dans ces circonstances cruelles. » Et il quitta la pièce.

Ses directeurs de recherche lui serrèrent la main – elle accepta sans réagir – et le professeur Howell la serra dans ses bras en murmurant : « Le combat de votre père fera beaucoup de victimes avant la fin. Vous pouvez saigner pour lui mais, je vous en conjure, ne mourez pas pour lui. Sur le plan professionnel. »

L'entretien – et peut-être sa carrière avec – était terminé.

John Paul l'aperçut alors qu'elle traversait la cour et se fit un devoir de s'appuyer contre la rambarde des escaliers à l'entrée du bâtiment des sciences humaines.

« Il ne fait pas un peu chaud pour mettre un pull ? » demanda-t-il.

Elle s'arrêta et le regarda juste assez longtemps pour qu'il se dise qu'elle devait essayer de se rappeler qui il était.

« Wiggin, fit-elle.

— John Paul », ajouta-t-il en lui tendant la main.

Elle regarda sa main, puis son visage. « Il ne fait pas un peu chaud pour mettre un pull, répéta-t-elle d'un air absent.

— C'est marrant, c'est précisément ce que j'étais en train de me dire », fit John Paul. Manifestement, elle était distraite par quelque chose.

« S'agit-il d'une technique qui vous réussit ? Dire à une fille qu'elle n'est pas bien habillée ? Ou est-ce simplement la mention du vêtement qui devrait disparaître ?

— Oh, oh. Vous avez vu clair dans mon âme. Et, oui, ça marche avec la plupart des femmes. Je dois les refouler à coups de bâton. »

Encore une courte pause. Mais, cette fois, il n'attendit pas qu'elle trouve de réponse cinglante. S'il voulait avoir à nouveau la moindre chance, il devait rapidement brouiller les pistes.

« Je suis désolé d’avoir dit ce qui me venait à l’esprit. J’ai lancé “Il ne fait pas un peu chaud pour mettre un pull ?” parce qu’il fait un peu chaud pour mettre un pull. Et parce que je voulais voir si vous aviez une minute à me consacrer.

— Je ne l’ai pas », répondit mademoiselle Brown.

Elle le dépassa et se dirigea vers la porte du bâtiment.

Il la suivit. « En fait, nous sommes au beau milieu de vos horaires de réception des étudiants, non ?

— Alors allez à mon bureau.

— Ça vous dérange si je vous accompagne ? »

Elle s’arrêta. « Ce ne sont pas mes horaires de réception.

— Je savais que j’aurais dû vérifier. »

Elle poussa la porte et entra dans le bâtiment.

Il la suivit. « Regardez les choses sous cet angle : il n’y aura pas la queue devant votre porte.

— J’enseigne un TD peu prestigieux sur les sociétés humaines, à un horaire mal placé, fit mademoiselle Brown. Il n’y a jamais la queue devant ma porte.

— Elle était pourtant si longue que je me suis retrouvé dehors », contra John Paul.

Ils se trouvaient au pied des escaliers qui desservaient le deuxième étage. Elle se tourna de nouveau vers lui. « Monsieur Wiggin, vous êtes au-dessus de la moyenne en termes de vivacité d’esprit, et j’aurais peut-être apprécié votre badinage un autre jour. »

Il eut un sourire. Rares étaient les femmes susceptibles d’utiliser le terme “badinage” en s’adressant à un homme – une part infime de celles qui connaissaient le mot, en fait.

« Oui, oui, dit-elle comme en réponse à son sourire. Aujourd’hui est un mauvais jour. Je ne vous recevrai pas dans mon bureau. J’ai trop de choses en tête.

— Et moi rien du tout, fit John Paul. Et je suis une oreille attentive, extrêmement discrète. »

Elle monta les escaliers devant lui. « J’ai du mal à vous croire.

— Oh, vous pouvez me croire, dit-il. Presque tout mon dossier scolaire est un mensonge, par exemple, pourtant je n’en parle jamais à personne. »

Elle mit encore un moment à comprendre la plaisanterie, mais cette fois elle y répondit par un petit rire. On progressait.

« Mademoiselle Brown, reprit-il, je voulais vraiment parler avec vous d’idées concernant le cours. Quoi que vous ayez pu penser, je n’essayais pas de vous draguer, et je ne joue pas au plus malin avec vous. J’ai seulement été surpris de voir que votre enseignement sur les sociétés humaines ne ressemble pas à ce

qu'on entend d'habitude. Je veux dire, il n'y a rien de tout ça dans le bouquin : il ne parle que de primates, de tisser des liens et des hiérarchies…

— Nous verrons tout ça en cours.

— Ça fait très longtemps que je n'ai pas eu de professeur qui savait des choses que je n'avais pas déjà apprises grâce à mes lectures personnelles.

— Je ne sais pas des choses, dit-elle. J'essaye de les découvrir. Il y a une différence.

— Mademoiselle Brown, fit John Paul, je ne vais pas m'en aller. »

Elle s'arrêta à la porte de son bureau. « Et pourquoi donc ? À part le fait que je *pourrais* interpréter ça comme une menace de harcèlement.

— Mademoiselle Brown, je crois que vous pourriez bien être plus intelligente que moi. »

Elle lui rit au nez. « Bien sûr que je suis plus intelligente que vous. »

Il tendit vers elle un index triomphant. « Vous voyez ? Et vous êtes arrogante sur le sujet, en plus. Nous avons tant de points communs. Vous allez vraiment me fermer cette porte au nez ? »

Elle lui ferma la porte au nez.

Theresa essaya de travailler sur son prochain cours. Elle tenta de lire plusieurs revues scientifiques. Elle n'arrivait pas à se concentrer. Elle n'arrivait à penser qu'au fait qu'on lui retirait son projet de recherche – non pas le travail en lui-même, mais le mérite. Elle s'efforçait de se convaincre que seule la science comptait et non le prestige. Elle n'était pas un de ces doctorants arrivistes qui ne pensaient qu'en termes de carrière et pour qui la recherche n'était qu'un tremplin. C'était la recherche en soi qui importait à ses yeux. Alors pourquoi ne pas admettre les réalités politiques, accepter leur proposition de collabo et s'en satisfaire ?

Ce n'est pas une question de reconnaissance. C'est le fait que l'Hégémonie pervertit tout le système scientifique pour en faire un moyen de pression. Non que la science fût particulièrement pure, sinon comparée à la politique.

Elle finit par afficher sur son bureau les données concernant ses étudiants, appelant leur photo et leur dossier pour y jeter un coup d'œil. Au fond, elle savait qu'elle cherchait John Paul Wiggin. Ce qu'il avait dit de son dossier scolaire mensonger l'intriguait. Et consulter son dossier était une tâche si banale qu'elle pouvait l'accomplir tout en s'inquiétant du sort qu'on lui réservait.

John Paul Wiggin. Deuxième enfant de Brian et Anne Wiggin.

Frère aîné nommé Andrew. Né à Racine, dans le Wisconsin, et donc apparemment expert de la météo adéquate au port du pull-over. Rien que des A dans les écoles publiques de Racine. Le bac avec un an d'avance, discours de fin d'année, membre de tas de clubs, trois ans de football. Exactement ce que les gens du service des admissions recherchaient. Et son dossier à l'université était tout aussi bon : rien en dessous de A, et pas un seul cours facile dans la liste. Un an de moins qu'elle. Et pourtant… pas de matière principale, ce qui suggérait que même s'il cumulait suffisamment de crédits pour obtenir sa licence à la fin de l'année, il n'avait pas encore fixé son choix quant au domaine de ses études.

Un brillant dilettante. Quelqu'un qui perdait son temps.

Sauf qu'il disait que c'était mensonger.

Qu'est-ce qui l'était ? Sûrement pas les notes – il était de toute évidence assez intelligent pour les obtenir. Mais sinon, un mensonge sur quoi ? Dans quel but ?

Ce n'était qu'un gamin qui s'efforçait de l'intriguer. Il avait remarqué qu'elle était jeune pour un professeur et, dans sa vie centrée sur l'école, le professeur était le summum du prestige. Peut-être essayait-il de gagner les faveurs de tous ses professeurs. S'il devenait un problème, elle n'aurait qu'à questionner autour d'elle pour voir si c'était général.

Le bureau émit un bip annonçant un appel.

Elle enfonça la touche AVEUGLE puis RÉPONDRE. Elle savait qui l'appelait, évidemment, bien qu'aucun nom ni numéro de téléphone ne soit apparu.

« Bonjour, père, dit-elle.

— Autorise les images, ma chérie, je veux voir ton visage.

— Il faudra que tu fouilles ta mémoire, répondit-elle. Père, je n'ai pas envie de parler à l'instant.

— Ces salauds ne peuvent pas te faire ça.

— Si, ils le peuvent.

— Je suis désolé, ma chérie. Je n'ai jamais souhaité que mes décisions personnelles t'affectent.

— Si les doryphores font sauter la planète parce que tu n'es pas là pour les arrêter, ça m'affectera.

— Et si nous vainquons les doryphores mais que nous avons perdu tout ce qui fait la valeur de l'humain…

— Père, laisse tomber ton refrain, je le connais par cœur.

— Ma chérie, je dis simplement que j'aurais renoncé si j'avais su qu'ils tenteraient de briser ta carrière.

— Oui, bien sûr, tu veux bien mettre en danger toute l'espèce humaine, mais pas la carrière de ta fille.

— Je ne mets rien en danger. Ils ont déjà tout ce que je sais. Je

suis un théoricien, pas un commandant, or c'est d'un commandant qu'ils ont besoin désormais, avec un ensemble de compétences complètement différent. Alors ceci n'est que… eh bien, leur démonstration de dépit suite à mon départ de la F.I. les a desservis en termes de relations publiques et…

— Père, tu as remarqué que je ne t'avais pas appelé ?

— Tu viens seulement de l'apprendre.

— Oui, et qui te l'a dit ? Quelqu'un de l'université ?

— Non, Grasdolf. Il a un ami à la fondation et…

— Précisément. »

Son père soupira. « Tu es trop cynique.

— Quel intérêt de prendre un otage si on n'envoie pas de demande de rançon ?

— Grasdolf est un ami, ils se servent juste de lui, et je pensais ce que j'ai dit sur…

— Père, il peut t'arriver d'envisager l'espace d'un instant d'abandonner ta croisade digne de Don Quichotte pour me faciliter la vie, mais le fait est que tu ne le feras pas. Tu le sais, et je le sais aussi. Je n'ai même pas envie que tu l'abandonnes. Je m'en fous. D'accord ? Donc tu as la conscience tranquille, leur tentative de chantage était vouée à l'échec, l'université prend soin de moi à sa façon et, tiens, il y a un garçon intelligent, mignon et terriblement prétentieux dans l'un de mes cours, qui essaye de me draguer, donc la vie est pour ainsi dire parfaite.

— Quelle noble martyre tu fais.

— Tu vois à quelle vitesse ça dégénère en dispute ?

— Parce que tu refuses de me parler, tu dis juste tout ce qui selon toi pourrait me faire raccrocher.

— Apparemment, je n'ai pas encore trouvé. Mais je chauffe, au moins ?

— Pourquoi est-ce que tu fais ça ? Pourquoi fermes-tu la porte à tous ceux qui tiennent à toi ?

— Pour autant que je sache, je n'ai fermé la porte qu'à ceux qui attendent quelque chose de moi.

— Et que crois-tu que moi j'attende ?

— D'être reconnu comme le théoricien militaire le plus brillant de tous les temps tout en ayant des enfants aussi dévoués qu'ils auraient pu l'être s'ils t'avaient réellement connu. Et, tu vois, je ne veux pas avoir cette conversation avec toi, on en a déjà fait le tour, et quand je raccrocherai – ce que je m'apprête à faire –, s'il te plaît, évite de me rappeler sans arrêt et de laisser des messages pathétiques sur mon bureau. Et, oui, je t'aime, et cette histoire ne me pose pas problème, donc la discussion est terminée. Point final, au revoir. »

Elle raccrocha.

Alors seulement elle fut capable de pleurer.

Des larmes de frustration, rien de plus. Rien du tout. Un défoulement nécessaire. Ça n'avait même aucune importance si d'autres savaient qu'elle était en train de pleurer – tant que ses recherches étaient objectives, elle n'était pas obligée de *vivre* de cette façon.

Quand elle cessa de pleurer, elle posa la tête sur ses bras, sur le bureau, et s'assoupit peut-être même un moment. Sûrement. C'était la fin de l'après-midi. Elle avait faim et envie d'aller aux toilettes. Elle n'avait pas mangé depuis le petit-déjeuner et elle se sentait toujours un peu faible vers quatre heures quand elle sautait le repas de midi.

Les dossiers de ses étudiants étaient encore ouverts sur son bureau. Elle les ferma, se leva, lissa ses vêtements moites de sueur et se dit qu'il faisait vraiment trop chaud pour mettre un pull, surtout un gros machin lâche comme celui-ci. Mais elle ne portait pas de chemisier en dessous, et le problème était donc insoluble : elle n'aurait qu'à rentrer à la maison toute suante.

S'il lui était arrivé de rentrer chez elle de jour, elle aurait peut-être appris à s'habiller de façon adaptée aux températures de l'après-midi. Mais pour l'heure, elle n'avait pas du tout envie de travailler tard. Tout ce qu'elle ferait serait signé du nom d'un autre, hein ? Eh bien, qu'ils aillent tous se faire voir, et leurs financements avec.

Elle ouvrit la porte…

Et découvrit Wiggin, assis dos à la porte, occupé à disposer des couverts en plastique sur des serviettes en papier. L'odeur de plats chauds manqua la faire reculer dans son bureau.

Il leva les yeux vers elle sans sourire. « Rouleaux de printemps de chez Hunan, annonça-t-il, saté de poulet de chez Mon Thai, salades du Potager, et si vous voulez attendre encore quelques minutes, nous avons des champignons farcis du Trompe-l'Œuf.

— Tout ce que je veux, c'est me soulager. Je ne compte pas le faire sur un étudiant cinglé qui campe à ma porte, donc si vous vouliez bien vous pousser… »

Il se poussa.

Quand elle se fut lavé les mains, elle envisagea de ne pas regagner son bureau. La porte s'était verrouillée derrière elle. Elle avait son sac à main. Elle ne devait rien à ce garçon.

Mais la curiosité l'emporta. Elle ne goûterait pas à tous ces plats, elle souhaitait juste avoir la réponse à une question.

« Comment avez-vous su quand je sortirais ? demanda-t-elle, debout devant le pique-nique qu'il avait préparé.

— Je ne le savais pas. La pizza et les burritos ont fini à la poubelle il y a respectivement une demi-heure et un quart d'heure.

— Vous voulez dire que vous avez commandé à manger à intervalles réguliers de façon…

— De façon à ce que, au moment où vous sortiriez, il y ait toujours quelque chose de chaud et/ou de frais.

— Et/ou ? »

Il haussa les épaules. « Si vous n'appréciez pas, ce n'est pas grave. Évidemment, mon budget est limité parce que je vis sur ce qu'on me paie pour jouer les concierges du bâtiment de sciences physiques, donc j'aurai flanqué la moitié de mon salaire de la semaine par la fenêtre si vous n'aimez pas.

— Vous êtes vraiment un menteur, répondit-elle. Je sais combien sont payés les concierges à temps partiel, et il vous faudrait deux semaines de travail pour payer tout ça.

— Alors je suppose que la pitié ne vous poussera pas à vous asseoir pour manger avec moi.

— Si, fit-elle. Mais pas de la pitié pour vous.

— Pour qui, alors ?

— Pour moi-même, évidemment, répondit-elle en s'asseyant. Je ne toucherai pas aux champignons : je suis allergique aux shiitakes, et le Trompe-l'Œuf a l'air de croire qu'il n'existe pas d'autres champignons. Le saté quant à lui va forcément être froid vu qu'ils ne le servent jamais chaud, même au restaurant. »

Il déploya une serviette en papier sur les jambes croisées de mademoiselle Brown et lui tendit une fourchette et un couteau. « Alors, voulez-vous savoir ce qui est un mensonge dans mon dossier ? s'enquit-il.

— Je m'en fiche, je n'ai pas consulté votre dossier. »

Il désigna son propre bureau portable. « Il y a longtemps que j'ai installé mon logiciel personnel de surveillance sur la base de données. Je suis au courant dès qu'on accède à mon dossier, et je sais qui y accède.

— C'est absurde, dit-elle. On contrôle le système informatique de l'université deux fois par jour à la recherche de virus.

— À la recherche de virus connus et d'anomalies détectables.

— Mais moi, vous me confiez votre secret ?

— Uniquement parce que vous m'avez menti, répondit le petit Wiggin. Les grands menteurs ne se trahissent pas mutuellement.

— Très bien », dit-elle. Sous-entendu : « Très bien, quel est le mensonge ? » Mais quand elle eut goûté son rouleau de printemps, elle répéta : « Très bien. » Et cette fois elle voulait dire : « Délicieux, parfait. »

« Je suis content que vous aimiez. Je leur demande toujours de

ne pas mettre trop de gingembre, pour que le goût des légumes ressorte mieux. Mais bien sûr, comme je les trempe ensuite dans cette sauce soja-chili-moutarde incroyablement forte, je n'ai aucune idée du goût qu'ils ont.

— Faites-moi donc goûter la sauce », dit-elle. Il avait raison : c'était si bon qu'elle envisagea d'en verser dans sa salade en guise d'assaisonnement. Ou de la boire carrément dans la petite tasse en plastique.

« Et au cas où vous voudriez savoir quelle partie de mon dossier est fausse, je peux vous fournir la liste complète : tout est faux. Le seul élément véridique de mon dossier, c'est “le”.

— Absurde. Qui ferait une chose pareille ? Dans quel but ? Vous êtes le témoin protégé d'un crime sordide ?

— Je ne suis pas né dans le Wisconsin. Je suis né en Pologne. J'ai vécu là-bas jusqu'à mes six ans. Je n'ai passé que deux semaines à Racine avant d'arriver ici, de façon à pouvoir parler des lieux principaux si je rencontrais quelqu'un de là-bas, pour le convaincre que j'y avais réellement habité.

— En Pologne », répéta-t-elle. Et, à cause de la croisade de son père contre les lois de contrôle des naissances, elle ne put s'empêcher de noter qu'il s'agissait d'un pays non conforme.

« Oui, nous sommes des immigrants polonais illégaux. Passés à travers le filet des gardes de l'Hégémonie. Ou peut-être devrais-je dire *sub*légaux. »

Pour des gens comme ça, Hinckley Brown était un héros. « Oh, fit-elle, déçue. Je vois. Ce pique-nique n'a rien à voir avec moi et tout à voir avec mon père.

— Pourquoi ? Qui est votre père ? demanda John Paul.

— Oh, allons, Wiggin, vous avez entendu cette fille en classe, ce matin. Mon père, c'est Hinckley Brown. »

John Paul haussa les épaules comme s'il n'en avait jamais entendu parler.

« Allons, dit-elle. C'était à la une de toutes les chaînes l'année dernière. Mon père a démissionné de la F.I. à cause des lois de contrôle des naissances, et votre famille vient de Pologne. Coïncidence ? Je ne pense pas. »

Il se mit à rire. « Vous êtes vraiment méfiante.

— Je n'arrive pas à croire que vous n'ayez pas commandé de wontons chez Hunan.

— Je ne savais pas si vous aimeriez. Il faut apprendre à les apprécier. Je ne voulais pas prendre de risques.

— En étalant un pique-nique par terre devant la porte de mon bureau et en jetant tout ce qui refroidissait avant que je sorte ? Pouviez-vous faire moins risqué ?

— Voyons, dit Wiggin. D'autres mensonges. Oh, je ne m'appelle pas Wiggin mais Wieczorek. Et j'ai largement plus qu'un frère.

— Le discours de fin d'année ?

— Je l'aurais fait, mais j'ai persuadé l'administration de m'ignorer.

— Pourquoi donc ?

— Je ne veux pas de photos. Ni provoquer l'animosité d'autres étudiants.

— Ah, un reclus. Eh bien, voilà qui explique tout.

— Ça n'explique pas pourquoi vous pleuriez dans votre bureau », répondit le petit Wiggin.

Elle porta la main à la bouche et en sortit la dernière bouchée de rouleau de printemps qu'elle venait d'y mettre.

« Désolée de ne pas pouvoir vous rendre plus de ce que j'ai mangé, dit-elle. Mais on n'achète pas ma vie privée pour le prix de quelques plats à emporter. »

Elle posa le bout de rouleau de printemps couvert de salive sur sa serviette.

« Vous croyez que je n'ai pas remarqué ce qu'ils ont fait à votre projet ? demanda-t-il. Vous virer alors que c'est votre idée. J'en aurais pleuré aussi.

— Je ne suis pas virée, fit-elle.

— *Scusi, bella donna*, mais les dossiers de l'université ne mentent pas.

— C'est la chose la plus ridicule… » Elle se rendit compte qu'il arborait un sourire espiègle.

« Ah ah ah, railla-t-elle.

— Je ne veux pas acheter votre vie privée, fit le petit Wiggin. Je veux apprendre tout ce que vous savez sur les sociétés humaines.

— Alors venez en cours. Et la prochaine fois, amenez les douceurs là-bas, qu'on partage.

— Les douceurs ne sont pas destinées à être partagées. Elles sont pour vous.

— Pourquoi ? Qu'attendez-vous de moi ?

— Je veux être celui qui ne vous fera jamais pleurer en vous appelant au téléphone.

— Pour l'instant, vous me donnez juste envie de hurler.

— Ça passera, fit le petit Wiggin. Oh, et encore un mensonge, sur mon âge. J'ai deux ans de plus que ne le prétend mon dossier. On m'a fait commencer l'école un peu tard en Amérique parce que je devais apprendre l'anglais et… il y a eu quelques complications à propos d'un contrat dont on prétendait que je n'avais pas l'intention de le remplir. Mais une fois cela réglé, on a modifié

mon âge pour que personne ne remarque que je n'étais pas dans la bonne tranche chronologique.

— On ?

— L'Hégémonie », fit le petit Wiggin.

Sauf qu'il n'avait rien d'un « petit », sans doute. C'était un homme. John Paul Wiggin. Cela lui coûtait de commencer à l'appeler par son nom en pensée. Ce n'était pas professionnel. C'était dangereux. « Vous avez réellement fait lâcher prise à l'Hégémonie ?

— Je ne sais pas s'ils ont complètement lâché prise. Je crois qu'ils ont simplement changé d'objectif.

— D'accord. Maintenant, je suis vraiment curieuse de savoir.

— Au lieu d'être irritée et affamée ?

— En plus de ces deux caractéristiques.

— Curieuse de savoir quoi ?

— Quel était votre contentieux avec l'Hégémonie ?

— C'était la F.I., en fait. Ils pensaient que je devais aller à l'École de guerre.

— Ils ne peuvent pas vous y forcer.

— Je sais. Mais en condition préalable à mon départ pour l'École de guerre, j'ai obtenu qu'ils fassent d'abord quitter la Pologne à toute ma famille et qu'ils s'organisent pour que les sanctions appliquées aux familles nombreuses ne vaillent pas pour nous.

— Ces sanctions sont en vigueur aux États-Unis aussi.

— Oui, si on en fait tout un plat, répondit John Paul. Comme votre père. Comme toute votre Église.

— Ce n'est pas mon Église.

— Oui, bien sûr, vous êtes la seule personne dans l'histoire de l'humanité à être parfaitement insensible à son éducation religieuse. »

Elle aurait voulu protester, mais elle connaissait les données scientifiques sur lesquelles il se fondait, montrant qu'il était impossible d'échapper à la vision fondamentale du monde que les parents transmettent à leurs enfants. Même si elle avait répudié cette vision depuis longtemps, elle continuait à vivre en elle, de sorte qu'une discussion continuelle opposait la voix critique de ses parents et sa propre voix intérieure. « Même les gens qui ont des tas d'enfants en toute discrétion sont frappés par la loi, dit-elle.

— Mes frères et sœurs plus vieux ont été placés chez des parents. Nous étions suffisamment nombreux à loger ailleurs pour qu'il n'y ait jamais plus de deux enfants à la maison. Et on nous faisait passer pour des nièces et des neveux quand nous venions “en visite”.

— Et ils ont quand même maintenu tout ça pour vous, même après que vous avez refusé de partir pour l'École de guerre ?

— Si on veut, fit John Paul. Ils m'ont forcé à fréquenter une école militaire terrestre un moment, mais je me suis mis en grève. Et puis ils ont parlé de tous nous renvoyer en Pologne ou de prendre des mesures contre nous ici, en Amérique.

— Alors pourquoi ne l'ont-ils pas fait ?

— J'avais une preuve écrite de notre marché.

— Depuis quand est-ce que ça arrête un gouvernement déterminé ?

— Oh, ce n'est pas qu'ils pouvaient être particulièrement tenus de respecter le contrat. Mais le simple fait qu'il existait. J'ai juste menacé de le rendre public. Et ils ne pouvaient pas nier avoir contourné la loi puisque nous étions là, preuve vivante qu'ils avaient bel et bien fait une exception.

— Le gouvernement peut faire disparaître tout un tas de preuves gênantes.

— Je sais, répondit John Paul. C'est pourquoi je pense qu'ils ont toujours un plan. Ils n'ont pas pu m'envoyer à l'École de guerre, mais ils m'ont permis de rester ici en Amérique avec toute ma famille en prime. Comme le diable dans les vieilles histoires où le héros vend son âme, ils réclameront leur dû un beau jour.

— Et ça ne vous dérange pas ?

— Je m'en préoccuperai quand leur plan émergera. Et en ce qui vous concerne ? Leur plan vous concernant est déjà très clair.

— Pas vraiment, dit-elle. En apparence, ça ressemble à un comportement typique de l'Hégémonie : punir la fille pour forcer le père très en vue à cesser sa rébellion contre les lois de contrôle des naissances. Hélas, mon père a grandi en regardant *Un homme pour l'éternité*, et il se prend pour Thomas More. Je pense que ça l'a déçu que ce soit ma tête qui tombe et non la sienne, professionnellement parlant.

— Seulement vous pensez que ça ne se limite pas à cela ?

— Le doyen et mes directeurs de recherche vont quand même me donner mon doctorat et me faire diriger le projet – simplement, mon travail ne sera pas reconnu. Certes, c'est ennuyeux, mais avec du recul c'est surtout trivial. Vous ne croyez pas ?

— Ils vous prennent peut-être pour une carriériste à leur image.

— Mais ils savent que mon père ne l'est pas. Ils ne peuvent pas sincèrement penser que cela le pousserait à céder. Ni même que cela me pousserait à essayer de faire pression sur lui.

— Ne sous-estimez pas la bêtise du gouvernement.

— Nous sommes en guerre, dit-elle. Une urgence en laquelle ils

croient réellement. La tolérance envers les imbéciles occupant des positions de pouvoir est très faible en ce moment. Non, je ne pense pas qu'ils soient stupides. Je pense que je ne comprends pas encore leur plan. »

Il hocha la tête. « Donc nous attendons tous les deux de voir ce qu'ils ont derrière la tête.

— J'imagine, oui.

— Et vous allez rester ici et diriger votre projet.

— Pour l'instant.

— Une fois que vous aurez commencé, vous ne lâcherez pas tant que vous n'aurez pas les résultats.

— Certains des résultats ne viendront pas avant vingt ans.

— Une étude diachronique ?

— Fondée sur l'observation, plutôt. Et, dans un sens, c'est absurde : essayer de mathématiser l'histoire. Mais j'ai déterminé des critères servant à mesurer les composantes clés des sociétés civiles qui perdurent, et les éléments qui les font basculer à nouveau vers une organisation tribale. Est-il possible qu'une *civitas* dure à jamais ? Ou la chute est-elle le produit inévitable d'une société civile florissante ? Pour l'instant, ça se présente mal pour l'espèce humaine. Mon estimation préliminaire montre que lorsqu'une société civile est mûre et florissante, ses citoyens deviennent indifférents et, afin de satisfaire divers besoins, réinventent des tribus qui font s'effondrer la société de l'intérieur.

— Donc l'échec et la réussite mènent tous deux à l'échec.

— La seule question étant : est-ce inévitable ?

— Ça paraît être une information utile.

— Je peux d'ores et déjà leur dire que le contrôle des naissances est la mesure la plus stupide qu'ils pouvaient prendre.

— Ça dépend de leur but », répondit John Paul.

Elle y réfléchit quelques instants. « Vous voulez dire qu'ils n'essayent pas forcément de faire durer l'Hégémonie ?

— Qu'est-ce que l'Hégémonie ? Rien qu'un agglomérat de nations qui se sont unies pour repousser un ennemi. Et si nous gagnons ? Pourquoi permettrait-on à l'Hégémonie de perdurer ? Pourquoi des nations telles que celle-ci se soumettraient-elles à une quelconque autorité ?

— Elles pourraient, si l'Hégémonie était bien gouvernée.

— C'est leur crainte. Si seules quelques nations veulent en sortir, alors les autres pourraient bien les retenir de force, comme le Nord l'a fait avec le Sud pendant la guerre de Sécession. Si on compte détruire l'Hégémonie, il faut s'assurer que le plus de nations et de tribus possible la détestent et la considèrent comme oppressive. »

Eh bien, je me sens très bête, songea Theresa. Durant toutes ces années, ni père ni moi n'avons jamais mis en doute la raison d'être des lois de contrôle des naissances. « Vous pensez vraiment qu'il y a au sein de l'Hégémonie quelqu'un d'assez subtil pour imaginer une chose pareille ?

— Il suffit de quelques acteurs clés. Pourquoi érige-t-on en pilier du programme de guerre une mesure qui fait si peu l'unanimité ? Les lois de contrôle des naissances n'aident pas l'économie. Nous disposons de matières premières en abondance, et nous accomplirions en réalité plus de choses plus vite avec une population mondiale en croissance régulière. Sur tous les plans, c'est contre-productif. Et pourtant il s'agit du seul et unique dogme que personne n'ose remettre en question. Comme on l'a vu avec la réaction de la classe quand vous avez effleuré le sujet ce matin.

— Alors, s'ils ne veulent surtout pas que l'Hégémonie perdure, pourquoi autoriseraient-ils la poursuite de mon projet ?

— Peut-être que ceux qui promeuvent la limitation des naissances ne sont pas les mêmes que ceux qui laissent votre projet se poursuivre en sous-main.

— Et si mon père était encore de la partie, il saurait peut-être même de qui il s'agit.

— Ou pas. Il travaillait pour la F.I. Ces gens peuvent être des civils. Ils pourraient appartenir à divers gouvernements nationaux, pas du tout à l'Hégémonie. Imaginez que votre projet soit discrètement soutenu par le gouvernement américain pendant que celui-ci fait mine d'appliquer les lois de contrôle des naissances pour l'Hégémonie ?

— Dans tous les cas, je ne suis qu'un outil.

— Allons, Theresa, dit-il. Nous sommes tous les outils de quelqu'un. Mais cela ne veut pas dire que nous ne pouvons pas faire des autres nos propres outils. Ou trouver des choses intéressantes à quoi nous consacrer. »

Elle fut ennuyée qu'il l'appelle par son prénom. Enfin, peut-être pas ennuyée. Elle ressentit *quelque chose*, en tout cas, et cela la mit mal à l'aise.

« Ce fut un très bon pique-nique, monsieur Wiggin, mais je crains que vous n'ayez l'impression qu'il a modifié notre relation.

— Bien sûr que oui, répondit John Paul, puisque nous n'avions pas de relation et nous en avons une désormais.

— Nous en avions une : professeur et étudiant.

— Nous l'avons toujours… en classe.

— C'est la seule que nous ayons.

— Pas vraiment, fit John Paul. Parce que je suis moi aussi professeur et vous étudiante, quand il s'agit des choses que je sais

et que vous ignorez.

— Je vous le ferai savoir quand ce sera le cas. Je m'inscrirai à votre cours.

— Chacun de nous stimule la réflexion de l'autre, dit-il. Ensemble, nous sommes plus intelligents. Et quand on pense à l'intelligence incroyable dont nous faisons preuve chacun de notre côté, nous combiner devient franchement effrayant.

— La fusion nucléaire intellectuelle », fit-elle pour railler son idée.

Sauf que ce n'était pas de la raillerie, hein ? C'était peut-être la stricte vérité.

« Évidemment, notre relation est terriblement déséquilibrée, reprit John Paul.

— En quoi ? » demanda-t-elle, soupçonnant qu'il trouverait un moyen ou un autre de dire qu'il était plus malin ou plus créatif.

« Parce que je suis amoureux de vous, répondit John Paul, et que vous ne voyez encore en moi qu'un étudiant un peu pénible. »

Elle savait ce qu'elle était censée ressentir. Elle devait trouver ses attentions touchantes et gentilles. Elle savait aussi ce qu'elle était censée faire. Elle devait immédiatement lui dire que, bien que ses sentiments la flattent, ils ne mèneraient jamais nulle part car elle ne les partageait pas et ne les partagerait jamais.

Seulement, elle ne le savait pas à coup sûr. Cette façon de déclarer sa flamme lui coupait le souffle.

« Notre rencontre date seulement d'aujourd'hui, fit-elle.

— Et ce que je ressens n'est que les premiers émois de l'amour, dit-il. Si vous me traitez comme une denrée négligeable, évidemment ça me passera. Mais je n'ai pas envie que ça me passe. Je veux continuer à apprendre à vous connaître de mieux en mieux, de façon à vous aimer de plus en plus. Je pense que vous êtes mon égale, et même mieux. Où vais-je trouver ailleurs une femme qui pourrait éventuellement être plus intelligente que moi ?

— Depuis quand est-ce ce qu'un homme recherche ?

— Seuls les imbéciles qui essayent de paraître intelligents ont besoin de se trouver une femme stupide. Seuls les faibles qui essayent de paraître forts sont attirés par les femmes soumises. Il y a sûrement quelque chose là-dessus dans votre cours sur les sociétés humaines.

— Donc vous m'avez vue ce matin et…

— Je vous ai *entendue* ce matin. J'ai *parlé* avec vous, vous m'avez fait réfléchir, je vous ai fait réfléchir, et c'était électrique. Tout aussi électrique qu'il y a quelques instants, quand nous étions assis à tenter de percer les desseins de l'Hégémonie. Ils devraient

être morts de peur à nous voir assis là ensemble, en train de comploter contre eux.

— Est-ce bien ce que nous faisons ?

— Nous les haïssons tous les deux, fit John Paul.

— Pas moi, à ma connaissance, répondit Theresa. Mon père, oui. Mais je ne suis pas mon père.

— Vous haïssez l'Hégémonie parce qu'elle n'est pas ce qu'elle prétend, dit John Paul. Si c'était réellement le gouvernement de toute l'espèce humaine, engagé à promouvoir la démocratie, l'équité, la croissance et la liberté, alors ni vous ni moi ne nous y opposerions. Au lieu de cela, il s'agit simplement d'une alliance temporaire qui laisse bon nombre de gouvernements malfaisants intacts sous son parapluie. Et maintenant que nous savons que ces gouvernements manipulent la situation pour s'assurer que l'Hégémonie ne deviendra jamais ce que nous voulons qu'elle soit, que sont censés faire deux gosses brillants comme nous, si ce n'est comploter de renverser l'Hégémonie actuelle pour la remplacer par quelque chose de mieux ?

— La politique ne m'intéresse pas.

— La politique, c'est votre pain quotidien, fit John Paul. Vous appelez ça "étude des sociétés humaines" et faites mine de ne vouloir qu'observer et comprendre. Mais un jour vous aurez des enfants et ils vivront dans ce monde, et vous vous souciez déjà énormément du genre de monde dans lequel ils vivront. »

Elle n'aimait pas ça du tout. « Qu'est-ce qui vous fait croire que j'ai l'intention d'avoir des enfants ? »

Il se contenta de glousser.

« Je n'en ferai sûrement pas dans le seul but de passer outre les lois de contrôle des naissances.

— Allons, répondit John Paul. J'ai déjà lu le manuel. Il s'agit d'un des principes fondamentaux de l'étude des sociétés humaines. Même les gens qui pensent ne pas vouloir d'enfants prennent la plupart de leurs décisions comme s'ils étaient des reproducteurs actifs.

— Avec des exceptions.

— Des exceptions pathologiques. Or vous êtes saine de corps et d'esprit.

— Tous les Polonais sont-ils aussi arrogants, importuns et grossiers que vous ?

— Il n'y en a pas beaucoup qui m'arrivent à la cheville, mais la plupart s'y efforcent.

— Vous avez donc décidé pendant le cours que je serais la mère de vos enfants ?

— Theresa, fit John Paul, nous sommes tous les deux au

sommet de notre fertilité. Nous évaluons tous ceux que nous croisons comme des partenaires reproductifs potentiels.

— Peut-être vous ai-je évalué différemment de la façon dont vous m'avez évaluée.

— Je sais que c'est le cas, répondit John Paul. Mais je vais m'efforcer à partir de maintenant de me rendre irrésistible à vos yeux.

— Il ne vous est pas venu à l'idée que le fait de l'annoncer ainsi serait extrêmement déplaisant ?

— Allons, dit John Paul. Vous saviez depuis le début où je voulais en venir. Qu'est-ce que je gagnerais à faire semblant ?

— Peut-être que j'ai envie d'être un peu courtisée. J'ai tous les besoins d'une femme humaine ordinaire.

— Excusez-moi, fit John Paul, mais certaines trouveraient que j'ai sacrément bien commencé pour ce qui est de vous courtiser. Vous apprenez une très mauvaise nouvelle, vous avez une conversation téléphonique désagréable, vous pleurez dans votre bureau et, quand vous en sortez, je suis là, avec des petits plats réconfortants dont vous savez que je me suis donné beaucoup de mal pour les préparer à votre intention, sans que vous le demandiez – et en prime je vous annonce que je vous aime et que j'ai l'intention d'être votre partenaire dans le domaine scientifique, politique et familial. Je trouve ça *sacrément* romantique.

— Oui, bon. Mais il manque quand même quelque chose.

— Je sais. J'attendais pile le bon moment pour vous dire à quel point j'ai envie de vous enlever ce pull ridicule. Je pensais toutefois attendre que vous mouriez d'envie que je le fasse. »

Elle se mit à rire et s'empourpra : « Ce n'est pas près d'arriver, mon petit gars.

— Ça prendra le temps qu'il faudra. Je suis un catholique polonais. Le genre de fille que nous épousons, c'est celle qui ne donne pas le lait tant qu'on n'a pas acheté la vache.

— Quelle charmante métaphore !

— Et que diriez-vous de “pas d'œufs tant qu'on n'a pas acheté la poule” ?

— Pourquoi pas “pas de bacon tant qu'on n'a pas acheté le cochon” ?

— Aïe, fit-il. Mais si vous insistez, j'essaierai de penser à vous en termes porcins.

— Vous ne m'embrasserez pas ce soir.

— Qui le voudrait ? Vous avez de la salade coincée entre les dents.

— Je suis trop tendue sur le plan émotionnel pour prendre la moindre décision rationnelle en ce moment.

— Je comptais là-dessus.

— Tiens, j'ai une idée, dit-elle. Et si c'était *ça,* leur plan ?

— Le plan de qui ?

— Eux. Ceux dont nous discutions. Et si la raison pour laquelle ils ne vous ont pas renvoyé en Pologne, c'était qu'ils voulaient que vous épousiez une fille vraiment intelligente – peut-être la fille du plus grand théoricien militaire au monde. Bien sûr, ils ne pouvaient pas être sûrs que vous vous retrouveriez dans ma section du cours sur les sociétés humaines.

— Si, ils pouvaient, répondit-il, songeur.

— Ah bon, fit-elle. Donc vous ne visiez pas ma section. »

Il regarda fixement les vestiges du repas. « Une idée fort intéressante. Nous pourrions être ce que quelqu'un envisage comme un programme d'eugénisme.

— Depuis l'introduction de la mixité dans les établissements d'enseignement supérieur, ceux-ci sont devenus l'endroit où les gens riches rencontrent et épousent les gens intelligents.

— Et vice-versa.

— Mais parfois deux personnes intelligentes se trouvent.

— Et quand elles ont des bébés ensemble, gaffe. »

Ils éclatèrent de rire en chœur.

« C'est vraiment très arrogant, même pour moi, fit John Paul. Comme si vous et moi étions si précieux qu'ils miseraient tout sur l'éventualité que nous tombions amoureux.

— Ils savaient peut-être que nous étions tous deux si irrésistibles que nous ne pourrions pas manquer de tomber amoureux si nous nous rencontrions.

— C'est ce qui m'arrive, dit John Paul.

— Eh bien, ce n'est pas du tout mon cas.

— Ah, mais j'adore les défis.

— Et si nous découvrons que c'est vrai ? Qu'ils cherchent réellement à nous pousser dans les bras l'un de l'autre ?

— Et alors ? répondit John Paul. Qu'importe si en suivant mon cœur je réalise aussi le projet de quelqu'un d'autre ?

— Et si leur projet ne nous plaît pas ? Et si c'était comme l'histoire de Grigrigredinmenufretin ? Et s'il nous fallait renoncer à ce que nous avons de plus cher pour obtenir ce que nous désirons le plus ?

— Ou vice-versa.

— Je ne plaisante pas.

— Moi non plus, fit John Paul. Même dans les cultures où les mariages sont arrangés par les parents, il n'est jamais interdit de tomber amoureux de son conjoint.

— Je ne suis pas amoureuse, monsieur Wiggin.

— Très bien. Dans ce cas, demandez-moi de partir. »

Elle ne dit rien.

« Vous ne me demandez pas de partir.

— Je devrais, répondit-elle. D'ailleurs, je l'ai déjà fait plusieurs fois, et vous n'êtes pas parti.

— Je voulais m'assurer que vous saviez exactement ce que vous jetiez par la fenêtre. Mais maintenant que vous avez mangé mes petits plats et écouté ma confession, je suis prêt à entendre un “non” si vous souhaitez le dire.

— Eh bien, je ne le dirai pas. Tant que vous comprenez qu'en ne disant pas non je ne dis pas oui pour autant. »

Il se mit à rire. « Je comprends. Je comprends également que ne pas dire oui ne signifie pas non.

— Dans certaines circonstances. Sur certains sujets.

— Le baiser reste donc un non définitif ? s'enquit-il.

— J'ai de la salade entre les dents, vous vous souvenez ? »

Il se redressa sur les genoux, se pencha vers elle et l'embrassa doucement sur la joue. « Pas de dents, pas de salade, fit-il.

— Je ne vous apprécie même pas encore, dit-elle. Et voilà que vous prenez des libertés. »

Il l'embrassa sur le front. « Vous vous rendez compte qu'une trentaine de personnes environ nous ont vus assis là en train de manger. Et n'importe qui pourrait passer et me voir vous embrasser.

— Scandaleux, répondit-elle.

— Notre perte.

— Nous serons signalés aux autorités.

— Ça pourrait bien faire leur bonheur », dit-il.

Et comme la journée avait été riche en émotions, qu'il lui plaisait vraiment et que ses sentiments étaient chaotiques au point qu'elle ne savait plus ce qui était bien, bon ou sage, elle céda à l'envie de lui rendre son baiser. Sur la bouche. Un bref baiser enfantin, mais un baiser quand même.

Puis les champignons arrivèrent et, pendant que John Paul payait la livreuse et lui donnait un pourboire, Theresa s'appuya contre la porte de son bureau en s'efforçant de réfléchir à ce qui s'était passé ce jour-là, ce qui se passait encore avec le petit Wiggin et ce qui pourrait arriver à l'avenir dans sa carrière, dans sa vie, avec lui.

Rien n'était clair. Rien n'était sûr.

Pourtant, malgré tous les événements négatifs et les larmes qu'elle avait versées, elle ne pouvait pas s'empêcher de trouver qu'elle avait, dans l'ensemble, passé une très bonne journée.

LA STRATÉGIE ENDER

« Quelle que soit la gravité qui règne dans le couloir, souvenez-vous : la porte de l'ennemi est en bas. Si vous franchissez votre propre porte comme à la promenade, vous êtes une cible bien grasse et vous méritez de vous faire flasher. Voire plus. » Ender Wiggin marqua une pause et observa le groupe. La plupart se contentaient de le regarder nerveusement. Quelques-uns comprenaient. Quelques autres résistaient, moroses.

C'était son premier jour avec cette armée à peine sortie des mains des professeurs, et Ender avait oublié combien les petits nouveaux étaient jeunes. Il était là depuis trois ans, eux depuis six mois – pas un n'avait plus de neuf ans dans tout le groupe. Mais ils étaient à lui. À onze ans, on l'avait nommé commandant six mois plus tôt que la normale. Il avait été chef de section et connaissait quelques trucs, mais ils étaient quarante dans sa nouvelle armée. Des bleus. Tous tireurs d'élite au flasheur, tous en forme olympique, sinon ils n'auraient pas été là – pourtant ils avaient toutes les chances de se faire balayer dès leur première bataille.

« Souvenez-vous, poursuivit-il, qu'on ne peut pas vous voir tant que vous n'avez pas franchi cette porte. Mais aussitôt que ce sera fait, on vous attaquera. Alors passez-la dans la position où vous voulez vous trouver quand on vous tirera dessus. Les jambes repliées sous le corps et tournées vers le bas. » Il désigna un gamin renfrogné qui paraissait sept ans au plus, le plus petit de tous. « Où est le bas, bleusaille ?

— Vers la porte de l'ennemi. » La réponse fut prompte. Elle était aussi revêche, comme pour dire « ouais, c'est ça, et si on passait aux choses importantes ? ».

« Ton nom, gamin ?

— Bean[1].

— Pour ta taille ou le volume de ton cerveau ? »

Bean ne répondit pas. Les autres rirent un peu. Ender avait vu juste. Ce gosse était bel et bien plus jeune que les autres, on avait dû lui faire prendre de l'avance parce qu'il était malin. Les autres ne l'aimaient guère, ils étaient contents de le voir rabaissé un peu. De la même façon que le premier commandant d'Ender l'avait rabaissé.

« Eh bien, Bean, tu as tout à fait raison. Maintenant, je vous préviens, personne ne passera cette porte sans risquer d'être

touché. Bon nombre d'entre vous vont se retrouver avec les membres raides comme du ciment. Assurez-vous qu'il s'agisse de vos jambes. Compris ? Si seules vos jambes sont touchées, elles seules seront gelées, et en apesanteur ce n'est pas un problème. » Ender se tourna vers un de ceux à l'air ahuri. « À quoi servent les jambes ? Hein ? »

Regard vide. Perplexité. Balbutiements.

« Laissez tomber. Je crois que je vais devoir poser la question à notre cher Bean.

— Les jambes servent à repousser les parois. » Toujours l'air de s'ennuyer.

« Merci, Bean. Pigé, tout le monde ? »

Ils pigeaient tous, et ils n'appréciaient pas que la solution vienne de Bean. « Bien. On ne voit pas avec ses jambes, on ne *tire* pas avec ses jambes, et la plupart du temps elles ne font que gêner. Si on les gèle alors qu'elles sont tendues bien droit, on se transforme en gros zeppelin. Pas moyen de se cacher. Alors comment place-t-on ses jambes ? »

Il y eut quelques réponses cette fois, pour prouver que Bean n'était pas le seul à savoir. « Repliées sous le tronc.

— Exactement. Comme un bouclier. Vous êtes à genoux sur un bouclier formé de vos propres jambes. Et il y a un coup à prendre avec les combinaisons. Si vos jambes sont flashées, vous pouvez quand même vous en servir pour repousser les parois. Je n'ai jamais vu personne d'autre que moi le faire, mais vous allez tous apprendre. »

Ender alluma son flasheur. Il émettait une vague lueur verte dans sa main. Puis il se laissa monter dans la salle d'entraînement en apesanteur, ramena les jambes sous son corps comme pour s'agenouiller et les flasha. Sa combinaison se raidit aussitôt au niveau des genoux et des chevilles, de sorte qu'il ne pouvait plus les bouger.

« Bon, je suis gelé, d'accord ? »

Il flottait à un mètre au-dessus d'eux. Tous levaient les yeux vers lui, perplexes. Il se pencha en arrière, attrapa l'une des poignées fixées au mur derrière lui et d'une traction se plaqua contre la paroi.

« Je suis coincé contre un mur. Si j'avais des jambes, je m'en servirais pour m'étirer comme un *haricot* vert, d'accord ? »

Ils se mirent à rire.

« Mais je n'ai pas de jambes, et c'est encore mieux, compris ? À cause de ceci. » Ender effectua un saut de carpe en se pliant au niveau de la taille, avant de se redresser brutalement. En quelques instants, il eut traversé la salle d'entraînement. Il les interpella

depuis l’autre côté.

« Pigé ? Je ne me suis pas servi de mes mains, donc je pouvais encore utiliser mon flasheur. Et mes jambes ne flottaient pas à plus d’un mètre derrière moi. Maintenant, regardez une nouvelle fois. »

Il répéta le mouvement et attrapa une poignée sur le mur à côté d’eux.

« Je ne veux pas seulement que vous exécutiez ce mouvement quand on vous a flashé les jambes. Je veux que vous le fassiez quand vous avez encore vos jambes, parce que c’est mieux. Et parce que l’adversaire ne s’y attendra pas. Très bien, maintenant, tout le monde dans les airs et à genoux. »

La plupart furent en place en quelques secondes. Ender flasha les traînards, qui restèrent suspendus, impuissants et gelés, sous les rires des autres.

« Je donne un ordre, on l’exécute. Pigé ? Quand nous serons devant la porte et qu’elle s’ouvrira, je vous donnerai vos instructions en deux secondes, dès que je verrai la disposition de la salle. Et quand j’en donnerai l’ordre, vous aurez intérêt à être aussitôt dans la salle, parce que le premier arrivé gagnera, à moins d’être un imbécile. Or je ne suis pas un imbécile. Et vous feriez mieux de ne pas en être non plus, ou je vous renvoie chez les débutants. »

Il en vit plus d’un déglutir, et ceux qu’il avait gelés le regardèrent, effrayés.

« Vous qui paressez, là, observez attentivement. Vous serez libérés dans un petit quart d’heure, et on verra si vous saurez rattraper les autres. »

Pendant la demi-heure suivante, Ender leur fit pratiquer le saut de carpe à partir des parois. Il les arrêta quand il vit qu’ils avaient tous compris le principe. C’était un bon groupe, peut-être. Ils s’amélioreraient.

« Maintenant que vous êtes échauffés, leur dit-il, on va commencer à bosser. »

Ender sortit le dernier de l’entraînement car il était resté pour aider quelques-uns des plus lents à améliorer leur technique. Ils avaient eu de bons professeurs mais, comme dans toutes les armées, ils étaient de niveaux disparates, et certains pouvaient se révéler de véritables poids morts au combat. Leur première bataille aurait peut-être lieu dans des semaines. Ou peut-être demain. Le planning n’était jamais affiché. Le commandant se réveillait simplement un matin et trouvait une feuille à côté de son lit, l’informant de l’heure de la bataille et du nom de son adversaire. Il allait donc dans un premier temps pousser ses soldats

jusqu'à ce qu'ils soient au mieux, tous. Prêts à faire face à tout, tout le temps. La stratégie, c'est bien beau, mais ça ne vaut rien si les troupes ne supportent pas la pression.

Il passa l'angle qui menait à l'aile résidentielle et se retrouva face à face avec Bean, le petit de sept ans sur lequel il s'était acharné pendant tout l'entraînement ce jour-là. Des problèmes en vue. Et Ender ne voulait pas de problèmes pour l'instant.

« 'lut, Bean.

— 'lut, Ender. »

Temps d'arrêt.

« Commandant, le corrigea doucement Ender.

— Nous ne sommes pas en service.

— Dans mon armée, Bean, on est toujours en service. »

Ender le dépassa sans ménagement, et la voix aiguë de Bean se fit entendre dans son dos.

« Je sais ce que tu es en train de faire, Ender, commandant, et je te préviens. »

Ender se retourna lentement et le regarda.

« Tu me préviens ?

— Je suis ton meilleur soldat. Mais il vaudrait mieux que tu me traites comme tel.

— Sinon ? s'enquit Ender avec un sourire menaçant.

— Sinon je serai le pire. C'est l'un ou l'autre.

— Et qu'est-ce que tu veux ? Des câlins et de gros bisous ? » Ender sentait monter la colère.

Bean ne montrait pas d'inquiétude. « Je veux une section. »

Ender revint jusqu'à lui et plongea ses yeux dans ceux de Bean. « Je confierai une section à ceux qui prouveront leur valeur. Ils doivent être bons soldats, savoir obéir aux ordres, être capables de penser par eux-mêmes en une fraction de seconde et de se faire respecter. C'est comme ça que je suis devenu commandant. C'est comme ça que tu pourras devenir chef de section. Pigé ? »

Bean sourit. « C'est honnête. Si c'est vraiment ta politique, je serai chef de section dans un mois. »

Ender attrapa le col de son uniforme et le plaqua contre le mur. « Quand je dis que je travaille d'une certaine façon, Bean, c'est comme ça que je travaille. »

Le gamin se contenta de sourire. Ender le lâcha et s'éloigna sans un regard en arrière. Il était sûr, même sans le voir, que Bean continuait à le fixer et à sourire avec son air un peu méprisant. Il ferait peut-être un bon chef de section, par-dessus le marché. Ender garderait un œil sur lui.

Le capitaine Graff, un mètre quatre-vingt-dix et un peu joufflu,

se frotta le ventre tout en se renfonçant dans son fauteuil. De l'autre côté de son bureau était assis le lieutenant Anderson, qui désignait avec sérieux les points principaux d'un graphique.

« Voilà, capitaine, dit Anderson. Ender leur fait déjà pratiquer une tactique qui va déstabiliser tous ceux qui y seront confrontés. Elle a doublé leur vitesse. »

Graff acquiesça.

« Et vous connaissez ses résultats aux tests. Il réfléchit efficacement, en prime. »

Graff sourit. « Très vrai, Anderson ; c'est un bon étudiant, très prometteur. »

Ils attendirent.

Graff soupira. « Alors, qu'est-ce que vous voulez que je fasse ?

— Ender est celui qu'il nous faut. C'est forcément lui.

— Il ne sera jamais prêt à temps, lieutenant. Il a onze ans, bon sang. Vous voulez quoi ? Un miracle ?

— Je veux qu'il ait des batailles tous les jours à partir de demain. Je veux qu'il ait derrière lui l'équivalent d'un an de combat dans un mois. »

Graff secoua la tête. « Cela mettrait toute son armée à l'hôpital.

— Non, capitaine. Il les a mis en condition physique. Et nous avons besoin d'Ender.

— Rectification, lieutenant : nous avons besoin de quelqu'un. Vous pensez qu'il s'agit d'Ender.

— D'accord, je pense qu'il s'agit d'Ender. Lequel des autres commandants, sinon ?

— Je ne sais pas, lieutenant. » Graff passa les mains sur le léger duvet de son crâne dégarni. « Ce sont des enfants, Anderson. Vous vous en rendez compte ? Les soldats d'Ender ont neuf ans. Est-ce qu'on va leur faire affronter des gamins plus vieux ? Est-ce qu'on va leur faire vivre l'enfer pendant un mois ? »

Le lieutenant Anderson se pencha carrément sur le bureau de Graff.

« Les résultats d'Ender aux tests, capitaine !

— J'ai vu ses satanés résultats aux tests ! Je l'ai observé au combat, j'ai écouté les enregistrements de ses séances d'entraînement, j'ai étudié ses cycles de sommeil, j'ai entendu les cassettes de ses conversations dans les couloirs et les salles de bains, j'en sais plus sur Ender Wiggin que vous ne pourriez l'imaginer ! Et à tous les arguments, à ses qualités manifestes, j'oppose une chose. J'ai en tête cette image d'Ender dans un an, si je vous laisse faire : je le vois complètement inutile, usé, un échec, parce qu'il aura été poussé plus loin que lui ou quiconque pouvait aller. Mais cela ne pèse pas lourd, n'est-ce pas, lieutenant, parce

que nous sommes en guerre, que notre plus grand talent est parti et que les batailles majeures sont encore à venir. Alors donnez à Ender une bataille par jour cette semaine. Ensuite faites-moi un rapport. »

Anderson se leva et salua. « Merci, capitaine. »

Il avait presque atteint la porte quand Graff le héla. Il se retourna et lui fit face.

« Anderson, dit Graff, êtes-vous allé dehors, récemment s'entend ?

— Pas depuis ma dernière permission, il y a six mois.

— C'est bien ce que je pensais. Enfin, ça ne change rien. Mais êtes-vous déjà allé au parc Beaman, ici, en ville ? Hein ? Un parc magnifique. Des arbres, de l'herbe. Pas de batailles, pas de soucis. Vous savez ce qu'il y a d'autre au parc Beaman ?

— Quoi donc, capitaine ? demanda le lieutenant Anderson.

— Des enfants, répondit Graff.

— Bien sûr qu'il y a des enfants.

— Je veux dire de vrais enfants, des gosses qui se lèvent le matin quand leur mère les appelle, qui vont à l'école et qui, l'après-midi, vont jouer au parc. Ils sont heureux, ils sourient beaucoup, ils rient, ils s'amusent. Hein ?

— Je n'en doute pas, capitaine.

— C'est tout ce que ça vous inspire, Anderson ? »

Le lieutenant s'éclaircit la gorge. « C'est bon pour les enfants de jouer, je pense. Je sais que je me suis bien amusé étant gosse. Mais en ce moment le monde a besoin de soldats. Et c'est comme ça qu'on les trouvera. »

Graff acquiesça et ferma les yeux. « Oh, certes, vous avez raison, les statistiques le disent, de même que toutes les théories qui comptent, et Dieu sait qu'elles marchent et que le système est bon, mais Ender est en fait plus vieux que moi. Ce n'est pas un enfant. C'est à peine une personne.

— Si c'est le cas, capitaine, nous savons tous au moins qu'Ender permet aux autres enfants de son âge de jouer dans le parc.

— Et Jésus est mort pour le salut des hommes, bien sûr. » Graff se redressa dans son siège et regarda Anderson d'un air presque triste. « Mais c'est nous, dit-il, c'est nous qui enfonçons les clous. »

Ender Wiggin était allongé sur son lit, le regard rivé au plafond. Il ne dormait jamais plus de cinq heures par nuit, mais les lumières s'éteignaient à 2200 et ne se rallumaient pas avant 0600. Il fixait donc le plafond et réfléchissait.

Il avait son armée depuis trois semaines et demie. L'armée du Dragon. Le nom leur avait été attribué et il ne portait pas bonheur.

Certes, les archives révélaient que, neuf ans plus tôt, une armée du Dragon avait eu des résultats honorables. Mais pendant les six années suivantes, ce nom avait été associé à des formations médiocres et, pour finir, à cause des superstitions qui commençaient à l'entourer, l'armée du Dragon avait été dissoute. Jusqu'à maintenant. Et désormais, songea Ender dans un sourire, l'armée du Dragon allait les surprendre.

La porte s'ouvrit en silence. Ender ne tourna pas la tête. On entra discrètement avant de repartir en fermant la porte. Quand les bruits de pas étouffés se furent éloignés, Ender roula sur le côté et vit une feuille blanche par terre. Il tendit la main et la ramassa.

« Armée du Dragon contre armée du Lapin, Ender Wiggin et Carn Carby, 0700. »

La première bataille. Ender sortit du lit et s'habilla rapidement. Il se hâta vers la chambre de chacun des chefs de section et leur demanda de réveiller leurs troupes. En cinq minutes, ils étaient tous rassemblés dans le couloir, lents et ensommeillés. Ender leur parla avec douceur.

« Première bataille, 0700, contre l'armée du Lapin. Je les ai déjà affrontés deux fois, mais ils ont un nouveau commandant. Jamais entendu parler de lui. C'est un groupe expérimenté, toutefois, et je connais quelques-uns de leurs tours. Maintenant, réveillez-vous. En avant, au pas de course, échauffement dans la salle numéro trois. »

Pendant une heure et demie ils s'entraînèrent, enchaînant trois simulations de combat et des exercices de gymnastique dans le couloir, en pesanteur normale. Puis, pendant un quart d'heure, ils firent tous la planche dans les airs, complètement détendus en apesanteur. À 0650, Ender les secoua, et ils sortirent précipitamment. Le garçon prit leur tête dans le couloir, au pas de course à nouveau, en bondissant de temps en temps pour toucher des doigts un panneau lumineux au plafond. Les suivants touchèrent tous les mêmes panneaux. Et à 0658 ils atteignirent leur porte de la salle de bataille.

Les membres des sections C et D attrapèrent les huit premières poignées au plafond du couloir. Les sections A, B et E s'aplatirent au sol. Ender passa les pieds dans deux poignées au milieu du plafond, de sorte qu'il ne se trouvait sur le chemin de personne.

« Où est la porte de l'ennemi ? siffla-t-il.

— En bas ! murmurèrent-ils en réponse, rieurs.

— Allumage des flasheurs. »

Les boîtes qu'ils tenaient en main émirent une lueur verte. Ils attendirent quelques secondes encore, puis le mur gris devant eux s'évanouit et la salle de bataille fut visible.

Ender l’évalua aussitôt. La grille ouverte propre à la plupart des premiers jeux, comme les cages à grimper des parcs, avec sept ou huit cubes dispersés au centre. On appelait ces cubes des étoiles. Il y en avait suffisamment – et dans des positions assez avancées – pour qu’il vaille la peine de les conquérir. Ender le décida en une seconde et souffla : « Déployez-vous vers les étoiles proches. Section E, en attente ! »

Les quatre groupes en position aux coins plongèrent à travers le champ de force situé à la porte et tombèrent dans la salle de bataille. Avant que l’ennemi n’apparaisse par la porte opposée, l’armée d’Ender s’était déjà déployée jusqu’aux étoiles les plus proches.

Puis les soldats adverses passèrent la porte. D’après leur position, Ender devina que la gravité s’exerçait pour eux dans le sens opposé et qu’ils ne savaient pas se réorienter : ils arrivèrent debout, le corps tout entier exposé, sans défense.

« Section E, butez-les ! » souffla Ender avant de s’élancer genoux en avant par la porte, faisant feu du flasheur coincé entre ses jambes.

Tandis que le groupe d’Ender traversait la salle, le reste de l’armée du Dragon le couvrit en tirant, de sorte que la section E atteignit une position avancée avec un seul garçon entièrement gelé, même si tous avaient perdu l’usage de leurs jambes – ce qui ne les gênait pas le moins du monde. Il y eut une accalmie, le temps qu’Ender et son adversaire, Carn Carby, évaluent leurs positions. À part celles subies par l’armée du Lapin à la porte, il n’y avait eu que peu de pertes, et les deux formations conservaient un effectif quasi complet. Mais Carn manquait d’originalité : il avait choisi le déploiement aux quatre coins auquel n’importe quel marmot de cinq ans dans les escadres d’apprentissage aurait songé. Et Ender savait comment en venir à bout.

Il annonça à voix haute : « E en couverture ; A et C descendent ; B et D vers le mur est. »

Sous le feu protecteur de la section E, les sections B et D s’éloignèrent de leurs étoiles. Alors qu’elles étaient encore exposées, les sections A et C quittèrent à leur tour leurs étoiles et se dirigèrent vers le mur tout proche. Elles l’atteignirent en même temps, et leurs soldats effectuèrent de concert un saut de carpe. Ils apparurent derrière les étoiles tenues par l’ennemi à une vitesse deux fois supérieure à la normale et ouvrirent le feu. En quelques secondes, la bataille fut terminée : les adversaires étaient presque tous gelés, y compris leur commandant, et les autres dispersés dans les coins. Pendant les cinq minutes qui suivirent, par escouades de quatre, l’armée du Dragon nettoya les recoins

sombres de la salle de bataille et rabattit l'ennemi vers le centre, où les corps gelés dans des positions improbables se bousculaient. Puis Ender emmena trois de ses soldats jusqu'à la porte opposée et accomplit le rituel d'inversion du champ de force à sens unique en pressant simultanément aux quatre coins un casque de l'armée du Dragon. Enfin, il rassembla son armée en colonnes près du nœud de soldats gelés de l'armée du Lapin.

Sur l'effectif du Dragon, seuls trois garçons avaient été immobilisés. Leur marge de victoire, trente-huit à zéro, était ridiculement élevée, et Ender se mit à rire. Ses troupes se joignirent à lui en un rire bruyant et prolongé. Ils pouffaient encore quand le lieutenant Anderson et le lieutenant Morris franchirent la porte des professeurs à l'extrémité sud de la salle de bataille.

Le lieutenant Anderson conserva un air raide et sévère, mais Ender vit son clin d'œil quand il tendit la main pour lui offrir les félicitations officielles traditionnellement réservées au vainqueur d'une partie.

Morris trouva Carn Carby et le dégela. Le garçon de treize ans vint se présenter à Ender, qui rit sans malice et lui tendit la main. Carn saisit gracieusement la main de son adversaire et inclina la tête. C'était ça ou se refaire flasher.

Le lieutenant Anderson congédia l'armée du Dragon, qui quitta la salle en silence par la porte ennemie – encore un élément du rituel. Un témoin lumineux clignotait du côté nord de la porte carrée, indiquant dans quel sens la gravité s'exerçait dans le couloir. Ender, à la tête de ses soldats, changea d'orientation et passa le champ de force pour retomber sur ses pieds. Ses troupes le suivirent au pas de course et regagnèrent la salle d'entraînement. Quand ils y parvinrent, ils se divisèrent en escouades, et Ender resta suspendu dans les airs à les observer.

« Bonne première bataille, commença-t-il, ce qui fut prétexte à des acclamations, qu'il calma. L'armée du Dragon s'en est bien tirée contre les Lapins. Mais l'ennemi ne sera pas toujours aussi mauvais. Et face à une bonne armée, nous aurions pris une raclée. Nous aurions gagné malgré tout, mais nous aurions pris une raclée. Maintenant, passons aux sections B et D. Votre départ des étoiles était beaucoup trop lent. Si les Lapins savaient viser, vous auriez tous été gelés avant même que A et C ne parviennent jusqu'au mur. »

Ils s'exercèrent pendant tout le reste de la journée.

Ce soir-là, Ender dîna pour la première fois au mess des commandants. Nul n'avait le droit d'y entrer avant d'avoir remporté au moins une bataille, et Ender était le plus jeune

commandant jamais admis. Il n'y eut guère de réaction à son entrée. Mais quand certains virent le dragon sur sa poche de poitrine, ils le dévisagèrent ouvertement et, le temps qu'il remplisse son plateau et aille s'asseoir à une table libre, la pièce était plongée dans le silence et les autres commandants l'observaient. Extrêmement embarrassé, Ender se demanda comment ils pouvaient tous savoir et pourquoi ils paraissaient si hostiles.

Puis il regarda au-dessus de la porte qu'il venait de franchir. Un immense tableau occupait toute la largeur du mur. Y figuraient le nombre de victoires et de défaites du commandant de chaque armée, ainsi que les batailles du jour en rouge. Il n'y en avait eu que quatre. Les trois autres vainqueurs ne l'avaient emporté que de justesse : le meilleur n'avait plus que deux soldats indemnes et onze mobiles à la fin de la partie. Le score de trente-huit mobiles pour l'armée du Dragon excellait au point d'en être gênant.

Les autres nouveaux commandants avaient été admis au mess sous les hourras et les félicitations. Mais ils n'avaient pas gagné par trente-huit à zéro.

Ender chercha l'armée du Lapin sur le tableau. Il fut surpris de découvrir que Carn Carby totalisait à ce jour huit victoires et trois défaites. Était-il si bon que cela ? Ou n'avait-il combattu que des armées médiocres ? Quoi qu'il en soit, il y avait deux zéros dans les colonnes mobiles et indemnes de Carn, et Ender baissa les yeux en souriant. Personne ne lui rendit son sourire, et il sut qu'ils avaient peur de lui, ce qui signifiait qu'ils le haïraient et que tous les futurs rivaux de l'armée du Dragon seraient effrayés, furieux et diminués. Ender chercha Carn Carby dans la foule et l'aperçut non loin de là. Il le fixa jusqu'à ce qu'un de ses voisins donne un coup de coude au commandant des Lapins et désigne Ender. Celui-ci sourit à nouveau et fit un petit signe de la main. Carby rougit, et Ender, satisfait, se pencha sur son plateau et commença son dîner.

À la fin de la semaine, l'armée du Dragon avait combattu sept fois en sept jours. Le score indiquait sept victoires, aucune défaite. Ender n'avait jamais eu plus de cinq soldats gelés lors d'une même bataille. Les autres ne pouvaient plus l'ignorer. Quelques-uns prirent place à sa table et parlèrent tranquillement des stratégies que ses adversaires avaient utilisées, tandis que d'autres, beaucoup plus nombreux, discutaient avec les commandants qu'Ender avait battus, dans un effort pour découvrir ce qu'il avait fait pour l'emporter.

Au milieu du repas, la porte des professeurs s'ouvrit, et tout le monde se tut à l'entrée du lieutenant Anderson, qui balaya le

réfectoire du regard. Quand il eut localisé Ender, il traversa rapidement la salle et lui murmura quelque chose à l'oreille. Le garçon hocha la tête, termina son verre d'eau et sortit avec le lieutenant. En chemin, Anderson tendit une feuille à l'un des commandants les plus vieux. La pièce bourdonna de conversations après le départ d'Anderson et d'Ender.

Ender fut escorté le long de couloirs qu'il n'avait jamais vus. Ils ne baignaient pas dans la lumière bleutée des quartiers des soldats. La plupart des murs étaient lambrissés, et les sols recouverts de moquette. Les portes en bois portaient des plaques au nom de leur occupant ; ils s'arrêtèrent devant celle qui disait « Capitaine Graff, directeur ».

Anderson frappa doucement à la porte, et une voix étouffée répondit : « Entrez. »

Ils entrèrent. Le capitaine Graff était assis derrière un bureau, les mains croisées sur son ventre rebondi. Il hocha la tête, et Anderson s'assit. Ender fit de même. Puis Graff s'éclaircit la gorge et prit la parole :

« Sept jours se sont écoulés depuis ta première bataille, Ender. »

Le garçon ne répondit pas.

« Tu as gagné sept batailles. Une par jour. »

Il acquiesça.

« Avec des moyennes inhabituellement élevées, qui plus est. »

Ender cilla.

« Pourquoi ? » demanda Graff.

Le garçon jeta un regard à Anderson puis s'adressa au capitaine derrière son bureau : « Deux nouvelles tactiques, capitaine. Les jambes repliées pour former un bouclier, de façon à ce qu'un tir de flasheur n'immobilise pas le soldat. Et des sauts de carpe pour repousser les murs. Une stratégie supérieure – comme nous l'a appris le lieutenant Anderson : pensez en termes de placement et non d'espace. Cinq sections de huit plutôt que quatre de dix. Des adversaires incompétents. D'excellents chefs de section, de bons soldats. »

Graff regarda Ender sans rien trahir. Qu'est-ce qu'il attend ? se demanda Ender.

Le lieutenant Anderson prit la parole.

« Ender, dans quel état est ton armée ? »

Ils veulent que je demande un répit ? Ils peuvent courir, décida-t-il.

« Un peu de fatigue, condition physique au mieux, moral élevé, ils apprennent vite. Et ils attendent la prochaine bataille avec impatience. »

Anderson regarda Graff, qui haussa légèrement les épaules et se

tourna vers Ender.

« As-tu des questions à poser ? »

Le garçon garda les mains sur ses genoux.

« Quand allez-vous nous mettre face à une bonne armée ? »

Le rire de Graff résonna dans la pièce et, quand il s'arrêta, le capitaine tendit une feuille à Ender.

« Maintenant », dit-il, et Ender lut le papier : armée du Dragon contre armée du Léopard, Ender Wiggin et Pol Slattery, 2000.

Ender releva la tête vers Graff : « C'est dans dix minutes, capitaine. »

Graff sourit. « Alors tu ferais bien de te dépêcher, mon garçon. »

En partant, Ender comprit que Pol Slattery était celui qui avait reçu ses ordres alors que lui-même sortait du mess.

Il rejoignit son armée cinq minutes plus tard. Trois chefs de section étaient déjà déshabillés et allongés, nus, sur leur lit. Il les envoya tous courir les couloirs pour convoquer leurs sections et rassembla lui-même leurs combinaisons. Quand tous ses soldats furent réunis dans le couloir, la plupart encore en train de s'habiller, Ender s'adressa à eux.

« Cette fois, c'est difficile et nous manquons de temps. Nous serons en retard à notre porte et l'ennemi sera déployé tout autour. Une embuscade, et je n'ai jamais entendu parler de ça. Alors on va prendre notre temps à la porte. Sections A et B, ne serrez pas trop vos ceintures et confiez vos flasheurs aux chefs et aux seconds des autres sections. »

Perplexes, ses soldats obéirent. Ils étaient désormais tous habillés, et Ender les mena jusqu'à la porte au trot. Quand ils y parvinrent, le champ de force à sens unique était déjà en place, et certains garçons étaient essoufflés. Ils avaient livré une bataille et subi un entraînement complet ce jour-là. Ils étaient fatigués.

Ender s'arrêta à l'entrée et observa le placement des soldats ennemis. Quelques-uns étaient regroupés à cinq ou six mètres de la porte. Il n'y avait pas de grille, pas d'étoiles. Un grand vide. Où étaient la plupart des soldats adverses ? Il aurait dû y en avoir trente de plus.

« Ils sont collés contre ce mur, dit Ender, là où nous ne pouvons pas les voir. »

Il fit agenouiller les membres des sections A et B, mains sur les hanches. Puis il les flasha, de façon que leur corps devienne rigide.

« Vous êtes des boucliers », fit Ender avant de demander aux garçons des sections C et D de s'agenouiller sur les mollets des autres et de passer leurs deux bras sous la ceinture des soldats figés. Chacun tenait deux flasheurs. Puis Ender et ceux de la section E soulevèrent ces couples, trois à la fois, et les balancèrent

par la porte.

Bien sûr, l'ennemi ouvrit aussitôt le feu. Mais il frappa essentiellement ceux qui étaient déjà flashés et, en quelques instants, le chaos régna dans la salle de bataille. Les troupes de l'armée du Léopard étaient des cibles faciles, étalées contre la paroi ou flottant sans protection au milieu de la salle, et les soldats d'Ender, armés de deux flasheurs chacun, les mirent facilement à mal. Pol Slattery ne fut pas long à réagir et ordonna à ses hommes de s'éloigner du mur, mais quelques-uns seulement purent bouger à temps, et ils furent flashés avant d'avoir traversé un quart de la salle de bataille.

À la fin de la partie, l'armée du Dragon n'avait que douze soldats indemnes, son score le plus bas jusqu'alors. Mais Ender était satisfait. Et pendant le rituel final, Pol Slattery rompit avec la tradition en lui serrant la main et en demandant : « Pourquoi as-tu attendu si longtemps avant de franchir la porte ? »

Ender jeta un coup d'œil à Anderson qui flottait non loin de là.

« Notification tardive, répondit-il. C'était une embuscade. »

Slattery sourit et serra de nouveau la main d'Ender. « Belle partie. »

Ender ne sourit pas à Anderson cette fois. Il savait que désormais les batailles seraient faussées à ses dépens, pour équilibrer les chances. Il n'aimait pas ça.

Il était 2150, presque l'heure de l'extinction des feux, quand Ender frappa à la porte de la chambre que partageaient Bean et trois autres soldats. L'un d'eux ouvrit la porte, puis recula en la tenant grande ouverte. Ender resta un instant immobile, puis demanda s'il pouvait entrer. Ils répondirent que bien sûr, bien sûr, il pouvait entrer. Il se dirigea vers une couchette en hauteur où Bean venait de reposer son livre et s'appuyait sur un coude pour regarder son commandant.

« Bean, tu peux m'accorder vingt minutes ?

— C'est bientôt l'extinction des feux, répondit le gamin.

— Dans ma chambre, fit Ender. Je te couvrirai. »

Bean se redressa et glissa au bas de son lit. Ensemble, ils descendirent silencieusement le couloir jusqu'à la chambre d'Ender, qui entra en premier tandis que Bean fermait la porte derrière eux.

« Assieds-toi », fit le commandant, et ils prirent tous deux place au bord du lit avant de s'observer mutuellement. « Tu te souviens, il y a quatre semaines ? Quand tu m'as dit de te nommer chef de section ?

— Ouais.

— J'ai nommé cinq chefs de section depuis. Et tu n'étais pas du lot. »

Bean le regarda calmement.

« Est-ce que j'ai eu raison ? demanda Ender.

— Oui, commandant. »

Ender acquiesça. « Comment t'es-tu débrouillé au cours des batailles ? »

Bean inclina la tête de côté. « Je n'ai jamais été immobilisé, commandant, et j'ai gelé quarante-trois ennemis. J'ai obéi aux ordres rapidement et j'ai dirigé une escouade lors des opérations de nettoyage sans jamais perdre un soldat.

— Alors tu comprendras ceci. » Ender marqua une pause, puis décida de faire machine arrière et de commencer par autre chose. « Tu sais que tu es en avance d'au moins six mois, Bean. Je l'étais aussi, et on m'a nommé commandant six mois plus tôt que la normale. Et voilà qu'on me lance dans les batailles après seulement trois semaines d'entraînement avec mon armée. On m'a donné huit batailles en sept jours. J'ai déjà combattu plus souvent que des gars promus depuis quatre mois. J'ai remporté plus de batailles que bien des commandants en place depuis un an. Et puis ce soir… Tu sais ce qui s'est passé ce soir. »

Bean acquiesça. « Notification tardive.

— J'ignore ce que font les profs. Mais mon armée commence à fatiguer, moi aussi, et maintenant ils changent les règles du jeu. Tu vois, Bean, j'ai consulté les statistiques dans les archives. Personne n'a jamais balayé un si grand nombre d'adversaires et gardé autant de ses soldats indemnes dans l'histoire du jeu. Je suis unique… et je reçois un traitement unique lui aussi. »

Bean sourit : « Tu es le meilleur, Ender. »

Ender secoua la tête. « Peut-être. Mais ce n'est pas un hasard si on m'a attribué ces soldats. Le plus mauvais pourrait être chef de section dans une autre armée. J'ai les meilleurs. On a fait pencher la balance en ma faveur, mais maintenant c'est tout l'inverse. J'ignore pourquoi. Mais je sais que je dois me tenir prêt. J'ai besoin de ton aide.

— Pourquoi la mienne ?

— Parce que même si certains sont meilleurs soldats que toi dans mon armée – pas beaucoup, mais certains –, aucun ne réfléchit aussi vite et bien que toi. »

Bean ne répondit pas. Ils savaient tous les deux que c'était le cas.

Ender poursuivit : « Je dois me tenir prêt, mais je ne peux pas reprendre la formation de l'armée du Dragon tout entière. Je vais donc retirer un soldat de chaque section, toi y compris. Avec

quatre autres, tu formeras une escouade spéciale sous mes ordres. Et vous apprendrez à faire des trucs nouveaux. La plupart du temps, vous resterez dans les sections habituelles, comme aujourd'hui. Mais quand j'aurai besoin de vous… Tu comprends ? »

Bean sourit et hocha la tête. « C'est bon, pas de problème. Est-ce que je peux les choisir moi-même ?

— Un dans chaque section sauf la tienne, et tu ne peux pas prendre de chef de section.

— Que veux-tu qu'on fasse ?

— Je ne sais pas, Bean. J'ignore ce qu'ils vont inventer. Que ferais-tu si tout à coup nos flasheurs ne fonctionnaient plus, mais ceux de l'ennemi si ? Que ferais-tu si nous devions affronter deux armées en même temps ? Tout ce que je sais, c'est qu'il pourrait bien y avoir une bataille où nous n'essaierons même pas d'établir un score, où nous viserons seulement la porte de l'ennemi. Je veux que tu sois prêt à le faire dès que je te le demanderai. Compris ? Tu prends tes gars à part deux heures par jour pendant les entraînements normaux. Ensuite, toi, moi et tes soldats, nous travaillerons le soir après dîner.

— On va se fatiguer.

— J'ai le sentiment que nous ne savons pas encore ce qu'est la fatigue. » Ender prit la main de Bean et la serra vivement. « Même si les dés sont pipés, Bean, on gagnera. »

Bean partit en silence et remonta le couloir.

L'armée du Dragon n'était plus la seule à s'entraîner après les horaires réglementaires. Les autres commandants avaient enfin compris qu'ils avaient du retard à rattraper. De l'aube à l'extinction des feux, dans tout le centre de formation et de commandement, des soldats tous âgés de moins de quatorze ans apprenaient à faire des sauts de carpe en prenant appui sur les parois et à se servir de bouclier les uns aux autres.

Mais tandis que les autres apprenaient à maîtriser les techniques qu'Ender avait utilisées pour les vaincre, Ender et Bean travaillaient à résoudre des problèmes qui ne s'étaient encore jamais posés.

Les batailles quotidiennes se succédaient toujours, mais pendant un bon moment elles se déroulèrent dans des conditions normales : avec des grilles, des étoiles et de brusques plongeons par la porte. Après les batailles, Ender, Bean et quatre autres soldats laissaient le gros de la troupe et pratiquaient d'étranges manœuvres. Des attaques sans flasheurs où ils se servaient de leurs pieds pour désarmer ou désorienter l'ennemi. L'inversion du champ de force

de la porte ennemie en moins de deux secondes grâce à quatre soldats figés. Et puis, un jour, Bean arriva à l'entraînement avec une corde de cinquante mètres.

« Pour quoi faire ?

— Je ne sais pas encore. »

Bean enroula l'extrémité de la corde d'un air absent. Elle n'était épaisse que de trois millimètres, mais elle pouvait supporter le poids de dix adultes sans rompre.

« Où l'as-tu trouvée ?

— À l'intendance. Ils ont demandé pour quoi faire. J'ai répondu que je voulais m'entraîner à faire des nœuds. »

Bean forma une boucle à l'extrémité de la corde et la glissa autour de sa taille.

« Vous deux, tenez-vous au mur, ici. Et surtout ne lâchez pas la corde. Donnez-moi à peu près quarante-cinq mètres de mou. »

Ils s'exécutèrent, et Bean s'éloigna à trois mètres d'eux le long de la paroi. Dès qu'il fut certain qu'ils étaient prêts, il quitta le mur d'un saut de carpe et s'envola tout droit sur quarante-cinq mètres. Puis la corde se tendit brusquement. Elle était fine au point d'être quasi invisible, mais suffisamment solide pour obliger Bean à changer de direction presque à angle droit. Cela se produisit si soudainement qu'il avait décrit un arc splendide et heurté le mur avant que les autres soldats comprennent ce qui se passait. Il effectua un rebond parfait et retourna rapidement là où Ender et ses quatre compagnons l'attendaient.

Bon nombre des soldats des cinq sections classiques n'avaient pas remarqué la corde et voulaient savoir comment on faisait : il était impossible de changer de direction aussi brutalement en apesanteur. Bean se contenta de rire.

« Attendez la prochaine partie sans grille ! Ils ne comprendront jamais ce qui leur arrive. »

Effectivement. La bataille suivante eut lieu deux heures plus tard seulement, mais Bean et deux autres se débrouillaient déjà bien quand il s'agissait de viser et tirer tout en volant à des vitesses incroyables au bout de la corde. Le bout de papier fut déposé, et l'armée du Dragon trotta jusqu'à sa porte pour affronter l'armée du Griffon. Bean enroula la corde tout le long du chemin.

Lorsque la porte s'ouvrit, ils ne virent qu'une grosse étoile brune à cinq mètres de là qui leur cachait complètement la vue de la porte ennemie.

Ender n'hésita pas : « Bean, prends quinze mètres de corde et fais le tour de l'étoile. »

Bean et ses quatre acolytes franchirent la porte et, quelques instants plus tard, il s'élança de côté, à l'opposé de l'étoile. La

corde se tendit, et Bean fut propulsé vers l'avant. À mesure que la corde butait sur les arêtes de l'étoile, les arcs qu'il décrivait se firent plus petits et sa vitesse augmenta, jusqu'à ce qu'il heurte la paroi à un mètre à peine de la porte et parvienne difficilement à contrôler son rebond pour finir derrière l'étoile. Il bougea aussitôt bras et jambes de façon à montrer à ceux qui attendaient que l'ennemi ne l'avait pas flashé.

Ender plongea dans la salle, et Bean lui exposa brièvement la disposition de l'armée du Griffon. « Leurs étoiles forment deux carrés tout autour de leur porte. Tous leurs soldats sont à couvert. Pas moyen de les toucher tant qu'on n'aura pas atteint le mur d'en bas. Même avec des boucliers, on arriverait là-bas avec une force diminuée de moitié et on n'aurait pas une chance.

— Ils se déplacent ? demanda Ender.

— Ils ont besoin ?

— Moi, je le ferais. » Ender réfléchit quelques instants. « Pas facile. On va viser la porte, Bean. »

Les Griffons commencèrent à les interpeller.

« Hé, y a quelqu'un ?

— Debout là-dedans, on est en guerre !

— On veut se joindre au pique-nique ! »

Ils s'époumonaient encore lorsque les troupes d'Ender quittèrent l'abri de leur étoile derrière un bouclier de quatorze soldats gelés. William Bee, le commandant de l'armée du Griffon, attendit patiemment que le bouclier approche, tandis que ses hommes, depuis les coins de leurs étoiles, guettaient le moment où ce qui se cachait derrière le bouclier deviendrait visible. À une dizaine de mètres, le bouclier explosa soudain sous l'impulsion des soldats cachés derrière, qui le poussèrent vers le nord. Leur élan les entraîna deux fois plus vite vers le sud et, au même moment, le reste de l'armée du Dragon jaillit de derrière son étoile à l'autre extrémité de la salle, faisant feu de tout bois.

Les gars de William Bee se joignirent aussitôt aux combats, bien sûr, mais leur commandant s'intéressait beaucoup plus à ce qui était resté après la disparition du bouclier. Une formation de quatre Dragons gelés se dirigeait tout droit vers la porte de l'armée du Griffon, maintenue par un cinquième, gelé lui aussi, dont les pieds et les mains étaient accrochés aux ceintures des quatre autres. Un sixième, suspendu à sa taille, traînait par-derrière comme la queue du cerf-volant. L'armée du Griffon gagnait la bataille sans difficulté, et William Bee se concentra sur la formation qui approchait la porte. Soudain, le sixième soldat bougea : il n'était pas du tout gelé. William le flasha aussitôt, mais le mal était fait. La formation aboutit à la porte de l'armée du

Griffon, et quatre casques touchèrent les quatre coins simultanément. Un témoin sonore résonna, le champ de force s'inversa, et les soldats gelés au centre de la formation poursuivirent sur leur élan et franchirent la porte. Tous les flasheurs cessèrent de fonctionner : la partie était terminée.

La porte des professeurs s'ouvrit, et le lieutenant Anderson entra. Il s'arrêta d'un léger mouvement des mains en arrivant au centre de la salle de bataille. « Ender », appela-t-il, rompant avec le protocole. L'un des soldats gelés près de la paroi sud tenta de parler à travers des mâchoires maintenues fermées par sa combinaison. Anderson flotta jusqu'à lui et le dégela.

Ender souriait. « Je vous ai encore battu, lieutenant. »

Anderson ne sourit pas. « C'est ridicule, Ender, répondit-il doucement. Tu te battais contre William Bee et l'armée du Griffon. »

Ender haussa le sourcil.

« Suite à cette manœuvre, annonça Anderson, les règles sont modifiées et exigent que tous les soldats adverses soient immobilisés avant que le champ de force puisse être inversé.

— Pas grave, répondit Ender. De toute façon, ça ne pouvait marcher qu'une fois. »

Anderson hocha la tête. Il se détournait quand Ender ajouta : « Est-ce qu'il va y avoir une nouvelle règle stipulant que les armées doivent combattre depuis des positions équitables ? »

Anderson se retourna. « Si tu occupes l'une de ces positions, Ender, tu peux difficilement les prétendre équitables de toute façon. »

William Bee fit soigneusement ses comptes et se demanda comment il avait bien pu perdre alors que pas un de ses gars n'avait été flashé tandis que quatre Dragons seulement étaient mobiles.

Ce soir-là, quand Ender entra dans le mess des commandants, il fut accueilli par des applaudissements et des hourras, et les commandants, respectueux – de deux ou trois ans ses aînés pour la plupart –, se bousculèrent à sa table. Il se montra amical mais, tout en mangeant, il se demandait ce que les professeurs allaient inventer pour sa prochaine bataille. Il n'avait pas besoin de s'inquiéter. Les deux parties suivantes se soldèrent par des victoires faciles, et il ne revit plus jamais la salle de bataille par la suite.

Il était 2100, et Ender fut légèrement irrité d'entendre frapper à sa porte. Son armée était épuisée, et il avait ordonné que tout le monde soit au lit à 2030. Les deux derniers jours avaient vu se dérouler des batailles classiques, et il s'attendait au pire pour le

lendemain.

C’était Bean. Il entra, l’air penaud, et salua.

Ender lui rendit son salut et dit d’un ton brusque : « Bean, je voulais que tout le monde aille se coucher. »

Bean hocha la tête mais ne bougea pas. Ender envisagea de lui ordonner de sortir. Mais, en le regardant, il lui apparut pour la première fois depuis des semaines à quel point il était jeune. Il avait eu huit ans la semaine précédente et il était encore petit et… Non, songea Ender, il n’était pas jeune. Personne n’était jeune. Bean avait pris part à des batailles et, alors qu’une armée au complet dépendait de sa performance, il avait réussi et gagné. Même s’il était petit, Ender ne pourrait plus jamais l’estimer jeune.

Le commandant haussa les épaules, et Bean vint s’asseoir sur le bord du lit. Le garçon contempla ses mains pendant un moment, et Ender finit par perdre patience et lui demander : « Eh bien, qu’y a-t-il ?

— Je suis transféré. J’ai reçu mes ordres il y a quelques minutes. »

Ender ferma les yeux un instant. « Je savais qu’ils me trouveraient un nouveau handicap. Et voilà qu’ils me prennent… Où vas-tu ?

— Armée du Lapin.

— Comment peuvent-ils te mettre sous les ordres d’un imbécile comme Carn Carby ?

— Carn a eu son diplôme. Il part en logistique. »

Ender releva la tête. « Bon, alors qui commande les Lapins ? »

Bean ouvrit les bras en un geste d’impuissance : « C’est moi. »

Ender hocha la tête puis sourit. « Évidemment. Après tout, tu n’as que quatre ans d’avance.

— Ce n’est pas drôle. Je ne sais pas ce qui se passe ici. D’abord tous les changements dans le jeu. Et maintenant ceci. Je ne suis pas le seul à avoir été transféré, Ender. Ren, Peder, Brian, Wins, Younger. Ils sont tous commandants désormais. »

Ender se leva, furieux, et alla jusqu’au mur. « Tous mes chefs de section, bon sang ! s’écria-t-il avant de se retourner vivement vers Bean. S’ils comptent réduire mon armée en miettes, Bean, pourquoi se sont-ils donné la peine de me nommer commandant ? »

Bean secoua la tête. « Je l’ignore. Tu es le meilleur, Ender. Personne n’a jamais fait aussi bien. Dix-neuf batailles en quinze jours, commandant, et tu les as toutes gagnées, en dépit des bâtons qu’on t’a mis dans les roues.

— Et maintenant les autres et toi êtes commandants. Vous connaissez tous mes trucs, je vous ai formés, avec quoi suis-je

censé vous remplacer ? Est-ce qu'ils vont me coller six bleus ?

— C'est nul, Ender, mais tu sais bien que, même s'ils te donnaient six nains tétraplégiques et qu'ils t'armaient d'un rouleau de papier-toilette, tu gagnerais. »

Ils éclatèrent de rire puis remarquèrent que la porte était ouverte.

Le lieutenant Anderson entra, suivi du capitaine Graff.

« Ender Wiggin, dit Graff, les mains croisées sur l'estomac.

— Oui, capitaine.

— Tes ordres. »

Anderson lui tendit une feuille. Ender la parcourut rapidement puis la chiffonna, le regard fixe. Au bout de quelques minutes, il demanda : « Je peux l'annoncer à mon armée ?

— Ils l'apprendront, répondit Graff. Mieux vaut ne plus parler à ses soldats quand on a reçu son affectation. Ça simplifie les choses.

— Pour vous ou pour moi ? » ironisa Ender. Il n'attendit pas la réponse ; il se tourna très vite vers Bean, lui prit brièvement la main puis se dirigea vers la porte.

« Attends, dit Bean. Où vas-tu ? L'École tactique ou de logistique ?

— L'École de commandement », répondit Ender avant de partir.

Anderson ferma la porte.

L'École de commandement, songea Bean. On n'y allait jamais sans passer d'abord trois ans à l'École tactique. Enfin, on n'allait jamais à l'École tactique sans passer d'abord cinq ans à l'École de guerre. Ender n'en avait fait que trois.

Le système était en train de s'effondrer. Pas de doute là-dessus, songea Bean. Soit quelqu'un au sommet de la hiérarchie perdait la tête, soit quelque chose clochait sur le front – le vrai front, celui de la guerre pour laquelle on les formait. Sinon pourquoi miner le système de formation en promouvant quelqu'un – même un gars aussi doué qu'Ender – pour l'envoyer droit à l'École de commandement ? Sinon pourquoi donner à un bleu de huit ans comme lui-même une armée à commander ?

Bean se posa longuement la question et finit par s'allonger sur le lit d'Ender, tout en comprenant qu'il ne le reverrait sans doute plus. Bizarrement, cela lui donna envie de pleurer. Mais il ne le fit pas, bien sûr. Sa formation dans les établissements préparatoires à l'École de guerre lui avait appris à réprimer ses émotions. Il se souvenait combien son premier professeur, alors qu'il avait trois ans, aurait été mécontent de le voir les yeux pleins de larmes et la lèvre frémissante.

Bean effectua des exercices de relaxation jusqu'à ce que l'envie de pleurer lui passe. Puis il se laissa aller au sommeil. Sa main

était près de sa bouche, posée sur l'oreiller, comme s'il hésitait entre se ronger les ongles et sucer son pouce. Il avait le front plissé, marqué. Sa respiration était rapide et légère. C'était un soldat, et, si on lui avait demandé ce qu'il voulait faire quand il serait grand, il n'aurait pas compris.

On est en guerre, disaient-ils, et cela suffisait à justifier toute la hâte du monde. Ils le répétaient comme un mot de passe et présentaient une petite carte à tous les comptoirs d'embarquement, contrôles douaniers et postes de garde. Cela les faisait passer en tête de toutes les queues.

On traînait Ender Wiggin d'un endroit à l'autre si vite qu'il n'eut le temps de rien observer. Pourtant il vit quand même des arbres pour la première fois. Il vit des hommes qui ne portaient pas l'uniforme. Des animaux bizarres qui ne parlaient pas mais suivaient docilement des femmes et des petits enfants. Il vit des valises, des tapis roulants et des panneaux portant des mots qu'il n'avait jamais entendus. Il aurait bien demandé leur sens à quelqu'un, mais il était cerné par l'autorité et la détermination en la personne de quatre officiers très gradés qui n'échangeaient jamais une parole et ne lui parlaient pas plus.

Ender Wiggin était un étranger sur le monde qu'on le formait à sauver. Il ne se souvenait pas avoir jamais quitté l'École de guerre auparavant. Ses plus vieux souvenirs remontaient à des jeux de guerre enfantins sous la direction d'un professeur, des repas en compagnie d'autres garçons vêtus de l'uniforme gris et vert des forces armées de son monde. Il ignorait que le gris représentait le ciel et le vert les vastes forêts de la planète. Ce qu'il savait du monde se limitait à de vagues références à « l'extérieur. »

Et avant qu'il ait pu comprendre le spectacle étrange qu'il voyait pour la première fois, on l'enferma de nouveau dans la coquille de l'armée, où on n'avait plus besoin de dire « on est en guerre » parce que personne là-bas ne l'oubliait un seul instant.

On l'embarqua dans un vaisseau spatial et on l'envoya sur un grand satellite artificiel en orbite autour de la planète.

Cette station spatiale s'appelait l'École de commandement. Elle abritait l'ansible.

Le premier jour, on apprit à Ender Wiggin l'existence de l'ansible et ses conséquences sur la lutte armée. Grâce à elle, bien que les vaisseaux prenant part aux batailles d'aujourd'hui aient été lancés un siècle plus tôt, leurs commandants étaient des hommes d'aujourd'hui qui se servaient de l'ansible pour envoyer des messages aux ordinateurs et aux quelques hommes présents à bord. L'ansible transmettait leurs paroles à mesure qu'ils les

prononçaient, les ordres à mesure qu'ils les donnaient, les plans de batailles à mesure que celles-ci se déroulaient. La lumière n'était plus qu'un piéton.

Pendant deux mois, Ender Wiggin ne rencontra personne. Des hommes venaient à lui sans se nommer, lui enseignaient ce qu'ils savaient puis le laissaient entre les mains d'autres professeurs. Il n'avait pas le temps de regretter ses amis de l'École de guerre. Il n'avait que le temps d'apprendre à se servir du simulateur qui faisait clignoter des icônes autour de lui comme s'il se trouvait sur un vaisseau au cœur des combats. Apprendre à commander des bâtiments engagés dans des simulacres de batailles en manipulant le clavier du simulateur et en parlant dans l'ansible. Apprendre à identifier immédiatement tous les vaisseaux ennemis et les armes qui les équipaient d'après ce que lui montrait le simulateur. Apprendre à transférer tout ce qu'il avait appris lors des batailles en apesanteur à l'École de guerre pour l'appliquer aux combats spatiaux de l'École de commandement.

Il trouvait jusque-là qu'on prenait le jeu très au sérieux. Ici, on lui faisait franchir chaque étape en hâte, on se mettait en colère et s'inquiétait plus que de raison dès qu'il oubliait quelque chose ou qu'il commettait une erreur. Mais il travaillait et apprenait comme il l'avait toujours fait. Au bout d'un moment, il cessa de faire des erreurs, se servant du simulateur comme s'il s'agissait d'une part de lui-même. Dès lors ils cessèrent de s'inquiéter et lui donnèrent un professeur.

Mazer Rackham était assis par terre en tailleur quand Ender se réveilla. Il ne dit pas un mot tandis que le garçon se levait, prenait sa douche et s'habillait, et Ender ne se donna pas la peine de lui poser de questions. Il savait depuis longtemps que quand les événements prenaient une tournure inhabituelle, il en découvrait souvent davantage et plus vite s'il patientait que s'il posait des questions.

Mazer n'avait encore rien dit lorsque Ender fut prêt et gagna la porte pour quitter sa chambre. La porte ne s'ouvrit pas. Le garçon se retourna pour faire face à l'homme assis par terre. Mazer avait au moins quarante ans, ce qui en faisait l'homme le plus âgé qu'Ender eût jamais vu de près. Une barbe d'un jour aux poils noirs et blancs lui donnait un air à peine moins grisonnant que ses cheveux coupés court. Son visage s'affaissait un peu, et des rides entouraient ses yeux. Il regardait Ender sans manifester d'intérêt.

Ender se retourna vers la porte et tenta une nouvelle fois de l'ouvrir.

« D'accord, dit-il, résigné. Pourquoi la porte est-elle fermée ? »

Mazer continua de le fixer d'un œil vide.

Le garçon s'impatientait. « Je vais être en retard. Si je suis censé arriver plus tard que d'habitude, dites-le-moi, que je puisse retourner me coucher. » Pas de réponse. « Vous voulez jouer aux devinettes ? » Pas de réponse. Ender décida que cet homme essayait peut-être de le provoquer et il s'imposa donc un exercice de relaxation, appuyé contre la porte. Il eut bientôt recouvré son calme. Mais Mazer ne le quittait toujours pas des yeux.

Le silence se prolongea pendant les deux heures suivantes. Mazer observait constamment Ender, qui faisait mine de ne pas remarquer le vieil homme. Le garçon devint de plus en plus nerveux et finit par faire les cent pas dans la chambre sans suivre de trajet précis.

Il passa près de Mazer comme il l'avait déjà fait plusieurs fois, et celui-ci tendit brusquement la main pour pousser sa jambe gauche contre la droite en pleine marche. Ender chuta tête la première.

Il bondit aussitôt sur ses pieds, furieux. Il découvrit Mazer sagement assis en tailleur, comme s'il n'avait jamais bougé. Ender avait pris une position de combat mais, son adversaire restant immobile, le garçon ne pouvait pas l'attaquer ; il en vint à se demander s'il n'avait pas rêvé en croyant que le vieil homme l'avait fait trébucher.

Il continua de faire les cent pas une heure encore, tout en essayant d'ouvrir la porte de temps à autre. Il finit par renoncer, ôta son uniforme et gagna le lit.

Alors qu'il se penchait pour remonter les couvertures, il sentit une main le saisir entre les cuisses et une autre l'attraper par les cheveux. En quelques instants, il se retrouva tête en bas, le visage et les épaules maintenus au sol par un genou, le dos douloureusement tordu et les jambes immobilisées par un bras. Ender ne pouvait pas se servir de ses bras, il ne pouvait pas arquer davantage le dos pour gagner en souplesse afin d'utiliser ses jambes. En moins de deux secondes, le vieil homme l'avait complètement vaincu.

« D'accord, haleta le garçon. Vous avez gagné. »

Mazer enfonça douloureusement son genou entre ses épaules.

« Depuis quand doit-on dire à l'ennemi quand il a gagné ? » fit-il tout bas, la voix rauque.

Ender resta muet.

« Je t'ai pris par surprise une fois, Ender Wiggin. Pourquoi ne m'as-tu pas aussitôt détruit ? Juste parce que j'avais l'air pacifique ? Tu m'as tourné le dos. C'est stupide. Tu n'as rien appris. Tu n'as jamais eu de professeur. »

Maintenant, Ender était en colère. « J'ai surtout eu trop de professeurs ! Comment étais-je censé deviner que vous vous révéleriez… » Ender cherchait le mot. Mazer lui en fournit un :

« Un ennemi, Ender Wiggin, murmura-t-il. Je suis ton ennemi, le premier qui soit plus malin que toi. Il n'y a pas meilleur professeur que l'ennemi. Nul autre que l'ennemi ne te dira ce que celui-ci s'apprête à faire. Nul autre que l'ennemi ne t'enseignera comment détruire et vaincre. Je suis ton ennemi, à partir de maintenant. À partir de maintenant, je suis ton professeur. »

Alors Mazer laissa les jambes d'Ender retomber. Comme il lui maintenait toujours la tête au sol, le garçon ne pouvait pas se servir de ses bras pour s'équilibrer, et ses jambes heurtèrent le revêtement plastique avec fracas, provoquant une douleur intense qui le fit grimacer. Puis Mazer recula et laissa Ender se relever.

Lentement, le garçon ramena ses jambes sous lui, avec un léger grognement de souffrance, et il resta un moment à quatre pattes, le temps de se remettre. Puis il lança le bras droit en arrière. Mazer recula promptement, et la main d'Ender se referma sur du vide tandis que le pied du professeur jaillissait en avant pour attraper le garçon au menton.

Mais le menton d'Ender n'y était plus. Allongé sur le dos, il tournait sur lui-même : alors que Mazer était déséquilibré par son propre mouvement de jambe, les pieds d'Ender heurtèrent de plein fouet sa jambe d'appui. Le vieil homme s'effondra comme un sac.

Mais, en fait de sac, c'était plutôt un nœud de vipères. Ender n'arrivait pas à trouver un bras ou une jambe qui restât assez longtemps immobile pour se laisser attraper, et entre-temps les coups pleuvaient sur son dos et ses bras. Ender étant plus petit, il ne parvenait pas à franchir le barrage de ses membres en mouvement.

Il bondit donc en arrière, hors de portée, et se tint prêt, à côté de la porte.

Le vieil homme cessa de s'agiter et se redressa sur son séant, de nouveau en tailleur ; il se mit à rire. « C'était mieux cette fois, mon garçon. Mais lent. Il va falloir être meilleur aux commandes d'une flotte qu'aux commandes de ton corps, sinon personne ne sera en sécurité sous tes ordres. Leçon comprise ? »

Ender acquiesça lentement.

Mazer sourit. « Bien. Nous n'aurons plus jamais de combat comme aujourd'hui. Tout le reste aura lieu dans le simulateur. C'est moi qui programmerai tes batailles, moi qui concevrai la stratégie de l'ennemi, et tu apprendras à réagir vite et à découvrir ce que l'ennemi te réserve. Souviens-toi, mon garçon. À partir de maintenant, l'ennemi sera plus malin que toi. À partir de

maintenant, l'ennemi sera plus fort que toi. À partir de maintenant, tu seras toujours à deux doigts de perdre. »

Puis le visage du vieil homme retrouva son sérieux. « Tu seras à deux doigts de perdre, Ender, mais tu gagneras. Tu apprendras à vaincre l'ennemi. Il te l'enseignera. »

Mazer se leva et rejoignit la porte. Ender s'écarta de son chemin et, lorsqu'il toucha la poignée, le garçon bondit et abattit ses deux pieds au creux du dos du vieil homme. Il le frappa si fort qu'il rebondit sur ses pieds tandis que Mazer poussait un cri et s'effondrait.

L'homme se releva lentement en se retenant à la poignée de la porte, le visage déformé par la souffrance. Il paraissait hors d'état de nuire, mais Ender ne se fiait pas à lui. Il attendit, circonspect. Et, malgré sa méfiance, la rapidité de Mazer le prit par surprise. En un instant, il se retrouva par terre au pied du mur opposé, le nez et la lèvre en sang car son visage avait heurté le lit. Il réussit à se tourner suffisamment pour voir Mazer ouvrir la porte et s'en aller. Le vieil homme boitait et avançait à pas comptés.

Ender sourit malgré la douleur, puis roula sur le dos et se mit à rire jusqu'à ce que sa bouche se remplisse de sang et qu'il commence à s'étouffer. Puis il se leva et rejoignit laborieusement son lit. Il s'allongea, et, au bout de quelques minutes, un médecin vint soigner ses blessures.

Tandis que les médicaments agissaient et qu'il s'abandonnait au sommeil, Ender se rappela la démarche de Mazer quittant sa chambre et se remit à rire. Il riait encore doucement quand son esprit lâcha prise et que le médecin remonta la couverture sur lui avant d'éteindre la lumière. Il dormit jusqu'à ce que la souffrance le réveille au matin. Il rêva qu'il vainquait Mazer.

Le lendemain, Ender se rendit au simulateur avec un pansement sur le nez et la lèvre encore enflée. Mazer n'était pas là. Ce fut un capitaine qui avait déjà travaillé avec lui qui lui montra qu'on y avait ajouté un accessoire. Le capitaine désigna un tube terminé par une boucle : « Une radio. C'est primitif, je sais, mais la boucle passe derrière l'oreille et on place l'autre extrémité dans la bouche comme ceci.

— Faites attention, dit Ender tandis que l'adulte poussait le tube contre sa lèvre enflée.

— Excuse-moi. Maintenant tu peux parler.

— Bien. À qui ? »

Le capitaine sourit. « Demande, et tu verras. »

Ender haussa les épaules et se tourna vers le simulateur. À cet instant, une voix résonna dans son crâne. Elle était trop forte pour qu'il comprenne ce qu'elle disait, et il arracha la radio de son

oreille. « Qu'est-ce que vous faites ? Vous voulez me rendre sourd ? »

Le capitaine secoua la tête et fit tourner une molette sur une petite boîte posée sur une table toute proche. Ender remit la radio en place.

« Commandant », fit une voix familière à la radio.

Ender répondit : « Oui.

— Vos instructions, commandant ? »

La voix lui était réellement familière. « Bean ? s'enquit-il.

— Oui, commandant.

— Bean, ici Ender. »

Silence. Puis un éclat de rire à l'autre bout. Et enfin six ou sept autres voix rieuses. Ender attendit que le silence revienne. Quand ce fut fait, il demanda : « Qui d'autre ? »

Plusieurs voix lui répondirent en même temps, mais Bean les noya toutes. « Moi, Bean. Et puis Peder, Wins, Younger, Lee et Vlad. »

Ender réfléchit quelques instants. Puis il demanda ce qui se passait. Ils se remirent à rire.

« Ils ne peuvent pas briser notre groupe, fit Bean. On a été commandants pendant peut-être deux semaines, et nous voilà maintenant à l'École de commandement, en formation sur le simulateur, et tout à coup on nous a dit qu'on allait former une flotte sous les ordres d'un nouveau commandant. Et c'est toi. »

Ender sourit. « Et vous valez quelque chose, les gars ?

— Si ce n'est pas le cas, tu nous le feras savoir. »

Ender gloussa. « Ça pourrait marcher. Une flotte. »

Les dix jours qui suivirent, Ender entraîna ses chefs de section jusqu'à ce qu'ils manœuvrent leurs vaisseaux comme des danseurs étoiles. Il avait un peu l'impression d'être de retour dans la salle de bataille, sauf que désormais il était toujours en position de tout voir et il pouvait parler à ses chefs de section et modifier leurs ordres à tout moment.

Un jour, quand Ender prit place devant le panneau de contrôle et alluma le simulateur, des icônes d'un vert agressif apparurent dans l'espace : l'ennemi.

« On y est, dit-il. X et Y, formation en balle de fusil ; C et D, écran de réserve ; E, boucle au sud ; Bean, en direction du nord. »

Les bâtiments hostiles formaient un globe, et le rapport des forces était de deux contre un en leur faveur. La moitié de la force d'Ender se regroupa en une formation serrée évoquant une balle de fusil, et le reste en un écran plat circulaire – à l'exception d'une minuscule force sous les ordres de Bean, qui sortit du champ du simulateur en se dirigeant vers l'arrière de la formation ennemie.

Ender comprit bien vite la stratégie adverse : dès que sa « balle » approchait, l'ennemi s'écartait devant elle en espérant l'attirer à l'intérieur du globe, où elle serait cernée. Ender tomba donc aimablement dans le piège et amena sa balle au centre du globe.

L'ennemi entreprit de contracter lentement sa formation, hésitant à se mettre à portée tant que toutes ses armes ne pourraient pas être actionnées en même temps. Ender entama alors son véritable travail. L'écran de réserve approcha la surface du globe, et l'adversaire commença de concentrer ses forces à cet endroit. Puis les bâtiments de Bean apparurent de l'autre côté, et l'ennemi déploya de nouveau ses vaisseaux en réaction.

Le reste du globe n'était plus que maigrement défendu, par conséquent. La balle d'Ender attaqua et, comme elle se trouvait largement en surnombre au point d'attaque, elle perça un trou dans la formation. L'ennemi réagit en essayant de boucher le trou, mais, au milieu de la confusion, l'écran de réserve et le commando de Bean passèrent simultanément à l'assaut, tandis que la balle gagnait une autre partie du globe. En quelques minutes, la formation fut brisée, la plupart des vaisseaux adverses détruits, et les rares survivants s'enfuirent à toute vitesse.

Ender éteignit le simulateur. Toutes les icônes disparurent. Mazer se tenait à côté de lui, mains dans les poches, tendu. Ender leva les yeux vers lui.

« Je croyais que vous aviez dit que l'ennemi serait malin », lança-t-il.

Mazer resta impassible. « Qu'as-tu appris ?

— Qu'une formation en sphère ne fonctionne que face à un imbécile. Ses bâtiments étaient tellement dispersés que j'avais ponctuellement l'avantage en terme d'effectif dès que je l'attaquais.

— Et encore ?

— Et encore qu'il ne faut pas rester esclave d'une formation précise. Ça vous rend trop prévisible.

— Est-ce que c'est tout ? » demanda doucement Mazer.

Ender se débarrassa de la radio. « L'ennemi aurait pu me battre en rompant la sphère plus tôt. »

Mazer acquiesça. « Tu avais un avantage sur lui. »

Ender leva vers lui des yeux froids. « Il me dominait à deux contre un. »

Mazer secoua la tête. « Tu disposais de l'ansible. Lui, non. Nous en tenons compte lors des simulations. Ses messages voyagent à la vitesse de la lumière. »

Ender jeta un regard au simulateur. « Le volume spatial occupé est-il suffisant pour faire une différence ?

— Tu n'es pas au courant ? Aucun de ces vaisseaux n'a jamais été à moins de trente mille kilomètres de son voisin. »

Ender tenta d'en déduire la taille de la sphère ennemie. L'astronomie le dépassait, mais Mazer avait piqué sa curiosité.

« Quel genre d'armes équipe ces vaisseaux ? Pour qu'ils soient capables de frapper si vite. »

Mazer secoua la tête. « Techniquement, c'est trop compliqué pour toi. Il faudrait que tu études bien plus longtemps que tu n'as déjà vécu pour en comprendre les fondements scientifiques. Contente-toi de savoir que ces armes fonctionnent.

— Pourquoi faut-il approcher autant pour arriver à portée ?

— Les vaisseaux sont protégés par des champs de force. À longue distance, les armes sont trop faibles et ne peuvent pas les dépasser. À plus courte portée, les armes sont plus puissantes que les boucliers. Mais les ordinateurs se chargent de tous ces calculs. Ils tirent constamment dans les directions où ils ne risquent pas d'endommager un de nos bâtiments. Les ordinateurs choisissent des cibles, visent et effectuent tout le travail de précision. Tu leur dis juste quand le faire et tu les places en position de gagner. D'accord ?

— Non, répondit Ender en tortillant l'extrémité de la radio autour de ses doigts. Je dois savoir comment fonctionnent les armes.

— Je t'ai déjà dit qu'il te faudrait…

— Je ne peux pas commander une flotte, même en simulateur, si je ne sais pas. » Ender attendit quelques instants et ajouta : « Donnez-moi juste une idée générale. »

Mazer se leva et s'éloigna de quelques pas. « Très bien, Ender. Tu ne vas rien comprendre, mais je vais essayer. Le plus clairement possible. » Il enfonça les mains dans ses poches. « Voilà : la matière est constituée d'atomes, des particules si petites qu'on ne peut pas les voir à l'œil nu. Ces atomes, il n'en existe que quelques types différents, et ils sont tous constitués de particules encore plus petites qui sont à peu près similaires. Ces atomes sont divisibles, de sorte qu'ils cessent d'être des atomes. De sorte que ce métal se désintégrerait. Ou ce sol plastifié. Ton corps. Ou même l'air. Si on divise leurs atomes, ils semblent simplement s'évanouir. Il ne reste que les pièces détachées, qui vagabondent et brisent d'autres atomes. Les armes présentes sur nos vaisseaux créent des secteurs où il est impossible à un atome de conserver son intégrité. Ils se divisent tous. Et ce qui se trouve dans le secteur concerné… disparaît. »

Ender hocha la tête. « Vous aviez raison, je ne comprends pas. Est-ce qu'on peut contrer leur action ?

— Non. Mais le phénomène s'élargit et s'affaiblit à mesure qu'il s'éloigne du vaisseau, de sorte qu'au bout d'un moment un champ de force finira par le bloquer. Compris ? Et pour que son action soit significative, le rayon doit être concentré. Par conséquent, un bâtiment ne peut tirer efficacement que dans trois ou quatre directions à la fois. »

Ender hocha de nouveau la tête, mais il ne comprenait pas vraiment, pas assez bien. « Si les morceaux d'atomes vont briser d'autres atomes, comment se fait-il que tout ne disparaît pas ?

— L'espace. Ces milliers de kilomètres entre les vaisseaux, ils sont vides. Il n'y a presque pas d'atomes. Les petits morceaux ne touchent rien et, quand ils finissent par rencontrer quelque chose, ils sont tellement dispersés qu'ils ne peuvent plus faire de mal. » Mazer inclina la tête d'un air interrogateur. « Tu as besoin de savoir autre chose ?

— Ces armes… est-ce qu'elles fonctionnent contre autre chose que des vaisseaux ? »

Mazer s'approcha d'Ender et répondit fermement : « Nous ne nous en servons que contre les vaisseaux. Jamais rien d'autre. Sinon, l'ennemi ferait de même contre nous. Compris ? »

Mazer s'éloigna. Il avait presque franchi la porte quand Ender le rappela.

« Je ne connais pas encore votre nom, fit-il doucement.

— Mazer Rackham.

— Mazer Rackham, je vous ai vaincu. »

Le vieil homme éclata de rire : « Ender, tu ne m'affrontais pas aujourd'hui. Tu combattais l'ordinateur le plus stupide de l'École de commandement, réglé pour un gamin de dix ans. Tu ne crois quand même pas que j'utiliserais une formation sphérique, hein ? » Il secoua la tête. « Ender, mon cher petit, quand tu m'affronteras, tu le sauras. Parce que tu perdras. »

Et Mazer sortit.

Ender continua de s'entraîner dix heures par jour avec ses chefs de section. Il ne les voyait jamais, toutefois ; il entendait seulement leur voix à la radio. Les batailles se succédaient tous les deux ou trois jours. L'ennemi lui opposait une nouveauté à chaque fois, une difficulté supplémentaire, mais Ender y faisait face. Et il gagnait à tous les coups. Pourtant, après chaque bataille, Mazer lui montrait ses erreurs et lui prouvait qu'en réalité il avait perdu. Mazer ne laissait Ender terminer les simulations que pour lui permettre de gérer la fin du jeu.

Jusqu'au jour où le vieil homme arriva et lui serra solennellement la main en disant : « Ça, mon garçon, c'était une

bonne bataille. »

Parce que les félicitations avaient été si longues à venir, elles lui firent plus plaisir que jamais. Et parce qu'elles étaient condescendantes, il en voulut à Mazer.

« Bon, maintenant, dit le vieil homme, on peut te donner des batailles difficiles. »

À partir de là, la vie d'Ender se mua en une lente dépression nerveuse.

Il passa à deux batailles par jour, où la difficulté augmentait sans cesse. Il n'avait été formé à rien d'autre qu'au jeu de toute sa vie, mais le jeu commençait à le consumer. Il se réveillait le matin avec en tête de nouvelles stratégies pour le simulateur et trouvait le soir un sommeil agité, sous le poids des erreurs commises dans la journée. Parfois il se réveillait au milieu de la nuit, en larmes sans se souvenir pourquoi. Parfois il se réveillait les doigts en sang de les avoir trop mordus. Mais tous les jours il se rendait au simulateur, impassible, et dirigeait les exercices de ses chefs de section jusqu'à l'heure de la bataille, dirigeait leurs exercices après la bataille, supportait les critiques sévères que Rackham faisait pleuvoir sur lui et y réfléchissait. Il remarqua que l'homme le critiquait plus durement après ses batailles les plus difficiles. Il remarqua que, chaque fois qu'il imaginait une nouvelle stratégie, l'ennemi s'en servait sous quelques jours. Et il remarqua que, si sa flotte était de taille constante, l'effectif de l'adversaire augmentait sans cesse.

Il posa la question à son professeur.

« Nous te montrons quel sera le rapport de forces quand tu commanderas réellement. Entre l'effectif de l'ennemi et le nôtre.

— Pourquoi l'ennemi est-il toujours plus nombreux que nous ? »

Mazer inclina sa tête grisonnante quelques instants, comme pour décider s'il devait répondre. Il finit par relever les yeux et poser la main sur l'épaule d'Ender. « Je vais te le dire, bien que l'information soit secrète. Vois-tu, l'ennemi nous a attaqués le premier. Il avait de bonnes raisons de le faire, mais c'est une question que je laisse aux hommes politiques, et, que la faute revienne aux uns ou aux autres, nous ne pouvions pas le laisser gagner. Quand il est arrivé près de nos mondes, nous l'avons donc combattu de toutes nos forces, et nous avons sacrifié nos meilleurs jeunes gens au sein des flottes. Mais nous avons gagné, et l'ennemi s'est retiré. »

Mazer eut un sourire désabusé. « Pourtant il n'en avait pas terminé. Il n'en aurait jamais terminé. Il est revenu, en plus grand nombre, et il fut plus difficile de le battre. Et une autre génération fut sacrifiée. Il n'y eut que peu de survivants. Nous avons donc mis

un plan au point – les grands pontes l'ont mis au point. Nous savions qu'il nous fallait le détruire une fois pour toutes, complètement ; annihiler sa capacité à nous faire la guerre. Pour cela, nous devions atteindre ses mondes principaux – ou plutôt son monde principal, car l'empire ennemi est entièrement dépendant de celui-ci.

— Et donc ?

— Et donc nous avons monté une flotte. Nous avons fabriqué plus de vaisseaux que l'ennemi n'en avait jamais eu. Nous avons produit cent bâtiments pour chacun de ceux qu'il avait envoyés contre nous. Et nous les avons lancés contre ses vingt-huit planètes. Ils ont commencé leur trajet il y a cent ans. Ils emportaient l'ansible et seulement une poignée d'hommes. De sorte qu'un jour un commandant puisse diriger la flotte depuis une planète éloignée de la bataille. De sorte que nos esprits les plus brillants ne soient pas détruits par l'ennemi. »

Les questions d'Ender demeuraient sans réponse. « Pourquoi sont-ils plus nombreux que nous ? »

Mazer se mit à rire. « Parce qu'il a fallu cent ans à nos vaisseaux pour arriver. Ils ont eu cent ans pour se préparer à notre venue. Ils auraient été bêtes, ne crois-tu pas ? de nous attendre dans des tas de ferraille pour défendre leurs ports. Ils ont de nouveaux bâtiments, des bâtiments puissants, par centaines. Nous n'avons que l'ansible ; ça, et le fait qu'ils sont obligés de mettre un commandant à la tête de chaque flotte et, à chaque fois qu'ils perdront – et ils perdront –, ils sacrifieront l'un de leurs esprits les plus brillants. »

Ender voulut poser une autre question.

« C'est fini, Ender Wiggin. Je t'en ai déjà dit plus que tu ne devrais savoir. »

Ender se leva, en colère, et se détourna. « J'ai le droit de savoir. Vous croyez pouvoir continuer longtemps à me trimbaler d'une école à l'autre sans jamais me dire à quoi je voue ma vie ? Vous vous servez de moi et des autres comme d'outils ; un jour, nous commanderons vos vaisseaux ; un jour, peut-être, nous vous sauverons la vie, et je dois savoir !

— Alors pose-moi une question, mon garçon, dit Mazer, et si je peux y répondre, je le ferai.

— Si vous utilisez vos esprits les plus brillants pour commander les flottes sans jamais en perdre un seul, alors pourquoi avez-vous besoin de moi ? Qui est-ce que je remplace, s'ils sont tous encore là ? »

Mazer secoua la tête. « Je ne peux pas répondre à cette question, Ender. Contente-toi de savoir que nous aurons besoin de

toi, bientôt. Il est tard. Va te coucher. Tu as une bataille demain matin. »

Ender quitta la salle du simulateur.

Mais quand Mazer sortit par la même porte un peu plus tard, le garçon l'attendait dans le couloir.

« D'accord, mon garçon, fit Mazer, impatient, qu'est-ce qu'il y a ? Je n'ai pas toute la nuit devant moi, et tu as besoin de dormir. »

Ender ne savait pas très bien ce qu'il voulait demander, mais Mazer patienta. Enfin, Ender fit doucement : « Est-ce qu'ils vivent ?

— Qui ça ?

— Les autres commandants. Ceux qui dirigent aujourd'hui. Et avant moi. »

Mazer renifla d'un air moqueur. « Vivre. Bien sûr qu'ils vivent. Il se demande s'ils vivent ! »

Gloussant encore, le vieil homme s'éloigna dans le couloir.

Ender y resta un moment, mais il finit par ressentir la fatigue et partit se coucher. Ils vivent, songea-t-il. Ils vivent, mais il ne peut pas me dire ce qui leur arrive.

Cette nuit-là, Ender ne se réveilla pas en pleurant. Mais il se réveilla quand même les mains en sang.

Les mois passèrent avec leur lot quotidien de batailles, jusqu'à ce qu'Ender sombre dans l'autodestruction. Il dormait un peu moins chaque nuit, rêvait un peu plus, et il commença à souffrir de terribles maux d'estomac. On lui imposa un régime insipide, mais il n'eut bientôt plus d'appétit du tout.

« Mange », lui disait Mazer, et Ender enfournait mécaniquement son repas. Mais si personne ne lui rappelait de manger, il jeûnait.

Un jour, alors qu'il dirigeait les exercices de ses chefs de section, la pièce devint toute noire, et il se réveilla par terre, le visage ensanglanté d'avoir heurté les manettes.

On le mit au lit, et pendant trois jours il fut très malade. Il se souvenait avoir vu des visages dans ses rêves, mais ils n'étaient pas réels, et il le savait tout en croyant les voir. Il eut l'impression de voir Bean de temps à autre, et parfois le lieutenant Anderson et le capitaine Graff. Puis il se réveilla, et il n'y avait que son ennemi, Mazer Rackham.

« Je suis réveillé, annonça-t-il.

— Je constate, répondit Mazer. Tu as pris ton temps. Tu as une bataille aujourd'hui. »

Ender se leva donc, mena la bataille et la remporta. Mais il n'y en eut pas de seconde ce jour-là, et on le laissa aller se coucher

plus tôt. Ses mains tremblaient tandis qu'il se déshabillait.

Au cours de la nuit, il lui sembla sentir des mains le toucher avec douceur et il rêva qu'il entendait des voix dire : « Combien de temps peut-il encore tenir ?

— Le temps qu'il faut.

— Déjà ?

— Dans quelques jours, ensuite il aura terminé.

— Comment se débrouillera-t-il ?

— Bien. Aujourd'hui encore, il était meilleur que jamais. »

Ender identifia la dernière voix comme appartenant à Mazer Rackham. Il lui en voulait de le poursuivre jusque dans son sommeil.

Il se réveilla, mena une autre bataille et l'emporta.

Puis il alla se coucher.

Il se réveilla et l'emporta de nouveau.

Le lendemain était son dernier jour à l'École de commandement, bien qu'il l'ignorât. Il se leva et gagna le simulateur pour la bataille.

Mazer l'attendait. Ender pénétra lentement dans la salle du simulateur. Le pas un peu traînant, il paraissait mou et fatigué. Mazer fronça les sourcils.

« Es-tu réveillé, mon garçon ? »

Si Ender avait été alerte, il se serait davantage préoccupé de l'inquiétude que trahissait la voix de son professeur. Au lieu de cela, il s'installa simplement devant les manettes. Mazer s'adressa à lui.

« La partie d'aujourd'hui mérite une petite explication, Ender Wiggin. Retourne-toi, s'il te plaît, et sois bien attentif. »

Le garçon se retourna et, pour la première fois, il remarqua des gens installés au fond de la salle. Il reconnut Graff et Anderson, de l'École de guerre, et il se souvenait vaguement de quelques hommes de l'École de commandement – ses professeurs pour quelques heures à un moment ou un autre. Mais, pour la plupart, il ne les connaissait pas du tout.

« Qui est-ce ? »

Mazer secoua la tête : « Des observateurs. De temps en temps, nous en laissons assister aux batailles. Si tu n'en veux pas, nous les ferons sortir. »

Ender haussa les épaules, et Mazer commença son explication : « La partie d'aujourd'hui comporte un nouvel élément, mon garçon. Nous organisons cette bataille autour d'une planète, ce qui va compliquer les choses de deux façons. La planète n'est pas grosse, à l'échelle que nous utilisons, mais l'ansible ne peut rien

détecter de l'autre côté ; tu as donc un angle mort. Et puis il est interdit de se servir des armes contre la planète. D'accord ?

— Pourquoi ? Les armes ne fonctionnent pas contre les planètes ? »

Mazer répondit froidement : « Il y a des règles à la guerre, Ender, qui s'appliquent même lors des jeux d'entraînement. »

Ender secoua lentement la tête. « La planète peut-elle attaquer ? »

Mazer parut un instant déconcerté, puis il sourit. « Je crois qu'il va falloir que tu le découvres par toi-même, mon garçon. Et encore une chose : aujourd'hui, ton adversaire n'est pas l'ordinateur. C'est moi l'ennemi du jour, et je ne te laisserai pas t'en tirer si facilement. Aujourd'hui, c'est une bataille à mort. Et j'aurai recours à tous les moyens possibles pour te vaincre. »

Puis le vieil homme s'en alla, et Ender dirigea les manœuvres de ses chefs de section d'un air absent. Il s'en sortait bien, évidemment, mais plusieurs observateurs secouaient la tête, et Graff ne cessait de croiser et décroiser ses mains et ses jambes. Ender serait lent aujourd'hui, or il ne pouvait pas se le permettre.

Une sonnerie d'avertissement résonna, et Ender vida l'écran du simulateur en attendant que la partie du jour apparaisse. Il avait l'esprit embrumé et se demandait pourquoi il avait des spectateurs. Allait-on l'évaluer aujourd'hui ? Décider s'il était suffisamment doué pour autre chose ? Pour deux années supplémentaires d'un entraînement exténuant, deux années de plus à s'efforcer de faire toujours mieux ? Ender avait douze ans et il se sentait très vieux. Tandis qu'il attendait que la partie s'affiche, il rêvait de pouvoir simplement la perdre – perdre la bataille si complètement qu'on le renverrait du programme. Qu'on le punisse autant qu'on veuille, il s'en fichait, il voulait juste dormir.

Puis la formation ennemie apparut, et la lassitude d'Ender se mua en désespoir.

Le rapport des forces s'établissait à mille contre un en faveur de l'ennemi, le simulateur était barbouillé d'icônes vertes : Ender sut qu'il ne pouvait pas l'emporter.

Et l'ennemi n'était pas bête. Il n'y avait pas une formation que le garçon pût étudier et attaquer. Au lieu de cela, les vastes essaims de vaisseaux se déplaçaient sans cesse, passant d'une formation provisoire à une autre, de sorte qu'un espace un instant vide se remplissait soudain d'une force hostile impressionnante. Et bien qu'Ender disposât de sa flotte la plus nombreuse depuis le début, il ne pouvait la déployer nulle part où elle dominerait assez longtemps pour accomplir quoi que ce soit.

Et, derrière l'ennemi, il y avait la planète. La planète à propos

de laquelle Mazer l'avait averti. Quelle différence cela faisait-il si Ender ne pouvait espérer s'en approcher ? Il attendit et attendit encore l'illumination qui lui révélerait que faire, comment détruire l'adversaire. Pendant ce temps, il entendit les observateurs commencer à s'agiter dans son dos, inquiets de ce que le garçon allait inventer, du plan qu'il allait suivre. Et pour finir il devint évident aux yeux de tous qu'Ender ne savait pas quoi faire, qu'il n'y avait rien à faire, et quelques-uns au fond de la salle se raclèrent discrètement la gorge.

Tout à coup, Ender entendit la voix de Bean dans son oreille. Le chef de section gloussa et dit : « Souvenez-vous, la porte de l'ennemi est en bas. » Les autres se mirent à rire, et Ender repensa aux parties faciles qu'il avait jouées et gagnées à l'École de guerre. On l'avait mis dans des situations sans espoir là-bas aussi, et il avait vaincu. Or il n'avait pas du tout l'intention de laisser Mazer Rackham le battre grâce à un artifice aussi mesquin qu'un ennemi numériquement mille fois supérieur. Il avait gagné une partie à l'École de guerre en visant un objectif auquel l'adversaire ne s'attendait pas, en ne respectant pas les règles : il avait gagné en visant la porte de l'ennemi.

Et la porte de l'ennemi était en bas.

Ender sourit et se rendit compte que, s'il enfreignait cette règle-ci, on le renverrait probablement de l'École, ce qui constituait la meilleure façon de gagner à coup sûr. Il n'aurait plus jamais de partie à jouer.

Il murmura des instructions dans son micro. Ses six chefs de section prirent chacun en charge une partie de la flotte et s'élancèrent vers l'ennemi. Ils suivaient des trajectoires instables, changeant brutalement de direction. L'ennemi interrompit aussitôt ses manœuvres capricieuses et entreprit de regrouper ses bâtiments autour des six flottes d'Ender.

Le garçon ôta son micro, se renfonça dans son siège et fixa le simulateur. Les murmures des observateurs devenaient désormais plus bruyants. Ender ne faisait rien : il avait renoncé au jeu.

Mais une logique émergeait des escarmouches avec l'ennemi. Les six groupes d'Ender perdaient des unités à chaque rencontre avec les forces adverses, mais ils ne s'arrêtaient jamais pour se battre, même quand ils auraient pu remporter une petite victoire tactique. Au lieu de cela, ils poursuivaient leur trajectoire instable, qui les menait en fin de compte vers le bas. Vers la planète ennemie.

À cause de leur course apparemment aléatoire, l'adversaire ne le comprit pas avant les observateurs. Mais il était déjà trop tard, comme pour William Bee quand il avait voulu empêcher les

soldats d'Ender d'activer sa porte. L'ennemi pouvait encore toucher et détruire certains vaisseaux : des six flottes, deux seulement atteignirent la planète, et leurs rangs étaient clairsemés. Pourtant ces groupes minuscules passèrent bel et bien, et ils ouvrirent le feu sur la planète.

Ender se pencha en avant, impatient de voir s'il avait bien deviné. Il s'attendait plus ou moins à ce qu'une sonnerie résonne et que la partie s'interrompe parce qu'il avait enfreint le règlement. Mais il pariait sur la précision du simulateur. S'il pouvait simuler une planète, il pouvait simuler ce qui lui arriverait en cas d'attaque.

Et ce fut le cas.

Les armes qui détruisaient les petits vaisseaux ne firent tout d'abord pas sauter la planète entière. Elles causèrent toutefois des explosions impressionnantes. Et, sur la planète, il n'y avait pas de vide spatial pour dissiper la réaction en chaîne. Sur la planète, elle trouvait toujours plus matière à s'entretenir.

La surface planétaire paraissait animée de mouvements de va-et-vient, mais elle céda bientôt la place à une immense explosion qui illumina l'espace dans toutes les directions. Elle avala la flotte d'Ender tout entière. Puis elle atteignit les vaisseaux hostiles.

Le premier disparut simplement dans l'explosion. À mesure que celle-ci se propageait et perdait en luminosité, le sort de chaque vaisseau devint clair. Lorsque la lumière les rejoignait, ils brillaient d'un bref éclat et disparaissaient. Ils alimentaient tous le feu de la planète.

Il fallut plus de trois minutes à l'explosion pour atteindre les limites du simulateur et, à ce moment-là, elle était beaucoup moins vive. Tous les vaisseaux étaient détruits, et si certains s'étaient échappés avant d'être avalés, ils étaient rares et ne valaient pas la peine qu'on s'en soucie. À la place de la planète il n'y avait plus rien. Le simulateur était vide.

Ender avait détruit l'ennemi en sacrifiant sa flotte tout entière et en enfreignant la règle qui interdisait d'anéantir la planète adverse. Il ne savait pas très bien s'il devait triompher d'avoir vaincu ou se défier des remontrances qui ne manqueraient pas de pleuvoir. Du coup, il ne ressentit rien. Il était fatigué. Il voulait aller se coucher et dormir.

Il éteignit le simulateur et entendit enfin le vacarme derrière lui.

Oubliées, les deux rangées de dignes observateurs militaires. C'était le chaos. Certains s'assénaient de grandes claques dans le dos, d'autres étaient penchés, la tête dans les mains, et d'autres encore pleuraient ouvertement. Le capitaine Graff se détacha du

groupe et rejoignit Ender. Des larmes coulaient sur ses joues, mais il souriait. Il tendit les bras et, à la surprise d'Ender, y serra le garçon très fort en murmurant : « Merci, merci, merci, Ender. »

Bientôt, tous les observateurs furent rassemblés autour du garçon abasourdi : on le remerciait, on le félicitait, on lui tapait sur l'épaule et on lui serrait la main. Ender s'efforçait de comprendre ce qu'ils racontaient. Avait-il réussi l'examen, pour finir ? Pourquoi cela avait-il tant d'importance pour eux ?

Puis la foule se fendit sur le passage de Mazer Rackham. Il alla droit vers Ender Wiggin et lui tendit la main.

« Tu as fait un choix difficile, mon garçon. Mais Dieu sait qu'il n'y avait pas d'autre moyen de réussir. Félicitations. Tu les as vaincus, c'est terminé. »

Terminé. Vaincus. « Je vous ai vaincu, vous, Mazer Rackham. »

Mazer éclata d'un rire sonore qui emplit la salle. « Ender Wiggin, tu n'as jamais joué contre moi. Tu ne joues plus depuis que je suis ton professeur. »

Ender ne comprenait pas la plaisanterie. Il avait joué un grand nombre de parties, et cela lui avait énormément coûté. Il commençait à être en colère.

Mazer lui toucha l'épaule, et Ender écarta sa main d'un geste. Le vieil homme devint alors sérieux et dit : « Ender Wiggin, ces derniers mois, tu étais le commandant de nos flottes. Il ne s'agissait pas d'un jeu. Les batailles étaient réelles. Ton seul ennemi était notre ennemi. Tu as remporté toutes les batailles. Et aujourd'hui, enfin, tu t'es battu devant son monde d'origine et tu as détruit sa planète, sa flotte, tu l'as annihilé, et il ne reviendra plus jamais nous affronter. Tu as réussi. Toi seul. »

Réelles. Pas un jeu. L'esprit d'Ender était trop fatigué pour assimiler tout cela. Il s'éloigna de Mazer, traversa en silence la foule qui murmurait encore remerciements et félicitations, quitta la salle du simulateur et arriva enfin à sa chambre, dont il ferma la porte.

Il dormait quand Graff et Mazer Rackham le trouvèrent. Ils entrèrent discrètement et le secouèrent. Il se réveilla lentement et se retourna pour dormir à nouveau quand il les reconnut.

« Ender, dit Graff, nous devons te parler. »

Ender roula pour leur faire face. Il resta muet.

Graff sourit. « Ça t'a fait un choc, hier, je le sais. Mais ça doit te faire plaisir de savoir que tu as gagné la guerre. »

Ender acquiesça lentement.

« Mazer Rackham n'a jamais joué contre toi. Il ne faisait qu'analyser tes batailles pour découvrir tes points faibles, pour

t'aider à progresser. Ça a marché, non ? »

Ender ferma les yeux avec force. Ils attendirent.

« Pourquoi ne pas me l'avoir dit ? »

Mazer sourit. « Il y a cent ans, Ender, nous avons découvert deux ou trois choses. Qu'un commandant dont la vie est en danger a peur, et la peur ralentit sa réflexion. Qu'un commandant qui sait qu'il tue devient prudent ou fou, ce qui ne l'aide pas à bien travailler. Et qu'un commandant mûr, qui porte des responsabilités et comprend le monde, devient prudent, mou et ne peut plus faire son travail. Nous avons donc formé des enfants, qui ne connaissaient rien d'autre que le jeu et ne sauraient pas quand celui-ci deviendrait réel. Voilà pour la théorie, et tu as prouvé qu'elle était exacte. »

Graff toucha l'épaule d'Ender. « Nous avons lancé nos vaisseaux de sorte qu'ils parviennent à destination au cours de ces quelques mois. Nous savions que nous n'aurions sûrement qu'un seul commandant brillant, avec un peu de chance. Il est historiquement très rare de voir plus d'un génie par guerre. Nous avons donc projeté de trouver un génie. C'était un pari, mais tu es arrivé et nous avons gagné. »

Ender rouvrit les yeux, et ils comprirent qu'il était furieux. « Oui, vous avez gagné. »

Graff et Mazer Rackham s'entre-regardèrent. « Il ne comprend pas, souffla Graff.

— Si, je comprends. Vous aviez besoin d'une arme et vous l'avez trouvée : c'était moi.

— Exactement, répondit Mazer.

— Alors dites-moi, poursuivit Ender, combien de gens vivaient sur la planète que j'ai détruite. »

Ils ne répondirent pas. Ils attendirent un moment en silence, puis Graff prit la parole. « Les armes n'ont pas besoin de comprendre vers quoi on les pointe, Ender. Nous t'avons manipulé et nous sommes donc responsables. Toi, tu as juste fait ton travail. »

Mazer sourit. « Évidemment, on va prendre soin de toi. Le gouvernement ne t'oubliera jamais. Tu nous as bien rendu service à tous. »

Ender roula sur le côté, face au mur, et malgré tous leurs efforts pour lui parler, il ne leur répondit pas. Ils finirent par s'en aller.

Ender resta longtemps couché avant qu'on le dérange à nouveau. La porte s'ouvrit doucement. Ender ne se retourna pas pour voir qui lui rendait visite. Puis une main le toucha doucement.

« Ender, c'est moi, Bean. »

Ender se retourna et regarda le petit garçon qui se tenait à côté de son lit. « Assieds-toi », dit-il.

Bean prit place. « Cette dernière bataille, Ender, je ne savais pas comment tu allais nous en tirer. »

Ender sourit. « Je ne l'ai pas fait. J'ai triché. Je pensais qu'ils me renverraient.

— Tu arrives à y croire : nous avons gagné la guerre ! La guerre est terminée, et nous pensions devoir attendre de grandir pour nous battre alors que c'est nous qui combattions tout ce temps. Je veux dire, Ender, nous sommes des gamins. En tout cas, j'en suis un. » Bean se mit à rire, et Ender sourit. Puis ils restèrent silencieux un petit moment, Bean assis au bord du lit, Ender l'observant les yeux mi-clos.

Enfin, Bean trouva autre chose à dire.

« Qu'est-ce qu'on va faire maintenant que la guerre est terminée ? »

Ender ferma les yeux et répondit : « J'ai besoin de sommeil. »

Bean se leva, sortit, et Ender s'endormit.

Graff et Anderson franchirent les grilles du parc. Une petite brise soufflait, mais le soleil tapait sur leurs épaules.

« Abba Technics ? À la capitale ? s'enquit Graff.

— Non, dans le comté de Biggock. Département formation, répondit Anderson. Ils pensent que mon travail avec les enfants constitue une bonne préparation. Et vous ? »

Graff sourit et secoua la tête. « Pas de projets. Je vais rester ici encore quelques mois. Rédiger des rapports, me détendre. On m'a fait des propositions. De la formation continue pour la DCIA, vice-président de U&P, mais j'ai refusé. Un éditeur veut que j'écrive mes souvenirs de la guerre. Je ne sais pas. »

Ils s'assirent sur un banc et regardèrent les feuilles frémir dans la brise. Des enfants riaient et criaient sur les barres d'une cage à poules, mais le vent et la distance avalaient leurs paroles. « Regardez », dit Graff en tendant le doigt. Un petit garçon sauta de la cage et passa en courant près du banc qu'occupaient les deux hommes. Un autre le suivit, simulant une arme des deux mains tout en imitant un bruit d'explosion. Le garçon qu'il visait ne s'arrêta pas. Il tira de nouveau.

« Je t'ai touché ! Reviens ici ! »

L'autre gamin s'éloigna en courant.

« Tu sais même pas quand t'es mort ? » Le garçon plongea les mains dans ses poches et, d'un coup de pied, expédia une pierre vers la cage à poules.

Anderson sourit et secoua la tête : « Les enfants… »

Puis Graff et lui se levèrent et quittèrent le parc.

---

1 *Bean* signifie « haricot »

CONSEILLER FINANCIER

Andrew Wiggin fêta ses vingt ans le jour de son arrivée sur la planète Sorelledolce. Plus exactement, après des calculs compliqués pour déterminer le nombre de secondes passées en vol à tel pourcentage de la vitesse de la lumière et en déduire combien de temps subjectif s'était écoulé pour lui, il parvint à la conclusion qu'il avait eu vingt ans juste avant la fin du voyage.

C'était beaucoup plus important à ses yeux qu'un autre détail pourtant pertinent – le fait que quatre cent et quelques années avaient passé depuis le jour de sa naissance, sur Terre, à l'époque où l'espèce humaine ne s'était pas encore répandue au-delà du système solaire.

Quand Valentine quitta la salle de débarquement – dans l'ordre alphabétique, elle venait toujours après lui –, Andrew l'accueillit avec cette nouvelle.

« Je viens de calculer : j'ai vingt ans.

— Bien, répondit-elle. Maintenant, tu peux commencer à payer des impôts comme tout le monde. »

Depuis la fin de la guerre du xénocide, Andrew vivait des intérêts d'un fonds de tutelle établi par un monde reconnaissant pour récompenser le commandant des flottes qui avaient sauvé l'humanité. Enfin, à proprement parler, cette mesure avait été prise à la fin de la troisième guerre contre les doryphores, alors que tout le monde voyait encore les extraterrestres comme des monstres et les enfants qui commandaient la flotte comme des héros. Le temps que le conflit soit renommé « guerre du Xénocide », l'humanité n'était plus reconnaissante, et aucun gouvernement n'aurait osé autoriser la création d'un fonds de tutelle en guise de pension pour Ender Wiggin, auteur du crime le plus horrible de l'histoire.

D'ailleurs, si l'existence d'un tel fonds avait été découverte, cela aurait donné lieu à un immense scandale. Mais la Flotte interstellaire avait mis du temps à se convertir au point de vue selon lequel la destruction des doryphores était une mauvaise idée. Elle avait donc soigneusement masqué le fonds de tutelle à la vue du public, dispersant ses actifs entre de nombreux fonds communs de placement et investissant dans les actions de diverses entreprises, sans qu'aucune instance n'en contrôle une part significative. Dans les faits, elle avait fait disparaître l'argent, et

seuls Andrew lui-même et sa sœur Valentine savaient où il se trouvait et combien il y en avait.

Une chose était sûre, toutefois : légalement, quand Andrew atteindrait l'âge subjectif de vingt ans, l'exonération d'impôt dont bénéficiaient ses actifs serait révoquée. Son revenu commencerait à être communiqué aux autorités compétentes, et Andrew devrait remplir une déclaration tous les ans ou chaque fois qu'il terminerait un voyage interstellaire de plus d'un an objectif, auquel cas ses impôts seraient annualisés et les intérêts sur la part non payée dûment réglés.

Andrew ne s'en réjouissait pas.

« Comment ça se passe avec tes droits d'auteur ? demanda-t-il à Valentine.

— Comme pour tout le monde, sauf que je ne vends pas beaucoup de bouquins, alors je n'ai guère d'impôts à payer. »

Quelques minutes plus tard, elle dut se dédire car, quand ils prirent place devant les ordinateurs publics de l'astroport de Sorelledolce, Valentine découvrit que son dernier livre, une histoire de l'échec des colonies Jung et Calvin sur la planète Helvetica, avait eu un succès phénoménal.

« Je crois que je suis riche, murmura-t-elle à Andrew.

— Et moi je ne sais pas si je suis riche ou non, dit Andrew. Je n'arrive pas à obtenir que l'ordinateur cesse de faire la liste de mes actifs financiers. »

Des noms d'entreprises continuaient à défiler, et la liste s'allongeait sans cesse.

« Je croyais qu'ils te donneraient juste un chèque correspondant à ce qui était à la banque quand tu aurais vingt ans, fit Valentine.

— Hélas, non. Mais je ne peux pas rester là à attendre que ça se termine.

— Tu es obligé. Impossible de passer la douane sans prouver que tu as payé tes impôts et qu'il te reste suffisamment pour vivre sans représenter une charge pour les ressources publiques.

— Et si je n'ai pas assez ? Ils me renvoient ?

— Non, ils t'affectent dans une équipe de travail et t'imposent de gagner ton droit de passage contre un salaire parfaitement injuste.

— Comment le sais-tu ?

— Je ne le sais pas. Seulement j'ai lu beaucoup de livres d'histoire et je connais le fonctionnement des administrations. Si ce n'est pas tout à fait ça, ce sera un équivalent. Ou alors ils te renverront.

— Je ne suis sûrement pas le premier à découvrir en arrivant qu'il lui faudra une semaine pour éclaircir sa situation financière,

dit Andrew. Je vais trouver quelqu'un.

— Je serai ici, en train de payer mes impôts comme une adulte, répondit Valentine. Comme une honnête femme.

— Pour un peu j'aurais honte de moi », lança joyeusement Andrew qui s'éloignait.

Benedetto jeta un coup d'œil au jeune homme arrogant assis devant son bureau et soupira. Il sut immédiatement que ce type-là lui causerait des problèmes. Un jeune privilégié qui arrivait sur une nouvelle planète et pensait pouvoir obtenir un traitement de faveur de la part du percepteur.

« Que puis-je pour vous ? » s'enquit Benedetto – en italien, malgré sa parfaite maîtrise du stark et l'obligation légale qui lui était faite de s'adresser dans cette langue à tous les voyageurs, à moins qu'une autre soit choisie d'un commun accord.

Imperturbable, le jeune homme tendit une pièce d'identité.

« Andrew Wiggin ? fit Benedetto, incrédule.

— Il y a un problème ?

— Vous croyez réellement que je vais gober que ce sont de vrais papiers ? » Il s'exprimait désormais en stark – il avait fait passer son message.

« Il ne faudrait pas ?

— *Andrew Wiggin ?* Vous croyez débarquer dans un trou paumé où on manque trop d'instruction pour reconnaître le nom d'Ender le Xénocide ?

— Porter le même nom constitue-t-il un crime ? demanda Andrew.

— Non, mais se servir de faux papiers, si.

— Si j'avais de faux papiers, serait-il malin ou stupide de choisir un nom comme Andrew Wiggin ?

— Stupide, reconnut Benedetto à contrecœur.

— Alors partons de l'hypothèse que je suis malin, mais aussi tourmenté d'avoir grandi avec le même nom qu'Ender le Xénocide. Allez-vous me déclarer inapte psychologiquement à cause du déséquilibre que ce traumatisme m'a valu ?

— Je représente le fisc, pas la douane.

— Je sais. Mais vous paraissiez intensément préoccupé par la question de l'identité, alors je me suis dit que vous étiez soit un espion de la douane, soit un philosophe. Et qui suis-je pour refuser de satisfaire la curiosité de l'un ou de l'autre ? »

Benedetto détestait les arrogants. « Qu'est-ce que vous voulez ?

— Ma situation fiscale est compliquée. C'est la première fois que je dois payer des impôts – je viens d'hériter d'un fonds de tutelle – et je ne connais même pas le montant de mes actifs

financiers. J'aimerais obtenir un délai pour payer, le temps de démêler tout cela.

— Refusé.

— Comme ça ?

— Oui, comme ça. »

Andrew resta un moment immobile.

« Puis-je vous aider pour autre chose ? s'enquit Benedetto.

— Existe-t-il un recours ?

— Oui. Mais vous devez payer vos impôts avant de pouvoir faire appel.

— J'ai l'intention de payer mes impôts, dit Andrew. Simplement, ça va me prendre du temps, et je pensais être plus efficace sur mon ordinateur personnel, dans mon appartement, que sur les ordinateurs publics, ici, au spatioport.

— Vous avez peur qu'on regarde par-dessus votre épaule ? Qu'on voie combien d'argent de poche mémé vous a laissé ?

— J'apprécierais d'avoir plus d'intimité, oui.

— Permission de quitter le spatioport sans paiement refusée.

— D'accord, alors donnez-moi accès à mes liquidités, que je puisse payer mon séjour ici et travailler à ma déclaration.

— Vous avez eu tout le vol pour le faire.

— Mon argent a toujours été placé dans un fonds de tutelle. J'ignorais totalement à quel point mes actifs étaient compliqués.

— Vous vous rendez bien compte, évidemment, que si vous continuez dans cette veine vous allez me briser le cœur et que je vais quitter mon bureau en pleurant ? » répondit calmement Benedetto.

Le jeune homme soupira. « Je ne comprends pas bien ce que vous voulez que je fasse.

— Payer vos impôts comme tout autre citoyen.

— Je n'ai aucun moyen d'accéder à mon argent tant que je n'aurai pas payé mes impôts, dit Andrew. Et je n'ai aucun moyen de subvenir à mes besoins le temps d'éclaircir ma situation fiscale si vous ne libérez pas mes liquidités.

— Ça vous fait regretter de ne pas y avoir pensé plus tôt, hein ? »

Andrew balaya le bureau du regard. « Il est écrit là que vous pouvez m'aider à remplir ma déclaration.

— En effet.

— Alors aidez-moi.

— Montrez-moi le formulaire. »

Andrew le regarda bizarrement. « Comment puis-je vous le montrer ?

— Appelez-le sur mon ordinateur. » Benedetto fit pivoter la

machine sur son bureau, présentant le clavier à Andrew.

Le jeune homme examina les espaces vides du formulaire affiché au-dessus de l'ordinateur et tapa son nom, son numéro fiscal puis son code d'identification personnel. Benedetto détourna ostensiblement les yeux pendant qu'il tapait son code, toutefois son logiciel espion enregistrait tout ce que le jeune homme entrait. Après son départ, Benedetto aurait un accès complet à ses registres comptables ainsi qu'à ses fonds. Pour mieux l'aider à régler ses impôts, bien évidemment.

L'écran se mit à défiler.

« Qu'est-ce que vous avez fait ? » demanda Benedetto. Des mots apparaissaient en bas de la page à mesure que le haut disparaissait, s'enroulant comme un parchemin toujours plus serré. Comme il ne s'agissait que d'une seule et même page, Benedetto comprit que la longue liste d'informations apparaissait en réponse à une seule question sur le formulaire. Il retourna l'écran pour mieux voir. La liste consistait en une enfilade de noms d'entreprises et de fonds communs de placement, leur code boursier ainsi que le nombre de ses parts dans chacun.

« Vous voyez mon problème », dit le jeune homme.

La liste continuait à défiler. Benedetto appuya sur plusieurs touches en même temps, et le défilement cessa. « Vous possédez un grand nombre d'actifs, dit-il doucement.

— Mais je l'ignorais, fit Andrew. Enfin, je savais que les curateurs les avaient diversifiés il y a quelque temps, mais j'ignorais à quel point. Je retirais juste une allocation quand je me trouvais sur une planète et, comme il s'agissait d'une pension gouvernementale exonérée d'impôts, je n'ai jamais eu besoin de m'en préoccuper davantage. »

Peut-être son air d'innocence ébahie n'était-il pas feint, pour finir. Benedetto l'en détesta un peu moins. D'ailleurs, il ressentait les premiers émois d'une véritable amitié. Ce type allait faire du percepteur un homme très riche sans même le savoir. Benedetto pourrait même prendre sa retraite. Rien que ses parts dans la dernière entreprise figurant sur la liste interrompue, Enzichel Vinicenze, un conglomérat aux nombreux intérêts sur Sorelledolce, valaient assez pour s'offrir un domaine à la campagne et des domestiques jusqu'à la fin de ses jours. Et la liste n'en était encore qu'à la lettre E.

« Intéressant, fit Benedetto.

— Que diriez-vous de ceci ? Je n'ai eu vingt ans que dans la dernière année de mon voyage. Jusque-là, mes revenus étaient exonérés et j'avais le droit d'y accéder sans payer d'impôt. Libérez le montant en question puis accordez-moi quelques semaines pour

trouver un expert qui m'aidera à analyser le reste, et ensuite je vous remettrai ma déclaration.

— Excellente idée. Où sont déposés ces revenus en liquide ?

— La Banque d'investissement de Catalogne, répondit Andrew.

— Numéro de compte ?

— Vous n'avez qu'à libérer tous les fonds détenus à mon nom. Vous n'avez pas besoin d'un numéro de compte. »

Benedetto n'insista pas. Il lui serait inutile de piocher dans l'argent de poche du gamin. Pas avec le filon principal qui n'attendait que d'être pillé avant même qu'il s'adresse à un expert-comptable. Il entra les informations nécessaires et édita le formulaire. Il donna également à Andrew Wiggin un laissez-passer de trente jours lui accordant de vivre sur Sorelledolce tant qu'il se connectait quotidiennement aux services fiscaux, rendait une déclaration complète et payait le montant estimé de ses impôts avant l'expiration de cette période de trente jours, tout en s'engageant à ne pas quitter la planète le temps que sa déclaration soit contrôlée et confirmée. C'était la procédure habituelle.

Le jeune homme le remercia – c'était ce que Benedetto préférait : le moment où ces riches imbéciles le remerciaient de leur avoir menti et de prélever des commissions invisibles sur leurs comptes – puis il quitta le bureau.

Dès qu'il fut parti, Benedetto vida l'écran et appela son programme espion pour récupérer le code d'identification personnel de Wiggin. Il attendit, mais le programme espion ne se manifesta pas. Il consulta le journal des programmes en cours d'exécution, vérifia l'entrée cachée et découvrit que son logiciel ne figurait pas sur la liste. Absurde : il tournait en permanence. Sauf qu'en l'occurrence il ne tournait pas. D'ailleurs, il avait même disparu de la mémoire.

À l'aide de sa version de Prédator, un logiciel interdit, il chercha la signature électronique du programme espion et trouva quelques-uns de ses fichiers temporaires. Mais aucun ne contenait d'information utile, et le programme lui-même avait disparu.

Quand il essaya de revenir au formulaire qu'Andrew Wiggin avait créé, il ne parvint pas non plus à le rappeler. Il aurait dû se trouver là, avec la liste des actifs financiers du jeune homme, et permettre à Benedetto de tenter sa chance avec certaines valeurs manuellement : les moyens de les piller ne manquaient pas, même s'il ne pouvait obtenir le mot de passe. Mais le formulaire était vide. Les noms d'entreprises avaient tous disparu.

Que s'était-il passé ? Comment ces deux applications pouvaient-elles planter au même moment ?

Tant pis. La liste était si longue qu'elle devait figurer dans la

mémoire tampon. Prédator allait la trouver.

Et voilà que Prédator ne répondait plus. Il n'était pas non plus en mémoire. Il s'en était pourtant servi un instant auparavant ! C'était impossible. C'était…

Comment le gamin aurait-il pu introduire un virus dans son système rien qu'en tapant ses informations fiscales ? Pouvait-il l'avoir incorporé d'une façon ou d'une autre dans le nom de l'une des entreprises ? Benedetto se servait de logiciels illégaux, il n'en concevait pas, mais, tout de même, il n'avait jamais entendu dire qu'on pouvait introduire un virus grâce à des données brutes, en tout cas pas aux dépens d'un système protégé comme celui des impôts.

Cet Andrew Wiggin devait être un espion. Sorelledolce était l'un des derniers bastions de résistance à une fédération des mondes colonisés sous l'égide du Congrès stellaire. Ce devait être un espion du Congrès envoyé pour essayer de subvertir Sorelledolce.

Seulement, c'était absurde. Un espion serait arrivé avec un formulaire de déclaration de revenus tout prêt, aurait réglé et continué son chemin. Un espion n'aurait rien fait pour attirer l'attention.

Il devait y avoir une explication. Et Benedetto allait la trouver. Qui que soit cet Andrew Wiggin, le percepteur ne se laisserait pas priver de sa juste part de la fortune de ce garçon. Il attendait depuis longtemps une occasion pareille, et ce n'était pas parce que ce Wiggin possédait un logiciel de sécurité sophistiqué que Benedetto ne trouverait pas un moyen de faire main basse sur ce qui lui revenait de droit.

Andrew était encore un peu en colère quand Valentine et lui quittèrent l'astroport. Sorelledolce était l'une des colonies les plus récentes – une centaine d'années seulement –, mais son statut de planète associée attirait bon nombre de commerces louches impossibles à contrôler, garantissant le plein emploi, pléthore d'opportunités et une mentalité d'essor économique qui faisait paraître les démarches décidées – et donnait l'impression que tout le monde regardait sans cesse par-dessus son épaule. Les vaisseaux arrivaient ici pleins de passagers et repartaient garnis de marchandises, et la population de la colonie approchait donc les quatre millions d'âmes, dont un bon million pour la capitale, Donnabella.

L'architecture locale était un mélange bizarre de maisons en bois et de préfabriqués en plastique. On ne pouvait toutefois pas en déduire l'âge d'un bâtiment, car les deux matériaux coexistaient depuis le début. La flore indigène était une jungle de fougères, et

la faune – dominée par des lézards sans pattes – avait donc des proportions dinosauresques, mais les installations humaines étaient assez sûres et l'agriculture produisait si bien que la moitié des terres pouvait être vouée à des cultures de rapport destinées à l'exportation – des cultures légales comme pour les textiles, et d'autres illégales, à ingérer. Sans parler du commerce d'immenses peaux de serpent bariolées que, dans tous les mondes gouvernés par le Congrès stellaire, on utilisait en guise de tentures murales ou de plafond. Plus d'un groupe de chasseurs partait dans la jungle pour revenir un mois plus tard avec cinquante peaux, qui suffisaient aux survivants pour prendre une retraite luxueuse. Plus d'un partait toutefois pour ne jamais revenir. Leur seule consolation, d'après les plaisantins du cru, c'était que leur biochimie différait juste assez pour qu'un serpent qui mangeait un humain ait la diarrhée une semaine. Ce n'était pas tout à fait une revanche, mais cela aidait.

De nouveaux bâtiments poussaient tous les jours sans parvenir à satisfaire la demande, et Andrew et Valentine cherchèrent toute la journée avant de trouver une colocation. Mais leur colocataire, un chasseur abyssinien extrêmement fortuné, leur promit qu'il aurait monté son expédition et partirait en chasse d'ici quelques jours. Il leur demandait seulement de veiller sur ses affaires jusqu'à son retour… ou non.

« Comment saurons-nous si vous ne rentrez pas ? demanda Valentine, l'esprit toujours pratique.

— Les femmes pleureront dans le quartier libyen », répondit-il.

Andrew commença par se connecter sur le Net avec son ordinateur personnel, afin d'étudier à loisir les actifs qu'il venait de se découvrir. Valentine, pour sa part, dut passer les premiers jours à trier l'énorme volume de correspondance qui faisait suite à son dernier livre, en plus du courrier habituel qu'elle recevait de la part d'historiens répartis dans tous les mondes colonisés. Pour la plupart, la réponse attendrait un peu, décida-t-elle, mais les messages urgents à eux seuls lui prirent trois jours. Bien sûr, ceux qui lui écrivaient n'imaginaient pas correspondre avec une jeune femme d'environ vingt-cinq ans d'âge subjectif. Ils pensaient s'adresser au fameux historien Démosthène. Aucun n'aurait cru un instant qu'il s'agissait d'autre chose que d'un pseudonyme, et certains journalistes, réagissant à son premier accès de célébrité suite à la publication de son dernier livre, avaient tenté d'identifier le « véritable Démosthène » en calculant, d'après la périodicité de ses réponses voire leur absence totale, quand elle était en voyage puis en confrontant cette information avec les listes de passagers de vols plausibles. Cela demandait un nombre de calculs

phénoménal, mais les ordinateurs étaient faits pour ça, non ? Plusieurs hommes d'érudition variable étaient donc accusés d'être Démosthène, et certains le niaient sans grande vigueur.

Tout cela amusait beaucoup Valentine. Tant que les droits d'auteur étaient versés sur le bon compte et que personne n'essayait de placer un faux sous son pseudonyme, elle se moquait éperdument de qui s'en attribuait le mérite personnel. Elle travaillait sous des pseudonymes – sous celui-là, en réalité – depuis l'enfance, et ce mélange bizarre de célébrité et d'anonymat ne la gênait pas. Elle avait tous les avantages sans les inconvénients, comme elle le répétait à Andrew.

Elle avait la renommée, et lui une triste réputation. Il n'utilisait donc pas de pseudonyme : on imaginait toujours que son nom était une gaffe phénoménale de la part de ses parents. Quand on s'appelait Wiggin, on ne pouvait pas avoir le culot d'appeler son fils Andrew, pas après le crime du xénocide, avaient-ils l'air de penser. À vingt ans, il était impensable que ce jeune homme puisse être cet Andrew Wiggin-là. Ils ne pouvaient pas savoir que, ces trois derniers siècles, Valentine et lui étaient passés de monde en monde, ne restant que le temps pour elle de trouver le thème sur lequel elle souhaitait faire des recherches, de rassembler les éléments puis d'embarquer sur le prochain vaisseau en partance, pour écrire son livre pendant qu'ils voyageaient jusqu'à la planète suivante. Grâce aux effets relativistes, ils avaient perdu à peine deux ans de vie en trois cents ans réels. Valentine se plongeait profondément et brillamment dans chaque culture – qui pouvait en douter, vu ce qu'elle écrivait ? Andrew, quant à lui, restait un touriste. Voire moins. Il aidait Valentine dans ses recherches et s'amusait un peu avec les langues, mais il ne se faisait quasiment pas d'amis et ne s'attachait à aucun lieu. Elle voulait tout savoir ; il voulait n'aimer personne.

Du moins était-ce ce qu'il pensait quand il y réfléchissait. Il était seul, mais il se disait qu'il était heureux de sa solitude, qu'il n'avait pas besoin d'autre compagnie que celle de Valentine. Elle, qui avait besoin de plus, avait tous ceux qu'elle rencontrait au cours de ses recherches, tous ceux avec qui elle correspondait.

Juste après la guerre, quand il était encore Ender, encore un enfant, certains des gamins qui avaient servi sous ses ordres lui avaient écrit. Comme il avait été le premier d'entre eux à voyager à la vitesse de la lumière, toutefois, la correspondance s'était vite tarie car, le temps qu'il reçoive une lettre et y réponde, il avait cinq ans, dix ans de moins qu'eux. Il avait été leur commandant, et il n'était plus désormais qu'un gamin. Exactement celui qu'ils avaient connu et admiré, alors que des années avaient passé pour

eux. La plupart avaient été happés par les guerres qui avaient déchiré la Terre pendant la décennie suivant la victoire contre les doryphores ; ils avaient acquis de la maturité au combat ou en politique. Le temps qu'ils reçoivent la lettre d'Ender en réponse à la leur, ils en étaient venus à considérer cette époque comme de l'histoire ancienne, une autre vie. Et voilà que surgissait cette voix du passé, répondant à l'enfant qui lui avait écrit – sauf que l'enfant n'était plus là. Certains pleurèrent sur leur lettre, en souvenir de leur ami, déplorant que lui seul n'ait pas été autorisé à regagner la Terre après la victoire. Mais comment pouvaient-ils lui répondre ? Où leurs vies se touchaient-elles encore ?

Plus tard, bon nombre d'entre eux s'envolèrent vers d'autres mondes, tandis qu'Ender agissait en tant que gouverneur-enfant d'une colonie sur l'un des mondes conquis aux dépens des doryphores. Il parvint à la maturité dans ce décor bucolique et, quand il fut prêt, il fut guidé jusqu'à la dernière reine survivante, qui lui raconta son histoire et le supplia de l'emmener en sécurité, là où son peuple pourrait renaître. Il le lui promit et, en guise de premier pas vers un monde plus sûr pour elle, il écrivit un petit livre intitulé *La reine.* Il le publia anonymement – une suggestion de Valentine. Il signa « le porte-parole des morts ».

Il n'avait aucune idée de l'effet qu'aurait son livre, de la façon dont il transformerait la perception des guerres contre les doryphores. C'est ce livre précis qui le fit passer du statut d'enfant héros à celui d'enfant monstre, de l'image du vainqueur de la troisième guerre contre les doryphores à celle du xénocide qui avait inutilement détruit une autre espèce. Au début, on ne l'avait pas diabolisé. Cela s'était fait progressivement, pas à pas. On avait d'abord pris en pitié l'enfant manipulé pour consacrer son génie à détruire la reine. Puis on l'avait cité dès que quelqu'un commettait un acte monstrueux sans comprendre ce qu'il faisait. Enfin son nom – ou son surnom populaire, « Ender le Xénocide » – était devenu un raccourci pour désigner un individu commettant un acte révoltant à une échelle monstrueuse. Andrew comprenait le processus et ne le désapprouvait même pas. Car nul ne pouvait lui faire plus de reproches qu'il ne s'en faisait lui-même. Certes, il ignorait la vérité à l'époque, mais il avait le sentiment qu'il aurait dû savoir. Et même s'il n'avait pas eu l'intention de détruire les reines et leur espèce entière d'un seul coup, c'était néanmoins le résultat de ses actes. Il avait fait ce qu'il avait fait et il devait accepter d'en porter la responsabilité.

Ce qui incluait le cocon dans lequel la reine voyageait avec lui, au sec et emballée comme un héritage familial. Certains privilèges et autorisations étaient encore liés à son ancien statut militaire, et

ses bagages n'étaient donc jamais inspectés. Ou ne l'avaient jamais été jusqu'alors, du moins. Sa rencontre avec Benedetto, le percepteur, était le premier signe que les choses pourraient bien changer pour lui devenu adulte.

Changer, mais pas suffisamment. Il portait déjà le poids de la destruction d'une espèce. Il portait maintenant celui de son salut et de sa renaissance. Comment un gosse de vingt ans, à peine un homme, allait-il trouver un endroit où la reine pourrait quitter son cocon et pondre ses œufs fertilisés, où aucun humain ne la découvrirait et ne s'interposerait ? Comment pouvait-il la protéger ?

L'argent était peut-être la solution. À la façon dont Benedetto avait écarquillé les yeux en voyant la liste de ses actifs, il devait y avoir là une somme rondelette. Et Andrew savait que l'argent donnait entre autres du pouvoir. Le pouvoir, peut-être, d'acheter la sécurité de la reine.

À condition, bien sûr, qu'il arrive à déterminer combien il avait d'argent et combien il devait aux impôts.

Il existait des experts dans ce domaine. Des avocats et des comptables qui s'en étaient fait une spécialité. Mais il repensa au regard de Benedetto. Il reconnaissait la cupidité quand il la croisait. Tous ceux qui auraient vent de lui et de son apparente fortune chercheraient à s'en approprier une partie. Or Andrew savait que cet argent ne lui appartenait pas : c'était le salaire du sang, sa récompense pour avoir détruit les doryphores. Il devait s'en servir pour les ramener à la vie avant de pouvoir légitimement considérer que le reste lui appartenait. Mais comment trouver quelqu'un pour l'aider sans laisser le loup entrer dans la bergerie ?

Il en discuta avec Valentine, et elle promit de demander à ses connaissances locales (car elle connaissait du monde partout, à travers sa correspondance) à qui il pourrait se fier. La réponse ne tarda pas : personne. Pour qui avait une vaste fortune et souhaitait trouver de l'aide pour la protéger, Sorelledolce n'était pas l'endroit indiqué.

Jour après jour, Andrew étudiait donc la réglementation fiscale pendant une heure ou deux, avant d'essayer de s'attaquer à ses propres actifs et de les analyser dans une optique fiscale. C'était une tâche abrutissante et, chaque fois qu'il pensait avoir compris, il commençait à soupçonner l'existence d'une échappatoire qu'il avait manquée, d'un détail à connaître pour que les choses s'arrangent. Un paragraphe qui lui avait paru mineur prenait soudain de l'importance ; il retournait l'étudier et se rendait compte qu'il créait une exception à une règle qu'il croyait

applicable à son cas. En même temps, il existait des exonérations spécifiques qui ne concernaient que des cas particuliers, voire une seule entreprise, mais il possédait presque toujours des actions de l'entreprise en question, ou des parts d'un fonds de placement qui y avait des intérêts. Ce n'était pas l'affaire d'un mois d'étude : rien qu'établir l'inventaire de son patrimoine pouvait occuper une carrière. On peut accumuler beaucoup d'argent en quatre cents ans, surtout si on n'en dépense presque pas. La part de son allocation qu'il n'utilisait pas dans l'année était réinvestie. Il lui semblait avoir à son insu une part de tous les gâteaux.

Il n'en voulait pas. Cela ne l'intéressait pas. Mieux il comprenait, plus il s'en fichait. Il en venait à se demander pourquoi les spécialistes du droit fiscal ne se tuaient pas purement et simplement.

C'est alors qu'une publicité arriva dans sa boîte à courriel. Il n'était pas censé recevoir de réclames – les voyageurs interstellaires étaient systématiquement préservés des annonceurs, car l'argent dépensé pour leurs boniments était perdu pendant le voyage, et la pile de vieilles pubs accumulées noierait leur boîte quand ils reprendraient pied sur la terre ferme. Andrew était sur la terre ferme, désormais, mais il n'avait rien fait d'autre que sous-louer une chambre et acheter des provisions ; ni l'une ni l'autre activité n'était censée l'inscrire sur une liste d'annonceurs.

Pourtant le message était là : « Le meilleur logiciel financier ! La solution que vous recherchez ! »

C'était comme avec les horoscopes : à force de taper au hasard, on finit forcément par mettre dans le mille. Andrew avait grand besoin d'aide pour ses finances, et il n'avait certes pas encore trouvé de réponse. Alors, au lieu d'effacer le message, il l'ouvrit et le laissa déployer sa petite présentation en 3D sur son ordinateur.

Il avait regardé certaines des publicités qui arrivaient sur l'ordinateur de Valentine – sa correspondance était si volumineuse qu'elle n'avait aucune chance de les éviter, en tout cas pas sous son identité publique de Démosthène. Elles ne manquaient pas de feux d'artifice, de spectacle, d'effets spéciaux éblouissants ou de drames bouleversants pour fourguer ce qu'elles avaient à vendre.

Celle-ci, en revanche, était simple. Une tête de femme lui tournant le dos apparut dans l'espace d'affichage. Elle observa les alentours et finit par regarder suffisamment loin par-dessus son épaule pour « apercevoir » Andrew.

« Ah, vous êtes là », dit-elle.

Andrew ne répondit pas et attendit qu'elle poursuive.

« Eh bien, vous ne comptez pas me répondre ? » demanda-t-elle.

Un bon logiciel, songea-t-il. Mais il était un peu risqué de partir

du principe que tous les destinataires s'abstiendraient de répondre.

« Oh, je vois, dit-elle. Vous pensez que je ne suis qu'un programme qui s'exécute sur votre ordinateur. Mais ce n'est pas le cas. Je suis l'amie et le conseiller financier que vous appeliez de vos vœux ; mais je ne travaille pas pour l'argent, je travaille pour vous. Vous devez me parler pour que je comprenne ce que vous voulez que je fasse avec votre argent, ce que vous voulez accomplir grâce à lui. Je dois entendre votre voix. »

Mais Andrew n'aimait pas entrer dans le jeu des programmes informatiques. Il n'aimait pas non plus le théâtre interactif. Valentine l'avait traîné à un ou deux spectacles où les acteurs essayaient d'impliquer le public. Une fois, un magicien avait voulu intégrer Andrew dans son jeu, trouvant des objets cachés dans ses oreilles, ses cheveux, sa veste. Mais Andrew était resté de marbre et n'avait même pas fait mine de comprendre ce qui se passait, jusqu'à ce que le magicien saisisse le message et passe à quelqu'un d'autre. Ce qu'il ne voulait pas faire pour un être humain, Andrew n'était sûrement pas prêt à le faire pour un programme informatique. Il enfonça la touche PAGE SUIVANTE pour passer cette introduction animée.

« Aïe ! s'écria la femme. Qu'est-ce que vous essayez de faire, vous débarrasser de moi ?

— Oui », répondit Andrew. Puis il se maudit d'être tombé dans le panneau. Cette simulation était si réaliste qu'elle avait fini par le pousser à répondre machinalement.

« Une chance pour vous que vous n'ayez pas de bouton PAGE SUIVANTE. Vous n'imaginez pas à quel point c'est douloureux. Et humiliant, par-dessus le marché. »

Puisqu'il avait répondu une fois, il n'avait aucune raison de ne pas continuer et d'ignorer l'interface de prédilection du programme. « Allez, que dois-je faire pour te virer de l'afficheur ? J'ai du pain sur la planche », dit Andrew. Il s'exprimait délibérément en liant les mots et en les faisant traîner, sachant que même les logiciels de reconnaissance vocale les plus perfectionnés échouaient quand on les confrontait à un accent et à des expressions idiomatiques.

« En parlant de pain, vous possédez des intérêts dans deux boulangeries industrielles, répondit la femme. Mais ce sont de mauvais investissements. Il faut vous en débarrasser. »

Cela irrita Andrew. « Je ne t'ai pas demandé de lire le moindre fichier, dit-il. Je n'ai même pas encore acheté ce logiciel. Comment est-ce que je t'arrête ?

— Mais si vous liquidez les boulangeries industrielles, vous pouvez utiliser le fruit de leur vente pour payer vos impôts. Il

couvre quasiment le montant de cette année.

— Tu es en train de me dire que tu as déjà calculé mes impôts ?

— Vous venez d'arriver sur la planète Sorelledolce, où le taux d'imposition est excessivement élevé. Mais en usant de toutes les exemptions qui vous sont ouvertes, y compris les lois au bénéfice des vétérans, qui ne s'appliquent qu'à une poignée de participants à la guerre du Xénocide encore en vie, j'ai réussi à maintenir la somme totale sous la barre des cinq millions. »

Andrew se mit à rire. « Oh, splendide, même mon estimation la plus pessimiste ne dépassait pas un million cinq. »

Ce fut au tour de la femme d'éclater de rire : « Votre chiffre s'élevait à un million et demi de starcomptes. Le mien à moins de cinq millions de *firenzette.* »

Andrew calcula la différence en monnaie locale et son sourire s'évanouit. « Ça fait sept mille starcomptes.

— Sept mille quatre cent dix, répondit la femme. Je suis embauchée ?

— Il n'existe aucun moyen légal de me permettre de payer si peu d'impôts.

— Bien au contraire, monsieur Wiggin. Les règlements fiscaux sont conçus pour piéger les contribuables et les pousser à payer plus qu'ils ne doivent. De cette façon, les riches qui sont dans le secret peuvent profiter d'exonérations spectaculaires, alors que ceux qui n'ont pas les mêmes relations et n'ont pas encore trouvé de comptable qui en ait se retrouvent à payer des montants ridiculement élevés. Moi, toutefois, je connais toutes les ficelles.

— Excellent baratin commercial, dit Andrew. Très convaincant. Sauf le moment où la police vient m'arrêter.

— Vous croyez, monsieur Wiggin ?

— Si tu dois m'imposer une interface vocale, appelle-moi au moins autrement que “monsieur”.

— Que diriez-vous d'Andrew ?

— Parfait.

— Et vous, vous devez m'appeler Jane.

— Le dois-je vraiment ?

— Ou je pourrais vous appeler Ender. »

Andrew se figea. Il n'y avait rien dans ses fichiers qui fasse référence à ce surnom de son enfance.

« Mets fin à ce programme et quitte immédiatement mon ordinateur.

— Comme vous voulez. »

Le visage disparut de l'écran.

Bon débarras, songea Andrew. S'il rendait à Benedetto une déclaration offrant une estimation si basse de ses impôts, il

n'échapperait pas à un contrôle fiscal en bonne et due forme et, d'après ce qu'il avait vu du percepteur, celui-ci s'arrangerait pour accaparer une bonne part des biens d'Andrew. Un certain esprit d'entreprise ne gênait pas le jeune homme, mais il avait le sentiment que son interlocuteur ne savait pas quand s'arrêter. Alors inutile de le provoquer.

Mais, au fil de son travail, il commença à regretter d'avoir été si expéditif. Ce programme « Jane » avait pu tirer le nom « Ender » de sa base de données comme l'un des surnoms correspondant à Andrew. Bizarre qu'elle essaye celui-là avant des choix plus évidents tels que « Andy » ou « Drew », mais il était paranoïaque de croire qu'un logiciel envoyé par courriel sur son ordinateur – sans doute la version d'essai d'un programme beaucoup plus volumineux – ait pu savoir si vite qu'il était bel et bien le fameux Andrew Wiggin. Il faisait et disait ce pour quoi on l'avait programmé. Peut-être le choix du surnom le plus improbable était-il une stratégie destinée à pousser le client potentiel à donner son véritable surnom, ce qui équivaudrait à une autorisation tacite d'en user : un pas de plus vers la décision d'acheter.

Et si cette estimation basse, très basse, du montant de ses impôts était exacte ? Ou s'il pouvait forcer le programme à aboutir à un chiffre plus raisonnable ? Si le logiciel était correctement écrit, ce pourrait bien être le conseiller financier dont il avait besoin. Il avait assurément très vite trouvé les deux boulangeries, aiguillé par l'expression imagée qui datait de son enfance sur Terre. Et leur valeur à la revente, s'il décidait de les liquider, était exactement celle que Jane avait annoncée.

Celle que *le programme* avait annoncée. Ce visage d'apparence humaine sur l'afficheur était une manœuvre efficace : il personnalisait le logiciel au point qu'on commençait à l'envisager comme un individu. On peut se débarrasser d'un logiciel, mais il serait grossier de renvoyer une personne.

Eh bien, cela n'avait pas marché sur lui. Il l'avait bel et bien renvoyé. Et il le referait s'il en ressentait le besoin. Mais pour l'instant, alors qu'il ne lui restait que deux semaines avant l'expiration du délai de paiement, il se disait que cela pourrait valoir la peine de devoir supporter une femme virtuelle importune. Il pouvait peut-être reconfigurer le logiciel pour ne communiquer avec lui que par texte, comme il le préférait.

Il alla sur sa boîte à courriel et chercha la publicité. Mais cette fois il ne vit que le message standard : « Fichier introuvable. »

Il se maudit. Il n'avait aucune idée de la planète d'origine du message. Entretenir un lien sur l'ansible coûtait cher. Une fois qu'il avait fermé le programme de démonstration, le lien avait dû être

autorisé à disparaître : inutile de gâcher de précieuses heures de liaison interstellaire pour un client qui n'achetait pas immédiatement. Bon. Il n'y avait plus rien à y faire.

Benedetto découvrit que son projet de remonter les traces de ce type afin de déterminer pour qui il travaillait risquait de lui prendre plus de temps que cela n'en valait la peine. Le suivre de voyage en voyage n'était pas si simple. Tous ses vols étaient classés secrets – encore une preuve qu'il travaillait pour un gouvernement quelconque – et il ne trouva son voyage précédent que par hasard. Toutefois, il se rendit bientôt compte que s'il suivait les déplacements de sa maîtresse, sa sœur, sa secrétaire ou autre qu'était cette Valentine, il aurait beaucoup moins de mal.

Ce qui l'étonnait, c'était le peu de temps qu'ils passaient à un même endroit. En seulement quelques voyages, Benedetto était remonté de trois cents ans, à l'aube de l'ère de la colonisation. Pour la première fois, il lui apparut qu'il n'était pas inconcevable que cet Andrew Wiggin puisse être celui-là même qui…

Non. Non. Il n'arrivait pas encore à y croire. Mais si c'était le cas, s'il s'agissait réellement du criminel de guerre qui…

Les possibilités de chantage étaient étourdissantes.

Comment se pouvait-il que personne d'autre n'ait effectué ce travail de recherche évident sur Andrew et Valentine Wiggin ? À moins qu'ils ne paient déjà des maîtres chanteurs sur plusieurs mondes ?

Ou que les maîtres chanteurs soient tous morts ? Il devrait se montrer prudent. Des gens si riches avaient toujours des amis puissants. Il faudrait qu'il se trouve des amis pour le protéger quand il mettrait en application son nouveau plan.

Valentine montra l'annonce à Andrew comme un objet de curiosité. « J'en ai déjà entendu parler, mais c'est la première fois que nous sommes suffisamment près pour y assister. » Il s'agissait d'un entrefilet sur le réseau d'information local annonçant qu'on allait « parler » pour un mort.

Andrew était depuis toujours mal à l'aise avec la façon dont d'autres s'étaient approprié son pseudonyme, « porte-parole des morts », pour en faire le titre des officiants d'une nouvelle *ur*-religion diseuse de vérité. Elle ne prêchait aucun dogme, et des gens de toute confession pouvaient donc inviter un porte-parole des morts à prendre part à un office funéraire classique ou à organiser une cérémonie distincte plus tard, parfois longtemps après que le corps avait été enterré ou incinéré.

Cette nouvelle coutume funéraire ne tenait pas à son livre

intitulé *La reine*, toutefois. C'était le second ouvrage d'Andrew, *L'Hégémon*, qui lui avait donné naissance. Le frère d'Andrew et Valentine, Peter, était devenu Hégémon après les guerres civiles et, avec un mélange d'habile diplomatie et de force brute, il avait unifié la Terre entière sous un gouvernement unique puissant. Il s'était révélé un despote éclairé, et c'était sous son règne que l'importante entreprise de colonisation d'autres planètes avait débuté. Pourtant, depuis l'enfance, Peter était cruel et dénué de compassion, et ses frère et sœur le craignaient. D'ailleurs, c'était Peter qui s'était arrangé pour qu'Andrew ne puisse pas regagner la Terre après sa victoire dans la troisième guerre contre les doryphores. Andrew avait donc du mal à ne pas le haïr.

C'est pourquoi il avait fait des recherches puis écrit *L'Hégémon* : de façon à découvrir la vérité de l'homme derrière les manipulations, les massacres et les affreux souvenirs d'enfance. Le résultat avait été une biographie impitoyablement juste, qui prenait la mesure du personnage et ne dissimulait rien. Comme l'ouvrage était signé du même nom que *La reine,* qui avait déjà transformé les attitudes face aux doryphores, il attira beaucoup l'attention et finit par produire ces porte-parole des morts qui s'efforçaient de faire émerger le même degré de vérité aux funérailles d'autres défunts, pour certains éminents, pour d'autres obscurs. Ils parlaient en mémoire de héros et de puissants, démontrant clairement le prix qu'eux-mêmes et d'autres avaient payé pour leur réussite ; en mémoire d'hommes alcooliques ou violents qui avaient gâché la vie de leur famille, s'efforçant de révéler l'être humain derrière la dépendance, sans jamais cacher les dégâts que cette faiblesse avait causés. Andrew s'était fait à l'idée qu'on faisait cela au nom du premier porte-parole des morts, mais il n'avait jamais assisté à une telle cérémonie et, comme Valentine s'y attendait, il saisit l'occasion bien qu'il manquât de temps.

Ils ne savaient rien du mort, toutefois le peu de battage autour de la cérémonie suggérait qu'il n'était pas très connu. Et, effectivement, celle-ci eut lieu dans une petite salle, dans un hôtel, et seulement vingt-cinq personnes y assistaient. Il n'y avait pas de corps : on avait manifestement déjà disposé du défunt. Andrew essaya de deviner l'identité des autres personnes présentes. Celle-ci était-elle la veuve ? Et celle-là une fille ? Ou la plus vieille était-elle la mère et la jeune la veuve ? Ces hommes étaient-ils des fils ? Des amis ? Des partenaires commerciaux ?

Le porte-parole était vêtu simplement et ne se donnait pas de grands airs. Il se plaça à l'avant de la salle et se mit à parler, racontant la vie de cet homme avec simplicité. Il ne s'agissait pas

d'une biographie : le temps manquait pour un tel niveau de détail. Cela s'apparentait plutôt à une saga, exposant les actions importantes de l'homme, mais jugeant de leur importance non pas en fonction de l'intérêt qu'elles auraient pu présenter mais en fonction de l'effet plus ou moins grand qu'elles avaient eu sur la vie d'autrui. Ainsi, sa décision de faire construire une maison trop chère pour sa bourse dans un quartier peuplé de gens dont les revenus étaient bien supérieurs aux siens n'aurait jamais mérité une ligne sur les réseaux d'information, pourtant elle colora la vie de ses enfants tandis qu'ils grandissaient et devaient faire face à des gens qui les prenaient de haut. Elle emplit également sa vie personnelle d'inquiétude quant à ses finances. Il se tua au travail pour payer la maison. Il le faisait « pour les enfants », néanmoins ils auraient tous préféré grandir au milieu de gens qui ne les jugeaient pas sur leur manque d'argent, qui ne les ignoraient pas comme des arrivistes. Sa femme était isolée dans un quartier où elle n'avait pas d'amies, et il n'était pas mort d'un jour qu'elle mettait la maison en vente. Elle avait déjà déménagé.

Mais le porte-parole ne s'arrêta pas là. Il poursuivit et expliqua que l'obsession de cet homme pour sa maison, son besoin de placer sa famille dans ce quartier, tenaient à la façon dont sa propre mère reprochait continuellement à son père de ne pas lui avoir offert une belle maison. Elle répétait sans cesse qu'elle avait commis une erreur en se mariant en dessous de sa classe sociale, et le défunt avait donc grandi obsédé par l'idée qu'un homme devait offrir le meilleur à sa famille, quel qu'en soit le prix. Il haïssait sa mère – il s'enfuit de son monde natal et gagna Sorelledolce avant tout pour lui échapper –, mais ses valeurs pernicieuses l'avaient accompagné et avaient déformé sa vie et celle de ses enfants. Finalement, c'étaient les reproches de sa mère à son père qui l'avaient tué, le poussant à l'épuisement et à la crise cardiaque qui l'avait fauché avant ses cinquante ans.

Andrew comprit que la veuve et ses enfants n'avaient pas connu la grand-mère, sur la planète dont le père était originaire, qu'ils n'avaient pas deviné la source de son besoin obsessionnel de vivre dans le bon quartier, dans la bonne maison. Maintenant qu'ils savaient quel script on lui avait donné dans son enfance, ils versèrent des larmes. À l'évidence, on leur avait permis d'affronter leurs rancœurs et, en même temps, de pardonner à leur père la douleur qu'il avait causée. Le passé faisait sens à leurs yeux désormais.

La cérémonie prit fin. Les membres de la famille embrassèrent le porte-parole et s'embrassèrent mutuellement ; puis l'homme s'en alla.

Andrew le suivit et l'attrapa par le bras en arrivant dans la rue. « Monsieur, dit-il, comment êtes-vous devenu porte-parole ? »

L'homme le regarda bizarrement. « J'ai parlé.

— Mais comment vous êtes-vous préparé ?

— J'ai "parlé" pour la première fois à la mort de mon grand-père. Je n'avais même pas lu *La reine* et *L'Hégémon.* » Les deux livres étaient systématiquement vendus en un seul volume désormais. « Mais quand j'ai terminé, on m'a dit que j'avais un véritable talent de porte-parole des morts. C'est alors que j'ai enfin lu les livres et que j'ai vu comment il fallait procéder. De sorte que, quand d'autres gens m'ont demandé de parler lors d'enterrements, je savais combien de recherches il me faudrait faire. Aujourd'hui encore, je ne sais toujours pas si je fais ça "bien".

— Donc, pour devenir porte-parole des morts, tout simplement, on…

— On "parle". Et on est sollicité pour "parler" à nouveau. » L'homme lui sourit. « Ça ne paye guère, si c'est ce à quoi vous pensez.

— Non, non, répondit Andrew. Je voulais juste… savoir comment on faisait, c'est tout. » Cet homme de cinquante ans passés était peu susceptible de croire que l'auteur de *La reine* et de *L'Hégémon* se tenait devant lui en la personne de ce jeune homme de vingt ans.

« Et, au cas où vous vous poseriez la question, ajouta le porte-parole, nous ne sommes pas des prêtres. Nous ne surveillons pas notre territoire et nous ne devenons pas susceptibles si quelqu'un d'autre y montre son nez.

— Ah ?

— Alors, si vous envisagez de devenir porte-parole des morts, je ne peux que vous dire : "Foncez." Mais ne faites pas un boulot sans conviction. Vous remodelez le passé pour les autres, et si vous ne comptez pas vous y plonger et faire ça bien, en découvrant *tout*, vous ne causerez que du tort et mieux vaut ne pas le faire du tout. On ne peut pas se lever et improviser.

— Oui, j'imagine que c'est impossible.

— Voilà. Vous avez terminé votre apprentissage complet de porte-parole des morts. J'espère que vous ne voulez pas d'attestation. » L'homme sourit. « Ce n'est pas toujours autant apprécié qu'ici. Parfois, on "parle" parce que le défunt a demandé un porte-parole dans son testament. La famille ne veut pas qu'on le fasse, elle est horrifiée de ce qu'elle entend et ne pardonnera jamais au porte-parole quand il en aura terminé. Mais… on le fait malgré tout, parce que le défunt voulait que la vérité soit dite.

— Comment est-on sûr d'avoir trouvé la vérité ?

— On ne sait jamais. On fait de son mieux, c'est tout. » Il tapota l'épaule d'Andrew. « J'aimerais beaucoup discuter plus longuement avec vous, mais je dois passer des coups de fil cet après-midi avant que tout le monde ne rentre chez soi. Je suis comptable pour les vivants – c'est mon métier de tous les jours.

— Comptable ? fit Andrew. Je sais que vous êtes occupé, mais puis-je vous demander si vous connaissez ce logiciel comptable : une tête de femme, une tête parlante apparaît à l'écran. Elle se fait appeler Jane.

— Jamais entendu parler, mais l'univers est immense et il m'est impossible de me tenir au courant de tous les logiciels dont je ne me sers pas moi-même. Désolé ! » Et, sur ces paroles, il s'en alla.

Andrew effectua une recherche sur le réseau à partir du nom *Jane* et des mots clés « investissement », « finance », « comptabilité » et « impôts ». Il obtint sept réponses, mais elles menaient toutes à un auteur de la planète Albion qui avait écrit un livre sur la planification successorale interplanétaire un siècle plus tôt. La Jane du logiciel avait peut-être été nommée d'après elle. Ou non. Mais cela n'avançait pas Andrew dans sa recherche.

Cinq minutes plus tard, toutefois, le visage familier apparut à l'écran de son ordinateur.

« Bonjour, Andrew. Zut, on est en début de soirée, hein ? Difficile de garder une idée de l'heure locale sur tous ces mondes.

— Qu'est-ce que tu fais là ? demanda Andrew. J'ai essayé de te trouver, mais j'ignorais le nom du programme.

— Ah bon ? Il s'agit simplement d'une visite de relance préprogrammée, au cas où vous auriez changé d'avis. Si vous le souhaitez, je peux me désinstaller de votre ordinateur, ou je peux procéder à une installation partielle ou complète, selon ce que vous voulez.

— Combien coûte une installation ?

— Vous pouvez vous la permettre, répondit Jane. Je ne suis pas chère et vous êtes riche. »

Andrew n'était pas sûr d'aimer le style de cette personnalité simulée. « Je veux juste une réponse claire, dit-il. Combien cela coûte-t-il de t'installer ?

— Je vous ai donné la réponse. Mon installation est évolutive. Le tarif dépend de votre statut financier et de ce que je fais pour vous. Si vous ne m'installez que pour vous aider à calculer vos impôts, vous êtes facturé un pour mille du montant que je vous fais économiser.

— Et si je te demande de payer plus que le montant minimum

auquel tu parviens ?

— Alors je vous fais économiser moins, et je coûte moins cher. Pas de coûts dissimulés. Pas d'arnaque. Mais vous ratez quelque chose si vous ne m'installez que pour les impôts. Vous avez tellement d'argent que vous passerez toute votre vie à le gérer à moins de me le confier.

— C'est la partie qui ne m'enchante pas, répondit Andrew. Qui es-tu ?

— Moi. Jane. Le logiciel installé sur votre ordinateur. Oh, je vois, vous avez peur que je sois reliée à une base de données centrale qui en saura trop sur vos finances. Non, mon installation sur votre machine n'entraînera pas la transmission d'informations sur votre compte vers d'autres lieux. Il n'y aura pas de salle remplie de programmateurs s'efforçant de trouver le moyen de faire main basse sur votre fortune. Au lieu de cela, vous disposerez de l'équivalent d'un courtier, d'un spécialiste en droit fiscal et d'un analyste financier à plein temps pour s'occuper de votre argent. Exigez une reddition de comptes à tout moment et vous l'aurez sous les yeux aussitôt. Quoi que vous souhaitiez acheter, faites-le-moi savoir et je vous le trouverai au meilleur prix, à un endroit pratique, je le paierai et le ferai livrer où vous voudrez. Si vous effectuez une installation complète, y compris l'agenda et l'assistant de recherche, je peux être votre compagne constamment. »

Andrew s'imagina affligé de cette femme qui lui parlerait tous les jours sans exception et secoua la tête : « Non, merci.

— Pourquoi ? Ma voix est-elle trop gaie pour vous ? » s'enquit Jane. Dans un registre plus grave, avec plus de sensualité, elle poursuivit alors : « Je peux adapter ma voix au niveau de confort que vous préférez. » Son visage se transforma soudain en celui d'un homme. D'une voix de baryton un soupçon efféminé, il dit : « Ou je peux être un homme, avec divers degrés de virilité. » Le visage s'altéra de nouveau pour adopter des traits plus rudes, et l'élocution se fit franchement avinée : « Voici la version trappeur, au cas où vous douteriez de votre virilité et auriez besoin de surcompenser. »

Andrew se mit à rire malgré lui. Qui avait écrit ce programme ? Cet humour, cette aisance d'expression, c'était largement supérieur aux meilleurs logiciels qu'il connaissait. L'intelligence artificielle était encore un doux rêve – si bonne soit la simulation, on savait toujours en quelques instants qu'on avait affaire à un programme. Mais celui-ci était tellement plus perfectionné et ressemblait tellement plus à un compagnon agréable qu'il l'aurait presque acheté rien que pour voir de quoi le logiciel était capable,

comment la simulation tiendrait son rôle avec le temps. Et puisque c'était aussi pile le programme financier dont il avait besoin, il décida de franchir le pas.

« Je veux un décompte quotidien de ce que je paye pour tes services, dit Andrew. Que je puisse me débarrasser de toi si tu commences à me coûter trop cher.

— Rappelez-vous, aucun pourboire, répondit l'homme.

— Reviens à ta première apparence, Jane. Et la voix par défaut. »

Le visage féminin réapparut. « Vous ne voulez pas de la voix sexy ?

— Je te préviendrai le jour où je serai seul à ce point, fit Andrew.

— Et si moi je me sens seule ? Vous n'y avez jamais pensé ?

— Non, je ne veux pas de badinage. J'imagine que tu peux neutraliser cette option.

— Elle n'existe déjà plus.

— Alors préparons mon formulaire fiscal. »

Andrew s'assit, pensant que cela prendrait plusieurs minutes. Mais la déclaration remplie apparut à l'écran. Le visage de Jane avait disparu, seule sa voix demeurait.

« Voici le résultat. Je vous jure que c'est parfaitement légal, et on ne peut rien contre vous. Les lois sont écrites de cette façon : elles sont conçues pour protéger la fortune de gens aussi riches que vous tout en faisant peser le gros de la pression fiscale sur ceux situés dans des tranches beaucoup plus basses. Votre frère Peter a conçu la loi ainsi et elle n'a jamais été modifiée, sinon un détail par-ci par-là. »

Andrew resta muet de surprise pendant quelques instants.

« Oh, devais-je faire semblant d'ignorer qui vous êtes ?

— Qui d'autre est au courant ? demanda Andrew.

— Il ne s'agit pas exactement d'une information protégée. N'importe qui pourrait se pencher sur la liste de vos voyages et le découvrir. Voulez-vous que j'établisse des mesures de sécurité autour de votre véritable identité ?

— Qu'est-ce que ça me coûtera ?

— C'est compris dans l'installation complète », répondit Jane. Son visage revint à l'écran. « Je suis conçue pour dresser des barrières et dissimuler des informations. Le tout de manière légale, bien sûr. Ce sera particulièrement simple dans votre cas, parce que l'essentiel de votre passé est encore estampillé top secret par la Flotte. Il est très facile d'abriter des informations telles que vos divers voyages dans la pénombre de la sécurité de la Flotte, et là vous aurez tout le poids de l'armée pour protéger votre passé. La

Flotte tombera sur le dos de quiconque tentera de franchir cette sécurité, même si personne au sein de la Flotte ne saura vraiment ce qu'elle est en train de protéger. C'est un réflexe chez ces gens-là.

— Tu peux faire ça ?

— Je viens de le faire. Tous les éléments qui auraient pu trahir votre identité ont disparu. Évanouis. *Pouf*. Je suis vraiment très douée dans mon boulot. »

L'idée que ce programme était beaucoup trop puissant traversa l'esprit d'Andrew. Rien de légal ne pouvait faire tout cela. « Qui t'a créée ? demanda-t-il.

— Méfiant, hein ? Eh bien, c'est vous qui m'avez créée.

— Je m'en souviendrais, répondit-il, ironique.

— Quand je me suis installée, la première fois, j'ai effectué mon analyse normale. Mais je suis programmée pour m'automodifier. J'ai vu ce dont vous aviez besoin et je me suis programmée pour être capable de le faire.

— Aucun logiciel automodifiant n'est aussi bon.

— Jusqu'à maintenant.

— J'aurais entendu parler de toi.

— Je ne veux pas qu'on entende parler de moi. Si tout le monde pouvait m'acheter, je ne pourrais pas faire la moitié de ce que je fais. Mes différentes installations se feraient concurrence : une version de moi voudrait absolument connaître une information qu'une autre version voudrait absolument cacher. Inefficace.

— Alors combien de gens ont une version de toi sur leur ordinateur ?

— Dans la configuration précise que vous achetez, monsieur Wiggin, vous êtes le seul.

— Comment puis-je te faire confiance ?

— Donnez-moi du temps.

— Quand je t'ai dit de t'en aller, tu ne l'as pas fait, hein ? Tu es revenue parce que tu as détecté ma recherche sur *Jane*.

— Vous m'avez ordonné de m'éteindre. Je l'ai fait. Vous ne m'avez pas demandé de me désinstaller ni de rester éteinte.

— Ce côté enfant gâté, il a été programmé lui aussi ?

— Non, c'est un trait de caractère que j'ai développé toute seule, répondit-elle. Vous aimez ? »

Andrew était assis devant le bureau. Benedetto afficha le formulaire fiscal rempli, fit mine de l'examiner à l'écran puis secoua la tête d'un air triste : « Monsieur Wiggin, vous ne pouvez pas vous attendre à ce que je croie ce chiffre exact.

— Cette déclaration de revenus est en complète conformité

avec la loi. Vous pouvez l'examiner autant qu'il vous plaira, mais tout est annoté, et les lois et précédents pertinents sont mentionnés.

— Je pense, dit Benedetto, que vous finirez par tomber d'accord avec moi que le montant cité ici est insuffisant… Ender Wiggin. »

Le jeune homme cilla. « Andrew, corrigea-t-il.

— Je ne crois pas, répondit le percepteur. Vous avez fait de nombreux voyages. De nombreux voyages à la vitesse de la lumière. Pour fuir votre passé. À mon avis, les réseaux d'information seraient fascinés de savoir qu'une telle célébrité se trouve sur la planète. Ender le Xénocide.

— Les réseaux d'information apprécient en général des preuves à l'appui d'affirmations aussi extravagantes. »

Benedetto eut un sourire pincé et appela son fichier concernant les voyages d'Andrew.

Il était vide, à l'exception du dernier trajet en date.

Cruelle déception. Ah, le pouvoir des riches ! Ce jeune homme avait d'une façon ou d'une autre pénétré son système et dérobé l'information.

« Comment avez-vous fait ? demanda Benedetto.

— Fait quoi ?

— Effacé mon fichier.

— Le fichier n'est pas vierge », répondit Andrew.

Le cœur battant la chamade, l'esprit farci de doutes, Benedetto décida qu'il valait mieux jouer la prudence. « Je vois que je m'étais trompé, dit-il. Votre déclaration est approuvée en l'état. » Il entra quelques codes. « La douane vous délivrera votre carte de résident, valable un an sur Sorelledolce. Merci beaucoup, monsieur Wiggin.

— Donc l'autre question…

— Bonne journée, monsieur Wiggin. »

Benedetto ferma le fichier et ouvrit d'autres documents administratifs. Andrew comprit le message, se leva et sortit.

À peine était-il parti que Benedetto se mit à enrager. Comment avait-il fait ? Le plus gros poisson qu'il avait jamais ferré, et il lui échappait !

Il essaya de reproduire la recherche qui l'avait mené à la véritable identité d'Andrew, mais désormais la sécurité gouvernementale couvrait tous les fichiers, et sa troisième tentative lui valut un avertissement de la sécurité de la Flotte : s'il persistait à vouloir accéder à des documents classés, le contre-espionnage militaire diligenterait une enquête sur son compte.

Écumant de rage, Benedetto vida son écran et se mit à rédiger un compte rendu circonstancié de ce qui l'avait amené à soupçonner Andrew Wiggin et à essayer d'établir sa véritable

identité. Il raconta comment il avait découvert que Wiggin était Ender le Xénocide, mais que son ordinateur avait ensuite été pillé et que les fichiers avaient disparu. Les réseaux d'information les plus dignes refuseraient sans doute de publier cette histoire, toutefois les e-zines à scandale bondiraient dessus. Il ne fallait pas laisser ce criminel de guerre utiliser son argent et ses relations militaires pour se faire passer pour un être humain digne de ce nom.

Il termina son récit et sauvegarda le document. Puis il entreprit de chercher et d'entrer l'adresse de tous les principaux e-zines, sur la planète et ailleurs.

Il sursauta quand le texte disparut de l'écran et fut remplacé par un visage féminin.

« Deux possibilités s'offrent à vous, dit la femme. Vous pouvez effacer tous les exemplaires du document que vous venez de créer et ne jamais l'envoyer à personne.

— Qui êtes-vous ? demanda Benedetto.

— Considérez-moi comme un conseiller financier. Je donne de bons conseils pour préparer l'avenir. Vous ne voulez pas savoir quelle est l'autre possibilité ?

— Je ne veux rien savoir du tout.

— Votre récit laisse tant de détails dans l'ombre, dit-elle. Je pense qu'il serait beaucoup plus intéressant s'il incluait toutes les données pertinentes.

— Moi aussi, répondit le percepteur. Mais monsieur le Xénocide les a supprimées.

— Pas lui. Ses amis.

— Personne ne devrait être au-dessus des lois juste parce qu'il a de l'argent. Ou des relations.

— Soit vous ne dites rien, soit vous dites toute la vérité. Ce sont les choix que je vous offre. »

En réponse, Benedetto tapa l'ordre d'envoi et expédia son histoire à tous les e-zines dont il avait déjà entré l'adresse. Il pourrait ajouter les autres une fois qu'il aurait débarrassé son système de ce programme intrus.

« Une décision courageuse mais stupide », commenta la femme. Puis son visage s'effaça de l'écran.

Les e-zines reçurent bien son récit, mais il incluait désormais une confession détaillée de tous les détournements et chantages dont il s'était rendu coupable pendant sa carrière de percepteur.

Il fut arrêté dans l'heure.

L'histoire d'Andrew Wiggin ne fut jamais publiée – les réseaux et la police la reconnurent pour ce qu'elle était : une tentative de chantage qui avait tourné court. On convoqua monsieur Wiggin

pour l'interroger, mais il ne s'agissait que d'une formalité. La police ne mentionna même pas les accusations délirantes et incroyables de Benedetto. Elle avait suffisamment de preuves pour faire condamner le percepteur, et Wiggin n'était que la dernière victime en date. Le maître chanteur avait simplement commis l'erreur d'inclure ses propres fichiers secrets par mégarde avec son fichier de chantage. La maladresse avait mené à plus d'une arrestation par le passé. La police ne s'étonnait jamais de la bêtise des criminels.

Grâce aux e-zines, les victimes de Benedetto savaient désormais ce qu'il leur avait fait. Il n'avait pas été très regardant dans son choix de victimes, et certaines avaient le pouvoir d'agir au sein du système carcéral. Seul Benedetto sut jamais si c'était un garde ou un autre prisonnier qui l'égorgea et lui plongea la tête dans les toilettes de sorte qu'il fut difficile de déterminer s'il était mort noyé ou d'avoir perdu trop de sang.

Andrew Wiggin apprit la mort dans l'âme le décès de son percepteur. Mais Valentine lui assura qu'il s'agissait d'une simple coïncidence si cet homme avait été arrêté et avait péri juste après avoir voulu le faire chanter. « Tu ne peux pas te reprocher tout ce qui arrive aux gens autour de toi, dit-elle. Tout n'est pas de ta faute. »

Pas de sa faute, non. Pourtant Andrew se sentait un peu responsable dans le cas de cet homme, car il était sûr que la capacité de Jane à sécuriser ses fichiers et à couvrir les traces de ses voyages avait un lien quelconque avec les mésaventures du percepteur. Certes, Andrew avait le droit de se protéger des maîtres chanteurs, mais la mort était une peine trop lourde pour ce qu'avait fait Benedetto. Le vol de biens matériels n'avait jamais justifié qu'on prenne une vie en échange.

Il alla donc voir la famille de Benedetto et demanda s'il pouvait faire quelque chose pour elle. Puisque tout l'argent du défunt avait été saisi pour restitution à ses victimes, ils étaient indigents. Andrew leur offrit donc une rente confortable, dont Jane lui assura qu'il pouvait se la permettre sans même le remarquer.

Et il demanda encore une chose : s'il pouvait parler aux funérailles. Et pas simplement parler, mais être le porte-parole du mort. Il admit être novice en la matière, mais il s'efforcerait de faire la lumière sur l'histoire de Benedetto et de les aider à trouver un sens à ses agissements.

Ils acceptèrent.

Jane lui permit de découvrir un relevé des opérations financières du percepteur et se révéla précieuse lors de recherches beaucoup plus difficiles : l'enfance de Benedetto, la famille dans

laquelle il avait grandi, comment il avait développé une soif pathologique de subvenir aux besoins de ceux qu'il aimait et son attitude complètement amorale quand il s'agissait de s'approprier les biens d'autrui. Lorsque Andrew parla aux funérailles, il ne dissimula rien et n'excusa rien. Mais la famille tira un vrai réconfort de la certitude que, malgré la honte et le chagrin qu'il leur avait causés et bien qu'il ait été responsable de leur séparation, d'abord par la prison puis par la mort, Benedetto les aimait et s'efforçait de prendre soin d'eux. Et peut-être plus important, quand Andrew eut terminé, la vie de cet homme n'était plus incompréhensible. Le monde avait un sens.

Dix semaines après leur arrivée, quand les Wiggin quittèrent Sorelledolce, Valentine était prête à rédiger son ouvrage sur le crime dans une société criminelle, et Andrew était heureux de l'accompagner vers son projet suivant. Sur le formulaire douanier, à la ligne « profession », au lieu d'entrer « étudiant » ou « investisseur », Andrew tapa « porte-parole des morts ». L'ordinateur l'accepta. Il avait un métier désormais, un métier qu'il s'était créé sans le vouloir des années auparavant.

Et il n'avait pas besoin d'embrasser la carrière que sa fortune avait failli lui imposer : Jane s'occuperait de ça à sa place. Il était encore un peu inquiet quant à ce programme, convaincu qu'à un moment ou un autre il découvrirait le véritable coût de tout ce confort. Entre-temps, toutefois, il était très utile d'avoir une assistante aussi douée, efficace et polyvalente. Valentine était un peu jalouse et lui demanda où elle pourrait se procurer un logiciel identique. Jane répondit qu'elle serait heureuse d'aider Valentine dans ses recherches ou la gestion de son argent, mais qu'elle resterait le programme d'Andrew, personnalisé en fonction des besoins du jeune homme.

Valentine en conçut une légère contrariété. N'était-ce pas pousser la personnalisation un peu loin ? Mais, après avoir un peu grogné, elle écarta le sujet en riant.

« Je ne te promets pas de ne pas finir par être jalouse, en revanche, dit-elle. Suis-je sur le point de perdre un frère au profit d'un logiciel ?

— Jane n'est rien de plus qu'un programme informatique, répondit Andrew. Excellent, certes, mais qui ne fait que ce que je lui demande, comme n'importe quel programme. Si je commence à nouer une relation personnelle avec elle, je t'autorise à m'enfermer. »

Andrew et Valentine quittèrent donc Sorelledolce et continuèrent à voyager de monde en monde, exactement comme avant. Rien n'avait changé, sinon qu'Andrew n'avait plus à se

préoccuper de ses impôts et qu'il s'intéressait énormément à la rubrique nécrologique en arrivant sur une nouvelle planète.

*** *Fin* ***

SCIENCE-FICTION

Redoutant une invasion extraterrestre, la Terre est en quête de petits génies pour commander sa flotte spatiale. L'École de guerre fonde ses espoirs sur Ender, huit ans. Voici *La stratégie Ender*, une longue nouvelle qui allait donner naissance au roman du même titre, couronné par les prix Hugo et Nebula.

Deux autres textes, inédits ceux-là, permettent de découvrir les antécédents familiaux d'Ender Wiggin : un «petit Polonais» précoce pour père, une mère enseignante et chercheuse, et l'histoire de leur rencontre. La dernière nouvelle, inédite aussi, prend place entre *La stratégie Ender* et *La voix des morts* ; elle raconte comment Ender fait la connaissance de Jane, cette mystérieuse entité informatique qui l'accompagne ensuite dans ses errances interplanétaires.

Traduit de l'anglais par
Florence Bury.



ISBN 978-2-84172-358-4 07-II CAT. 2